

Génération Spontanée

Peter Randa

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



FICTION

Peter RANDA

GÉNÉRATION SPONTANÉE



fleuve noir

GÉNÉRATION SPONTANÉE

PETER RANDA

GÉNÉRATION SPONTANÉE

COLLECTION « ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel, PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1973 « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles. Interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

DU MEME AUTEUR

dans la collection « Spécial-Police » :

Solde à la morgue.
Un truand court en sourdine.
Impasse à la dame.
Le libéré.
Meurtre à la tire.
Mi-flic mi-raisin (traduit en espagnol).
Pour solde de tous comptes (traduit en espagnol).
Carnaval au vinaigre (traduit en espagnol).
Le mec plus ultra (traduit en espagnol).
Sérvices compris (traduit en espagnol).
Du mouron pour les poulets (traduit en espagnol).
Guépier pour ses longs jupons.
Tocsin en plein Jour.
Retour à l'envoyeur.
Atout flic.
Corrida sans issue. (traduit en espagnol).
Le manche du panier (traduit en espagnol).
Raz de marée (traduit en espagnol).
Au bout du malheur (traduit en espagnol).
Tous frais payés (traduit en espagnol).
Quand la police sonnera (traduit en espagnol).
Retourne à ton destin (traduit en espagnol).
La resquille. (traduit en espagnol).
Suite en morts majeurs (traduit en espagnol).
Sans cérémonie (traduit en espagnol).
Le racket à Freud (traduit en espagnol).
Requins d'eaux troubles.
L'instrument du destin.
Tombe pour un vivant (traduit en allemand).
Fermez le ban.
Pente fatale.
K.-O. technique.
Sur faux de gueule.
Coup de flambe au cour.
Vague de fond.
Une cote mal taillée.
Huit briques dans mon jardin.
Carré aux dames.
A mot de Jouer ce matin.
Des milliards à tombeaux ouverts.
Les Parques.
En monnaie de bonze.
Curée pour un caïd défunt.
La faute à pas de chance.
Le bal du samedi soir.
Week-end au septième ciel.
Le rendez-vous du matin blême.
Racket à l'encan.
Cette fortune tombée du meurtre.
Call-girl piégée.
Meurtres à l'instinct.
Imposture sur fond de malédiction.

Quand les fauves vont frapper.
Renversement de situation.
Le banco des caves.
Le pari de la dernière chance.

dans la collection « Angoisse » :

Le banquet des ténèbres (traduit en portugais).
Parodie à la mort (traduit en portugais).
L'escalier de l'ombra.
L'entité négative.
Veillée des morts.

dans la collection « L'Aventurier » :

Des briques et des tuiles.
Deux manches sèches.
Du plomb pour héritage.
Tangage et roulis.
Remous dans la base.
Deux tours d'horloge.
La valse des lingots.
Mentalité 22.
Un prêté pour un rendu.
Si ce n'est lui...
Tueur au pays des merveilles.
Piège Indirect.
En plein brouillard.
La nuit de Téhéran.
Frais généraux.
Les diamants de la consigne.
Un vrai pigeon.
La revanche de Nau.
Nau s'évade.
L'épée de Damoclès.
Pari pour la belle Hélène.
Impasse à la tête de Turc.
Nau et le cahier rouge.
Baroud a Damas.
Rancart à Golconde.
Racket du Glandier.
La roche Tarpéienne.

dans la collection « Anticipation » :

Survie.
Baroud.
Les frelons d'or (traduit en portugais).
Les rescapés de demain (traduit en portugais).
Cycle zéro (traduit en Italien et en portugais).
Commando de transplantation (traduit en Italien et en portugais).
Fugitif de l'espace.
Les éphémères.
Deucalion (traduit en portugais).
Les apprentis sorciers.
Les ancêtres.

Plate-forme de l'éternité (traduit en Italien).

Humains de nulle part.

La loi de Mandralor.

Zone de rupture.

Retour en Argare.

Qui suis-je ?

Le secret des Antarix.

La grande dérive.

La Jungle d'Araman.

La révolte des Inexistants.

L'escale des dieux.

L'héritier des Sara.

Les aventuriers de l'espace.

La grande chasse des Kadjars.

L'homme éparpillé.

Les damnés d'Altaban.

Les boucles du temps.

Enjeu Déterna.

Et le dernier humain mourut.

La trêve du sacre.

L'univers des Torgaux.

Le cycle du recommencement.

Le dépositaire de Thana.

Les Astronefs du pouvoir.

Planète de désolation.

Les Immortels.

Le grand cristal de Terk.

La loi des ancêtres.

Les témoins de l'éternité.

Le rendez-vous de Nankino.

Les marées du temps.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Brusquement, je prends conscience !... Un sentiment bizarre et exceptionnel... Brusquement, *je suis*. C'est une véritable explosion de sentiments divers, de sensations étonnantes qui m'effarent un peu.

Mon cœur se met à battre et j'éprouve une horrible impression d'étouffement. Pas pour longtemps... Presque tout de suite, le couvercle de mon habitacle se soulève et je peux respirer.

Bon de respirer... Ça soulage. Respirer ?... Emplir ses poumons d'air... d'oxygène. Les emplir librement en gonflant sa poitrine.

J'ai l'impression de respirer pour la première fois. C'est vrai, d'ailleurs. Je sais que c'est vrai. Etrange... Pas exactement que je respire pour la première fois... Non, je respire depuis des années.

Seulement, je ne le savais pas.

Il faut que je m'habitue. Je prends conscience. Je respirais sans le savoir par l'intermédiaire de mon habitacle. Oui... Je suis conditionné pour oublier très rapidement que je suis né dans un habitacle.

Oublier ?... Je sais d'avance que j'oublierai car ce n'est pas naturel. Lorsqu'on vient au monde, on ne sort pas d'un habitacle, mais du ventre de sa mère.

Sauf moi... Je n'ai pas de mère. Moi et les dix mille compagnons qui viennent de prendre conscience en même temps que moi. Car nous sommes dix mille : cinq mille hommes et cinq mille femmes.

Plus exactement, dix mille jeunes gens.

Car nous prenons conscience de nous-mêmes à l'âge de vingt ans dans une vie normale. Ça aussi, je le sais. Mon habitacle me l'a enseigné.

Aucun de nous n'aura eu ce qu'on appelle une enfance. Nous naissons adultes. Je secoue la tête. Il faut que je l'admette tout de suite et que je l'oublie le plus rapidement possible.

Il est chaud et doux, mon habitacle. Il veille sur moi et me protège, mais je vais devoir le quitter. Pour toujours... Le moment est venu. Quel moment ?... Ah ! oui, nous sommes arrivés sur Terbaran.

Les colons vont ouvrir les portes de notre vaisseau et nous allons connaître la lumière du jour.

La lumière tout court... Jusqu'à présent, nous avons vécu sans le moindre contact avec l'extérieur, enclos dans nos habitacles.

Nous étions inconscients. Notre vie était purement végétative. Non, pas exactement. Nous ne nous sommes rendu compte de rien, mais on nous a tous instruits... Tous.

Je ne peux retenir un rire. La plus fabuleuse expérience de tous les temps... Nous n'étions que des germes. Des germes de vie humaine lorsque nous avons quitté Pankar, des germes qui se sont conservés pendant un peu plus de mille ans.

Entre Pankar, notre planète natale, et nous aujourd'hui, il y a un trou de mille ans, exactement mille cent quatre ans, deux mois et six jours.

Ça aussi, mon habitacle me l'a appris. Il m'a tout appris. Je sais que je peux faire face à toutes les situations. Nous sommes tous dans le même cas : des espèces de prodiges.

La plus fabuleuse expérience de tous les temps !... Nous allons rejoindre d'autres colons arrivés avant nous sur Terbaran, arrivés depuis cinq cents ans et qui nous attendent, leurs descendants, en tout cas... S'il en reste, car eux ont fait le voyage en état d'hibernation.

Et sur une aussi longue distance de temps, on ne sait jamais ce qui peut arriver. De toute façon, s'ils ne nous attendaient pas, nous pourrions nous débrouiller seuls.

Tous les autres et moi, nous avons été élevés dans des habitacles pour tenir moins de place sur le formidable vaisseau qui nous a emportés dans l'espace... Mais c'est fini.

Je n'entends rien. Le couvercle de mon habitacle s'est levé, mais je n'entends rien. Les autres sont comme moi. Ils se sentent bien et ils ne veulent pas quitter ce qui leur a servi de mère : le cocon doux et confortable où ils se sentent à l'abri, protégés de tout.

Une fois dehors, il faut pourtant que je m'arrache à ce bien-être engourdissant... amollissant. Il faut... Mon devoir est d'aller secouer les autres. J'ai été créé pour commander, de toute façon.

Je me soulève et je m'assieds. Je suis relié à l'habitable par tout un réseau de tuyaux et d'appareils. Les uns mesurent ma tension, les autres analysent mon sang, excitent les battements de mon cœur.

Certains me nourrissent, d'autres me soignent. Ceux qui sont attachés autour de mon crâne m'ont instruit. Il y en a partout.

Et je dois les défaire un à un, sans geste brusque. Ça aussi, on l'a enseigné à mon subconscient. Bon... Je commence à me libérer. C'est facile parce que prévu. Je sais exactement tout ce que je dois faire... et pourquoi.

Est-ce que je vais pouvoir parler ?... Je n'ai jamais parlé. Aucun des dix mille êtres qui sont ici autour de moi n'a parlé.

Le silence qui m'entoure a subitement quelque chose d'obsédant et je frissonne.

— Vous êtes tous là ?

Pas de réponse !... Pas de réponse tout de suite... Puis, très loin, une voix que je perçois à peine tant elle se trouve éloignée répond :

— Je suis là... Qui es-tu ?

— Kern !

— Moi, Mala !

Nos voix résonnent lugubrement. Mala est une femme... Enfin, une jeune fille ; elle précise :

— Je suis biologiste.

— Moi, soldat.

Pour nous faire entendre, nous sommes obligés de crier et ça m'impressionne.

— Et les autres ?

Brusquement inquiet, je me penche pardessus le bord de mon habitacle et je frissonne longuement. Hors de l'habitable, il fait frais.

Et si le mien est ouvert, tous les autres sont fermés... Tous ceux que je puis apercevoir car, naturellement, celui de Mala est ouvert aussi.

— Où es-tu, Mala ?

— Ici... Je...

Comment pourrait-elle m'expliquer ?... Je ne pourrais pas non

plus. Nos habitacles ne sont pas numérotés. En face de moi, de l'autre côté d'un étroit couloir, je n'aperçois que des habitacles fermés.

Ce sont des compartiments carrés de soixante centimètres de côté et de deux mètres de profondeur. La profondeur, je ne la vois pas, mais je sais...

Les habitacles sont superposés. Il y en a dix les uns au-dessus des autres et cent piles par rangée. Puis dix rangées dans la formidable soute où on nous a installés.

En hauteur, j'occupe le quatrième habitacle de ma pile, mais il y a une sorte d'échelle de fer qui permet de descendre dans le couloir.

Je saisis le premier échelon qui se trouve à ma portée et je me hisse hors de mon compartiment... Un échelon... Deux échelons...

Mes gestes sont un peu maladroits, mais tout de même admirablement conditionnés. Je me retrouve dans le couloir qui sépare les deux rangées de compartiments.

De nouveau, je frissonne longuement. U fait froid et je suis nu.

— Mala ?

— Oui, Kern.

La voix me semble soudain plus proche.

— Tu es sortie de ton habitacle ?

— Oui... Je m'habille.

Ah ! oui... C'est vrai... Logiquement, au bout de ma rangée, je dois trouver une cabine avec des vêtements. Je sais ce que sont les vêtements, mais je n'en ai jamais porté.

D'instinct, je prends la bonne direction. Voici la cabine... et les vêtements. Heureusement que nous n'avons pas tous pris conscience en même temps. Nous serions plus d'une centaine à nous précipiter vers cette cabine.

Je choisis une combinaison brune. Je sais qu'elle est faite en tissu magnétisé qui épousera immédiatement mes formes avec l'ampleur voulue.

Une combinaison brune... Un ceinturon, maintenant... Des bottes assez hautes, mais d'une légèreté surprenante.

— Mala ?... Tu es prête ?

— Oui.

— Ne bouge pas... Je vais essayer de te rejoindre. Parle pour que je puisse te localiser.

— Ici.

Sur ma droite... Ma» je dois remonter complètement le couloir dans lequel je me trouve si je veux la rejoindre.

— Parle encore.

— Je suis là.

En même temps, elle se met à rire. Le rire... Il ne me surprend pas et je l'écoute avec une sorte de ravissement. Je passe dans le couloir

voisin et, brusquement, j'aperçois la jeune fille.

Elle porte une combinaison semblable à la mienne, mais de couleur verte : un petit visage triangulaire, des pommettes un peu saillantes et des cheveux roux qui tombent en boucles épaisses autour de son visage.

Plutôt grande... Bien faite, autant que je puisse en juger à cause de la combinaison qu'elle porte. Elle me sourit joyeusement et je réponds à son sourire.

Seulement, je me suis arrêté et je ne bouge plus. L'émotion fait battre mon cœur.

— Le premier être vivant que je vois... Et j'imagine que c'est la même chose pour toi ?

— Bien sûr.

— J'imagine aussi que tu as eu les mêmes pensées que moi en prenant conscience. C'est extraordinaire de se découvrir ainsi.

— Oui... Mais nous devrions être plus nombreux.

— Normalement, oui... Nous sommes sans doute les premiers.

Seulement, nous ne devrions déjà plus être seuls, même si les habitacles ont prévu de ne pas nous libérer ensemble pour éviter le désordre. Il s'est déjà écoulé longtemps.

Trop longtemps.

— Ce qui se passe n'est pas normal.

— Nous devons attendre, Kern.

Bien sûr... Mais cela ne nous empêche pas de gagner le niveau supérieur. Cela fait partie de notre conditionnement. Je désigne le fond du couloir à Mala et je me mets en route, certain qu'elle me suivra.

J'aurais peut-être dû me montrer plus chaleureux, lui dire... Quoi ?... Je parie qu'elle est aussi gênée que moi. Nous sommes un peu comme le premier homme et la première femme.

L'ascenseur !... Mala entre dans la cabine et je la suis. La cabine qui s'éclaire automatiquement lorsque ma compagne en franchit le seuil.

Tous les deux, nous savons sur quel bouton nous devons appuyer. Rien ne nous surprend. Notre subconscient avait tout enregistré à l'avance.

Notre habitacle nous a donné à tous les deux une vue d'ensemble du vaisseau et même de ce qui nous attend à l'extérieur, mais, de ce côté-là, c'est tout de même moins précis.

Sur Terbaran, personne n'a jamais vu Pankar. Nous n'y trouverons que les descendants de ceux qui sont partis avant nous... Leurs descendants à la troisième ou à la quatrième génération, peut-être

plus.

La cabine s'arrête et ses portes coulissent. Au même instant, nous entendons une exclamation.

— Enfin.

Une voix jeune... Tout de suite joyeuse, et nous voyons une silhouette se dresser devant nous : un homme d'une vingtaine d'années vêtu d'une combinaison semblable à celles que nous portons.

La sienne est de couleur bleue.

— Je m'appelle Boron, dit-il immédiatement. Et je commençais à craindre d'être le seul survivant.

— Mon nom est Kern et voici Mala. Il y a longtemps que tu as pris conscience ?

— Deux jours, alors que nous aurions dû prendre conscience tous à quelques minutes d'intervalle.

Il a un grand geste d'impuissance et s'écrie :

— Quelque chose n'a pas dû fonctionner. Trois sur dix mille... et personne pour nous accueillir. C'est ce qui m'inquiète le plus.

Exact !... Normalement, nous aurions dû trouver des médecins, des techniciens, tout un personnel gardé en hibernation à notre intention.

Des yeux, je fais le tour de la salle où nous sommes entrés. Elle est circulaire et meublée d'une table d'acier fixée au plancher, de trois fauteuils, en acier également, puis d'un immense visiophone mural.

Je m'en approche pour le brancher, mais Boron m'arrête.

— Il y a du courant, mais pas d'image. J'ai essayé sur tous les canaux. J'ai l'impression que nous ne sommes reliés à rien.

A droite du visiophone, une porte. Des yeux, je la désigne à Boron qui maugrée.

— Bouclée.

— Nous sommes donc prisonniers ?

— Ça m'en a tout l'air. Pas vraiment prisonniers..., simplement enfermés ici parce que personne n'est venu de l'extérieur pour ouvrir cette porte.

— Et l'ascenseur ?

Boron secoue la tête.

— Il ne va pas plus haut. J'ai essayé tous les boutons du cadran d'appel. Tout ce que nous pouvons faire, c'est retourner dans la soute des habitacles.

— Et la nourriture ? demanda Mala.

— Nous avons des pilules nutritives tant que nous en voudrons.

D'un mouvement du menton, il désigne un distributeur, mais je n'ai pas faim. Mala non plus. C'est la porte qui m'intéresse.

— Tu n'as pas essayé de l'ouvrir ?

— Elle n'a ni poignée ni serrure. Elle ne s'ouvre que de l'extérieur.

Ça n'arrange rien pour nous, d'autant plus qu'il s'agit de la seule issue pouvant nous conduire dans les autres parties du vaisseau, puisque l'ascenseur n'a pas l'air de fonctionner normalement.

Je me tourne vers Boron.

— Quelle est ta spécialité ?

— Je suis agriculteur.

— Et Mala, biologiste... Moi, je suis soldat. Je devais prendre le commandement de la compagnie, car sur les dix mille que nous devrions être, il devait y avoir quarante-cinq soldats de divers grades.

— Et tu as le grade le plus élevé ?

— Non... Je ne suis que commandant.

— De toute façon, pour le moment, c'est toi le chef, fait Boron. C'est à toi de prendre les décisions.

— Quelles décisions ?

Je me sens un peu dépassé, mais je ne veux pas que mes deux compagnons puissent s'en apercevoir.

— Nous sommes peut-être en avance, ce qui expliquerait qu'il n'y ait personne pour nous accueillir. N'oublions pas qu'il y a plus de mille ans que nos germes ont été placés dans les habitacles. Sur une aussi longue période, tout est possible.

— Donc, les autres vont prendre conscience ?

— Espérons-le.

— Dans combien de temps ?

— C'est difficile à dire. Entre Boron et nous, il y a un décalage de deux jours. C'est énorme et, de plus, j'ai l'impression que le vaisseau s'est posé.

— Pourquoi ? s'étonne Mala.

— S'il se trouvait encore dans l'espace, nous devrions entendre le vrombissement de ses moteurs atomiques.

Boron me fixe avec inquiétude.

— Qu'est-ce que tu en déduis ?

— Rien de particulier, mais j'estime que nous devons essayer de franchir cette porte. Je sais qu'elle donne sur la partie du vaisseau réserve à l'équipage.

— Franchir la porte !... Comment le pourrions-nous ? fait Boron.

— A côté de la soute aux habitacles, il existe un entrepôt dans lequel se trouvent des armes dont quelques désintégrateurs. Je vais y descendre. Vous deux, restez ici pour accueillir d'éventuels...

Je laisse la fin de ma phrase en suspens, et c'est Mala qui conclut à ma place :

— D'éventuels rescapés.

— Appelons-les ainsi, si tu le désires.

Avec un soupir, je retourne à l'ascenseur.

Les portes se referment derrière moi et j'appuie sur le bouton commandant aux étages supérieurs.

Rien ne se passe. La cabine reste bloquée. J'en reviens alors au bouton de descente et, cette fois, j'obtiens un résultat. Mon front se couvre de sueur et je dois l'essuyer du revers de la main.

Devant Mala et Boron, je suis resté impassible pour ne pas les affoler, mais, maintenant que je suis seul, ce n'est plus la même chose. Je me laisse aller.

Qu'est-ce que nous allons devenir?... Nous avons des connaissances, une quantité de connaissances, mais aucune expérience pratique. Nous venons de naître. Jusqu'à la seconde où nous avons pris conscience de nous-mêmes, nous n'étions rien, pas plus que des enfants dans le ventre de leur mère malgré notre taille. Et ce que nous savons... Il y a un prodige dans le fait que nous soyons là, mais ceux qui devaient nous préparer à ce prodige n'ont pas l'air d'être là.

Et si nous nous sommes posés, rien ne prouve que ce soit sur Terbaran, puisque personne n'est là pour nous attendre. La cabine s'arrête.

Je me retrouve dans la soute, devant les longues files d'habitacles et, malgré moi, je crie :

— Quelqu'un ?

Pas de réponse... Ça m'arrache un frisson. Ce silence signifie-t-il que les habitacles qui ne se sont pas encore ouverts ne contiennent plus que des cadavres ?

J'examine attentivement ceux qui se trouvent devant moi. On dirait qu'ils sont intacts. Le mécanisme de réanimation est au point mort. C'est vrai pour tous ceux de la rangée.

Donc, je peux encore espérer. Machinalement, je déclenche un de ces mécanismes de réanimation. J'entends un sourd ronronnement et un minuscule voyant lumineux s'allume et se met à clignoter.

Ça m'avance à quoi?... Il y en a pour vingt ans avant que l'habitacle s'ouvre. N'empêche que j'ai l'impression de me sentir moins seul et, du coup, j'appuie sur tous les boutons qui sont à ma portée.

Un geste stupide !... Je ferais mieux d'en parler d'abord à Boron et à Mala. Je ne sais même pas s'il reste suffisamment d'énergie à bord du *Glorieux* pour permettre à tous ces germes de se développer jusqu'à maturité.

Mal à l'aise, je traverse la soute dans toute sa longueur pour gagner l'entrepôt aux armements. Je n'y suis jamais allé, mais je le connais. Mon subconscient me guide.

Voilà la porte. La cœur battant, j'abaisse la poignée, puis je pousse le battant. Il résiste et ses gonds grincement un peu. Je dois donner un coup d'épaule pour qu'il s'ouvre complètement et tout l'entrepôt

s'éclaire brusquement.

Une pièce minuscule, basse de plafond. En s'ouvrant, la porte a soulevé un épais nuage de poussière... Une poussière extraordinairement fine qui recouvre tout. Mes pieds s'enfoncent jusqu'aux chevilles.

Je me penche pour tâter cette poussière de la main. Elle est à peu près impalpable et elle s'enlève en nuage. Je me mets tout de suite à tousser et je suis obligé de reculer.

Au même instant, j'entends marcher derrière moi. Je me retourne vivement en espérant qu'il s'agit d'un autre rescapé, mais ce n'est qu'un robot.

Un Z.

Deux boules de métal superposées. Hauteur : environ un mètre cinquante. Assez large. La boule supérieure est pourvue de toute une série de clignotants, la boule inférieure hérissée de crochets. L'ensemble avance sur un coussin d'air. Je sais de quoi il s'agit et je suis tout de suite soulagé car ce robot saura certainement nous tirer de la situation où nous sommes.

Normalement, il devrait même obéir à ma voix.

— Halte.

Immédiatement, le Z stoppe et un voyant jaune se met à clignoter au milieu de ce qui pourrait être son front. En même temps, d'une voix étrangement métallique, la machine déclare :

— Cette porte s'est ouverte et la poussière va envahir le vaisseau si on ne la ramasse pas immédiatement. C'est une urgence.

CHAPITRE II

Sans plus se soucier de moi, la machine se remet en route, me dépasse et pénètre dans l'entrepôt. Deux des crochets de sa boule inférieure se tendent brusquement en avant et ils font office d'aspirateur. La poussière est comme happée.

Normalement, la soute aux habitacles comporte six robots, et je suis surpris qu'ils ne soient pas venus tous, puisqu'il s'agit d'une urgence et compte tenu de la masse de poussière entassée dans l'entrepôt.

Ah !... En voici un second, mais il a l'air de se traîner. Je m'en approche vivement.

— Halte.

Comme le premier, il stoppe et le voyant jaune de son front se met à clignoter. Il est rouillé, en partie. De larges plaques rougeâtres salissent sa carapace par ailleurs brillante à la hauteur de la poitrine.

Je tends la main pour ouvrir la petite trappe qui donne accès à ses rouages intérieurs. C'est là que c'est le plus grave. Une bonne partie de ses circuits sont rongés.

Ça ne l'empêche pas de déclarer de sa voix métallique :

— La poussière va envahir le vaisseau. C'est une urgence.

— De toute façon, tu n'es plus en état d'aider l'autre Z... Reste là et dis-moi pourquoi tu n'as pas remplacé toutes tes pièces défectueuses.

— Il n'y en a plus dans la réserve.

Je ne peux retenir un sifflement dubitatif et, comme j'hésite une

seconde, le robot s'en va rejoindre le premier Z dans l'entrepôt

« Plus de pièces de rechange ». Cela signifie qu'elles ont toutes été utilisées. Donc, qu'il s'est passé quelque chose de très grave ou que notre voyage a duré beaucoup plus que les mille ans prévus.

A mon tour, je pénètre dans l'entrepôt débarrassé de presque toute sa poussière. Des fulgurants de combat sont accrochés sur des râteliers et des fulgurants à main sont pendus le long, des murs.

Je prends un de ces derniers et je le glisse dans l'étui de mon ceinturon. Un réflexe de soldat... Voici des grenades enveloppantes. J'en accroche une dizaine à mon ceinturon.

Ah !... Un désintégrateur. C'est ce que je cherchais. Il y en a même plusieurs de toutes les tailles, mais j'en choisis un petit. Il devrait me suffire.

Je vérifie ses charges. Elles sont intactes. Bon, je glisse ce désintégrateur dans le second étui de mon ceinturon, puis je décroche trois « communicateurs » sur un panneau de métal.

Cela fait, je me tourne vers le premier robot qui s'est immobilisé depuis qu'il a absorbé toute la poussière de l'entrepôt.

— Tu portes un numéro ?

— Z 143.

— A première vue, tu parais intact, mais tu sembles être le seul.

— Oui.

— Pourquoi ?

— J'ai pu changer toutes les pièces de mes circuits intérieurs pendant que nous luttons contre les infiltrations d'eau.

— Car il y a eu des infiltrations d'eau ?

— Nous avons dû refaire plus de cent mètres carrés de la coque.

— A ce point ?... Que s'était-il produit ?... Un choc ?

— Il y a eu un choc, mais très longtemps avant. Au moins une centaine d'années. Ce n'est qu'après que la coque a commencé à être rongée.

— Et il entraînait beaucoup d'eau ?

— Enormément.

— A quoi attribuais-tu cela ?

— A rien.

Evidemment ! Un robot n'interprète pas, ne tire pas de déductions. Il est conditionné pour effectuer certains travaux, certaines réparations, mais il ne s'inquiète jamais des causes.

Je me tourne vers l'autre Z.

— Quel est ton numéro ?

— 117.

— Vous êtes les seuls à avoir répondu, cela signifie probablement que les autres Z sont encore en plus mauvais état que vous deux. Vous allez les démonter pour récupérer sur eux toutes les pièces qui

sont encore en bon état. Elles pourront servir d'abord à régénérer 117... puis, peut-être à remettre un troisième Z en état.

Immédiatement, ils se mettent en route, chacun dans une direction différente. Je me demande à quelle loi ils obéissent pour s'en aller ainsi sans se gêner.

Ils doivent avoir un code.

Je les regarde s'éloigner, puis je refais en sens inverse le trajet que j'ai déjà accompli une fois en venant de l'ascenseur et en longeant les rangées d'habitacles, j'appelle à trois reprises :

— Quelqu'un ?

Apparemment pas. Je me sens bizarrement impressionné. Voici l'ascenseur. J'entre dans la cabine et j'appuie sur le bouton de montée.

Z 143 a dit que la coque avait été rongée, il n'a pas parlé de brèche... Rongée sur plus de cent mètres carrés. Il a parlé également d'infiltration et non de voie d'eau. La situation a donc été grave, mais pas catastrophique.

La cabine s'arrête et ses portes coulissent.

Mala et Boron se tournent vers moi et je lis dans leurs regards une terrible déception en voyant que je suis seul.

— Personne d'autre n'a repris conscience ? demande Boron.

— Non... mais le processus de réanimation n'avait pas été enclenché dans tous les habitacles que j'ai examinés. J'en ai mis en route un certain nombre... une dizaine.

— Pourquoi pas tous ?

— Ça m'aurait pris trop de temps et j'ignore si le vaisseau dispose de suffisamment d'énergie.

Mala intervient.

— Si les processus de réanimation des autres habitacles n'ont pas été enclenchés, pourquoi les nôtres l'ont-ils été... D'autant plus que nos habitacles n'étaient pas voisins ?

— Ils ont dû l'être accidentellement.

Rapidement, je leur parle des robots, des infiltrations d'eau, des pièces de rechange qui n'existent plus et je vois Boron changer de couleur car il en arrive tout de suite à la même conclusion que moi.

— Si toutes les réserves ont été épuisées, c'est qu'il s'est écoulé beaucoup plus de temps que ce qui était prévu ?

— Exact... Au lieu de mille ans... deux mille... Ou vingt mille.

— Comment ?

— Ou cent mille... Qu'est-ce que ça peut faire pour nous. De toute façon, nous sommes hors du temps. Nous n'avons pas vécu avant. Nous ne sommes rattachés à rien. Ce n'est pas comme si nous avions fait le voyage en état d'hibernation.

Mala hoche la tête.

— Oui... Nous n'avons pas de passé, alors, pour notre avenir, nous n'en sommes pas à quelques millénaires près. Seulement, s'il y a une telle différence de temps, il est probable que nous ne nous sommes pas posés sur Terbaran.

— C'est plus que probable. A mon avis, il s'est produit un incident dans l'espace. Si nous nous étions posés plus vite que prévu, ceux qui étaient chargés de nous garder se seraient occupés de nous.

— Et comme ils ne l'ont pas fait, il est probable qu'ils sont morts.

— Et que nous avons erré dans l'espace.

— Pendant des millénaires, soupire Boron, jusqu'à ce que notre vaisseau trouve une autre planète nous convenant.

— Et cette planète, son pilotage automatique l'a finalement trouvée... Et c'est nécessairement une planète inhabitée.

— Pourquoi ?

— Si elle avait été habitée, on aurait ouvert le vaisseau depuis l'extérieur.

Mala secoue la tête.

— Tu oublies que la coque a été rongée et que les robots l'ont réparée. La planète est peut-être habitée, mais par des gens dont la civilisation n'a pas atteint un niveau technique suffisant.

Peut-être... De toute façon, nous discutons dans le vide... Je sors le désintégrateur de mon étui et je me dirige vers la porte.

— La réponse à toutes ces questions se trouve de l'autre côté de cette porte dans la partie du vaisseau réservée à l'équipage.

— L'équipage qui est peut-être mort en hibernation.

Peut-être !... Je braque le désintégrateur sur le plus grand panneau de la porte et j'appuie sur la gâchette. Mala pousse un cri.

— Et si c'était un sas, Kern... Si nous allions déboucher sur le vide.

— C'est peu probable car j'ai le plan du vaisseau en tête... Et, de toute façon, c'est là un risque que nous devons courir.

Mordu par le jet du désintégrateur, le métal de la porte a l'air de se fendre sur toute sa longueur. En tout cas, il ne s'agit pas d'un sas... Ou alors, il ne s'ouvre pas sur le vide car l'air de la pièce où nous nous trouvons n'est pas aspiré.

Le doigt toujours sur la gâchette, je vire en angle droit, perçant le panneau sur toute sa largeur, puis je remonte. Une fois en haut, je retourne sur la gauche et, lorsque je rejoins mon premier trait, toute la plaque de métal se détache d'un seul coup et tombe à l'extérieur.

Une odeur nauséabonde de vase fétide nous prend à la gorge... Une odeur fade de pourriture ou, plus exactement, d'humidité...

Nous avons l'impression d'avoir ouvert une cave. Enfin, ce que nous prenons pour une cave car, naturellement, nous n'en avons jamais vu.

Comme le reste, notre odorat a été conditionné.

— Pourquoi les robots n'ont-ils pas nettoyé cette partie du vaisseau ? s'étonne Boron... Il y en avait là aussi.

— Ils ont sans doute nettoyé jusqu'à épuisement de leurs pièces de rechange.

— Ça paraît invraisemblable.

C'est aussi, ce que je pense, mais je suis obligé de m'incliner devant la réalité. Je remets le désintégrateur dans son étui et je dégaine mon fulgurant.

— Nous pouvons être séparés au cours de notre exploration. Prenez chacun un des communicateurs que j'ai apportés.

Prudent, je me glisse dans l'ouverture et je débouche sur une sorte de grand palier délabré. Le revêtement des murs tombe en lambeaux, démasquant la coque terriblement rouillée.

Les lambeaux de matière plastique sont couverts de moisissures. C'est sans doute de là que vient cette odeur nauséabonde de cave.

— Il ne s'agit pas de putréfaction... C'est déjà ça.

Boron me rejoint, puis Mala. Boron examine les murs et soupire :

— Je me demande ce qui a bien pu se passer pour que le vaisseau soit dans cet état.

— Le temps.

— Non... Le temps seul ne justifie pas une telle humidité. Il y a autre chose.

Il touche la coque à un endroit où elle est à découvert.

— Regarde, Kern : l'humidité suinte. Ici aussi, la coque a été rongée.

— Pourtant, il n'y a pas d'infiltration.

— C'est bizarre. Je n'ose pas le faire, mais j'ai l'impression que je pourrais enfoncer mon doigt à travers le métal. Il est devenu spongieux.

— Nous aurons peut-être l'explication dans la cabine de pilotage.

Sur ce palier, un escalier débouche entre deux cages d'ascenseur. Mala nous les indique d'un mouvement de tête.

— Je me demande s'ils fonctionnent toujours.

— Essayons-les, fait Boron en s'avançant.

Je le retiens.

— Pas tous en même temps. La cabine peut se bloquer à mi-chemin et nous serions pris au piège.

— Juste, admet Boron. Qui passera le premier ?

— Moi... Pendant ce temps, tu iras chercher des armes dans le magasin. Prends un désintégrateur pour toi et un fulgurant pour Mala.

Il acquiesça d'un mouvement de tête. Tacitement, il a admis mon autorité. Mala également. Je lui dis :

— Toi, tu resteras ici. Nous resterons en contact grâce à nos communicateurs.

— Entendu.

En souriant, je leur adresse un petit salut de la main, puis je tire sur les portes coulissantes de la première cabine : celle de droite.

Les portes s'ouvrent sans difficulté. Déjà une bonne chose... Elles se referment automatiquement derrière moi et je consulte le cadran de mise en marche.

Onzième niveau ! Autant essayer tout de suite d'atteindre le poste de pilotage, s'il existe encore, car je pense brusquement que notre vaisseau a pu être attaqué ou à moitié détruit par une météorite.

La cabine s'enlève. Péniblement, me semble-t-il. On dirait que tous ses rouages grincent. Elle se hisse pourtant et, peu à peu, elle accélère.

Je branche mon communicateur.

— Tout a l'air de se passer normalement. Et en bas ?

— Rien de changé, m'annonce Mala. Boron est parti chercher des armes. Tu crois que nous pourrions en avoir besoin ?

— Il vaut mieux être prudent. Rien ne se passe comme prévu.

— Où en es-tu ?

— Je viens de dépasser le septième niveau.

— Et tout est humide comme ici ?

— Depuis la cabine, je ne suis pas en mesure de m'en rendre compte.

Elle stoppa la cabine !... Je suis arrivé. Les portes s'ouvrent automatiquement, mais pas jusqu'au bout, elles s'arrêtent à mi-chemin et je dois les tirer des deux mains pour les ouvrir tout à fait.

Devant moi, le poste de pilotage... A première vue, il est intact.

— Mala ! Le poste... Oh !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Deux squelettes sur les couchettes de relaxation et un autre devant le tableau de bord.

Des squelettes revêtus de combinaisons spatiales portant l'insigne de Pankar : deux flèches d'or reliées par un éclair d'argent.

— Boron est avec toi ?

— Non... Il n'est pas encore remonté.

— Mais je suis à l'écoute, fait la voix de Boron. Pour le moment, je traverse la soute des habitacles.

— Tu as appelé ?

— Oui, mais personne n'a répondu. Si les squelettes qui sont dans le poste de pilotage portent l'insigne de Pankar, c'est qu'il s'agit de membres de l'équipage. Nos combinaisons sont sans insigne.

— Il s'agit de membres de l'équipage et ils ne sont pas morts en état d'hibernation... C'est d'autant plus inquiétant. Je renvoie l'ascenseur pour Mala qui te le renverra quand elle sera arrivée.

— Entendu.

Après avoir coupé la communication, je m'approche des couchettes de relaxation. Les deux squelettes sont là depuis très longtemps. Le drame, s'il y a eu drame, ne date pas d'hier et, apparemment, il n'y a pas eu violence.

Les corps se sont décomposés complètement et seul le tissu métallisé des combinaisons est resté avec les os. J'avance encore de deux pas pour m'approcher du troisième squelette. Il porte une combinaison de commandant de bord.

Le commandant Temy... C'est lui qui devait mettre en route le processus d'animation des habitacles. Comme il ne l'a pas fait, c'est qu'il est mort avant que nous ayons atteint le point prévu.

Car tout avait été calculé minutieusement pour que nous prenions tous conscience au moment précis de l'atterrissage sur Terbaran.

Des yeux, j'examine le tableau de bord. Je le comprends. Je suis en mesure de m'en servir, mais il faut tout de même que je me familiarise avec tous ses éléments.

Les moteurs sont stoppés... Où que nous soyons, nous sommes immobiles. Les réserves d'énergie ?... Très basses, mais encore suffisantes pour conduire jusqu'au bout le processus de réanimation des habitacles.

Le cœur un peu battant, je branche un écran de visibilité extérieure. Il fonctionne. L'écran s'allume, mais je ne distingue absolument rien. Tout est obscur, de l'autre côté.

La nuit, probablement... Du regard, je cherche la manette qui lance les projecteurs. Je l'abaisse et un sifflement dubitatif sort de mes lèvres.

Nous sommes sous l'eau et des milliers de poissons bicornus que la lumière attire ont l'air de se presser devant mon écran.

Un bruit, derrière moi, me fait sursauter et m'arrache à ma stupéfaction. Je me retourne. C'est Mala qui arrive. Elle renvoie immédiatement l'ascenseur en annonçant à Boron, grâce à son communicateur :

— A toi...

Alors seulement, elle s'avance, jette un coup d'œil sur les squelettes au passage, puis regarde l'écran. Pas besoin de lui faire un dessin. Elle comprend immédiatement.

— Le vaisseau est tombé dans un océan ?

Je secoue la tête.

— J'ai plutôt l'impression que le commandant Temy a volontairement choisi cet océan pour se poser. Les moteurs sont arrêtés et il reste de l'énergie dans les accumulateurs.

— Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

— Je l'ignore... En tout cas, lorsque c'est arrivé, Temy se trouvait en compagnie de deux membres de son équipage et ils sont morts tous les trois peu après... et sans doute en même temps.

Je branche les détecteurs du tableau de bord et ils répondent. Mala et moi, nous enregistrons ensemble les chiffres qu'ils nous donnent.

Trois cent cinquante mètres de fond... Importante faune aquatique. J'appuie sur une manette et les détecteurs allongent le champ de leurs investigations.

L'océan nous entoure de tous côtés sur des centaines de kilomètres, mais, au-dessus de l'eau, l'atmosphère est respirable pour nous.

Nous nous trouvons sur une planète du même type que Pankar ou Terbaran, mais il ne s'agit vraisemblablement pas de Terbaran car si nous avons atteint notre but, Temy n'aurait eu aucune raison de se poser au milieu de l'océan.

S'il l'a fait, c'est pour se mettre à l'abri d'un danger. Lequel ?... Les portes de la cabine de l'ascenseur coulisent de nouveau.

Cette fois, c'est Boron, avec un désintégréateur et un fulgurant pour Mala. Lui aussi comprend immédiatement. Il examine l'écran, consulte les cadrans des détecteurs, puis se retourne vers les squelettes.

— J'imagine que nous sommes perdus ?

— Pourquoi, perdus ?

— A trois cent cinquante mètres de fond, comment ferons-nous pour gagner la surface ?

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète... Pour cela, il y a les nacelles de survie.

— Tu crois qu'elles fonctionneront toujours ?

— Le reste fonctionne bien et elles ont été fabriquées dans un alliage beaucoup plus solide que celui de la coque du vaisseau.

— Malheureusement, ces capsules sont faites pour l'espace... Comment réagiront-elles sous l'eau ?

— Comme des scaphandres.

— Alors, qu'est-ce que nous attendons ?

— Avant d'abandonner le vaisseau, je voudrais tout de même en savoir un peu plus long.

Mala intervient.

— Le commandant Temy devait tenir un journal de bord, dit-elle d'une voix sourde.

Juste... Comme je me trouve devant le tableau de bord, j'ouvre le tiroir dans lequel ce journal devrait se trouver. Il est bien là. C'est un épais cahier à couverture noire. Ses feuilles sont métallisées et d'une finesse extraordinaire.

C'est la fin qui m'intéresse : ce que le commandant a écrit juste

avant de mourir.

CHAPITRE III

Six heures après le rapport sans date qui précède celui-ci.

Feltra et Damon sont allongés sur leur couchette. Nous venons de décider de lancer le Glorieux dans l'atmosphère de la planète inconnue autour de laquelle nous sommes en orbite.

Il est probable que nous ne survivrons pas à l'accélération que nous allons devoir imposer au vaisseau. Feltra est formel sur ce point. Nous sommes à bout tous les trois.

De notre part, il ne s'agit pas d'un acte de courage. Nos souffrances sont atroces et la mort sera la bienvenue. Qu'elle serve au moins à donner une chance à la génération des hommes et des femmes de Pankar que nous emmenons avec nous.

Le pilotage automatique fera le nécessaire dès que j'aurai donné l'impulsion. Il coupera les moteurs dès que la descente en atmosphère sera amorcée et branchera le compensateur de gravité du bord.

Le Glorieux est en état de défense. D'après les analyses des détecteurs, il se posera dans une jungle, très loin des zones habitées, et j'espère que personne ne le découvrira avant que la germination soit arrivée à son terme.

C'est tout ce que nous pouvons faire pour cette génération d'hommes et de femmes de Pankar qui verra le jour spontanément dans vingt ans d'ici. C'est à eux qu'il appartiendra de découvrir ce qui s'est passé à bord du Glorieux pendant que nous étions en hibernation.

Ils le pourront en examinant la bande enregistrée du pilotage automatique à laquelle je ne peux pas toucher tant que le vaisseau ne se sera pas posé et que le processus de réanimation n'aura pas été mis en route automatiquement.

La génération des hommes et des femmes de Pankar que nous avons, mon équipage et moi, amenée jusqu'ici, décidera elle-même si elle doit lancer un autre vaisseau à destination de Terbaran pour rétablir la liaison perdue.

Il n'est plus en mon pouvoir de décider de l'avenir, mais que vive Pankar.

Commandant Terny.

C'est tout !... Je regarde Boron et Mala. Ils ont lu le rapport du commandant Terny en même temps que moi et Boron maugrée d'une voix rauque :

— En fait de jungle...

Déjà, j'ouvre le caisson du pilotage automatique et j'en sors la longue bande d'enregistrement. Bande n'est pas le mot exact. Il s'agit d'un fil d'une extraordinaire finesse enroulé sur une énorme bobine qui pèse plusieurs kilos.

Je la porte jusqu'à l'appareil de décodage dans lequel je l'insère.

— Ce qui nous intéresse, c'est ce qui s'est passé tout de suite après le moment où le commandant Terny a donné l'impulsion. Nous n'aurons donc pas besoin de retourner loin en arrière ; une dizaine de mètres à peine.

Tout cela est vieux d'au moins vingt ans puisque nous sommes là, mais il s'agit probablement d'une période beaucoup plus longue puisque le processus de réanimation n'a pas été mis en route normalement.

Je stoppe la bobine, puis je lance l'appareil de décodage et nous sursautons tous en entendant une voix aux résonances métalliques annoncer, par l'intermédiaire d'un micro, que nous ne localisons pas immédiatement.

« Moteurs coupés.

« Dispositif du compensateur de gravité en action.

« Plongée au sol stabilisée.

« Violentes perturbations magnétiques.

« Chute libre.

« Solution moteurs.

« Fin de perturbations magnétiques.

« Moteurs coupés.

« Dispositif du compensateur de gravité en action.

« Plongée au sol stabilisée.

« *Dispositif d'alerte détecteurs signalant immense étendue d'eau...* »

Plus rien ! Nous sommes au bout du fil... Enfin, ce qu'il a enregistré. Boron et Mala ne comprennent pas. Ils n'ont pas reçu ce genre de formation technique.

Moi si.

— Un pilotage automatique est esclave des consignes qu'on lui donne. Il a réagi pour sortir le *Glorieux* du champ magnétique qui le perturbait parce que le vaisseau était en état de défense, mais, à partir de là, il ne pouvait qu'attendre de nouvelles consignes pour changer de cap.

— Le recours aux moteurs durant la descente lui ayant fait parcourir une distance considérable non prévue dans le plan initial ? fait Mala.

— Exactement.

— Mais ce sont les détecteurs qui donnent ses consignes au pilotage automatique quand il est branché, s'exclame Boron.

— Les détecteurs, oui... quand ils sont conditionnés par la volonté humaine... Et, dans le cas du *Glorieux*, le commandant Terny était mort. Il n'a pas ordonné de rectification.

— Et notre vaisseau s'est enfoncé dans l'océan ?

— Tout juste... Parce qu'il était en état de défense.

— Je ne comprends pas.

— En état de défense, il pouvait se poser sans danger n'importe où... Aussi bien sur une planète sans atmosphère qu'au fond de l'eau. Les détecteurs n'ont donc pas réagi pour le faire aborder sur le sol ferme.

— Et le processus de réanimation des habitacles ?

— Le pilotage automatique ne l'a pas déclenché parce que les conditions d'une germination normale n'étaient pas réunies... Le temps ne compte pas pour une machine.

— Et nous, alors ? s'étonne Mala.

— Un hasard... L'usure d'un relais... N'importe quoi a mis en route notre processus personnel.

— Involontairement ?

— Oui... Il y a de cela vingt ans. C'est peut-être un des Z, déréglé pendant qu'il réparait la coque rongée par Dieu sait qui.

La jeune fille hoche la tête, mais elle a brusquement une préoccupation beaucoup plus prosaïque que les miennes.

— J'ai faim, dit-elle.

Nous devons en effet nous nourrir et je vais prendre des pilules nutritives dans la réserve du bord, une pilule pour chacun de nous. Je sais qu'il existe un autre genre de nourriture, mais, pour le moment, nous n'avons que celle-là.

L'instant revêt une certaine importance. C'est notre premier repas d'être vivant.

De nouveau, j'ai repris le livre de bord du commandant Terny, mais, cette fois, je l'ai ouvert à la première page.

18 4 2609 de l'ère de Pankar.

Je lève les yeux sur le calendrier électronique du tableau de bord. Je ne l'avais pas encore fait car les dates ne représentent encore rien pour moi.

Mala et Boron ont la même réaction. Le calendrier indique : 4 002... Je ne peux retenir un sifflement.

— Trois cent quatre-vingt-treize jours de plus que ce qui était prévu pour notre voyage.

Et, en disant cela, je fronce les sourcils car le voyant lumineux qui se trouve dans le bas du calendrier est éteint. Je le sollicite pour avoir une appréciation en mois et en jours, mais je n'obtiens aucun résultat.

Boron, qui a suivi ma manœuvre, s'exclame :

— Cette date ne signifie donc absolument rien.

— Rien... Elle indique simplement à quel moment le calendrier a cessé de fonctionner.

Seulement, comme je l'ai déjà fait remarquer à Mala, nous n'avons pas de passé, la date exacte importe peu pour nous. Nous sommes « aujourd'hui », même si nous avons quitté notre planète originelle en 2609 de l'ère de Pankar.

Je reviens au livre de bord du commandant Terny et je le place de façon à ce que mes compagnons puissent lire en même temps que moi.

18 4 2609 de l'ère de Pankar.

Le Glorieux vient de prendre sa vitesse de croisière pour un voyage de plus de mille ans et je commence ce journal de bord à l'intention de ceux qui pourraient rencontrer notre vaisseau dans l'espace et monter à son bord pendant que nous sommes en état d'hibernation.

Aucun vaisseau ne pourrait emporter suffisamment d'énergie pour naviguer durant plus de mille ans sous la protection de ses défenses automatiques. Nous devons donc prendre le risque de laisser arraisonner le Glorieux. Ceci pour éviter qu'il ne soit abattu accidentellement.

Notre mission est purement scientifique. Le Glorieux transporte dans une soute spéciale des germes de vie humaine. Cinq mille hommes et cinq mille femmes qui seront formés dans des habitacles prévus à cet effet durant les vingt dernières années de notre voyage.

Ces dix mille techniciens et techniciennes sont destinés à la planète Terbaran récemment colonisée par Pankar. Notre colonie a besoin de jeunes gens car tous les colons que nous y avons envoyés avaient tous au moins cinquante ans puisque les organismes humains plus jeunes ne supportent pas les voyages dans le subespace.

Les germes de vie non plus. Nos savants ont donc dû se résoudre à employer le voyage en espace normal. Et ce voyage va durer, pour mon équipage et pour moi, plus de mille ans.

Avant que nous touchions au but, de nouvelles techniques auront peut-être permis, soit de faire voyager des êtres plus jeunes dans le subespace, soit d'y conserver des germes de vie. Dans ce cas, notre sacrifice aura été en partie inutile, mais nous ne devons pas y songer.

Tout mon équipage se trouve déjà en état d'hibernation. J'ai voulu être le dernier à bord avant de commencer ce rapport.

Dès qu'il sera terminé, je me rendrai à mon tour dans la crypte où je m'endormirai pour quatre siècles, puisque je serai le huitième à me réveiller.

Dans cinquante ans à dater d'aujourd'hui, Gelvor, mon second, sera réanimé et vérifiera le bon fonctionnement des moteurs et des différents mécanismes de survie.

Ce sera une formalité car le Glorieux a été conçu pour effectuer tout le trajet sous la surveillance de ses seuls robots et de son pilotage automatique.

Si nous périssions tous en état d'hibernation, le vaisseau n'en accomplirait pas moins sa mission et se poserait en temps voulu sur Terbaran.

Commandant Temy.

26 9 2659 de l'ère de Pankar.

Commandant en second Gelvor.

Tout est maintenant en ordre à bord du Glorieux. Ma réanimation s'est effectuée de façon normale exactement à la date prévue.

Ceci est le relevé des notes que j'ai prises durant les huit jours que j'ai passés hors de l'hibernation.

Un des éléments du système de détection à longue portée fonctionnait lorsque je suis arrivé dans le poste de pilotage. Comme je ne peux croire à une négligence du commandant, je pense que cet élément a été remis en activité accidentellement.

C'est dans ce sens que j'ai examiné les différents relais du système de détection et j'ai constaté que certains segments étaient dilatés. Je les ai tous remplacés, mais je signale au naute Erchilla qui me succédera à ce poste de contrôle qu'il doit les vérifier tous.

Je suis descendu dans la soute des habitacles. Les germes n'ont pas souffert de cette première partie du voyage. Les robots veillent sur eux.

Nos réserves d'énergie sont légèrement supérieures aux prévisions. Nous utilisons environ 0,994 unité pour une.

Commandant en second, Gelvor.

11 7 2 709 de l'ère de Pankar.

Naute Erchilla.

Trois segments du système de détection à longues portées étaient dilatés, mais aucun de ces éléments ne fonctionnait. J'ai remplacé les trois segments.

Tout est en ordre dans la soute aux habitacles où aucun robot n'a été sollicité durant les cinquante dernières années.

Nous continuons à utiliser moins d'énergie que prévu... La consommation est tombée à 0,867 unité pour une.

Cette différence est anormale. J'ai procédé à une vérification générale de tous les instruments du bord sans découvrir la cause de cette anomalie. Il s'agit peut-être d'une marge de sécurité dont les constructeurs du Glorieux ont voulu doter le vaisseau.

Naute Erchilla.

28 5 2809 de l'ère de Pankar.

Naute Verdor.

Tramon n'a pas été réanimé au relais de 2 759. Je ne comprends pas pourquoi. Il semble que le processus de réanimation de son sarcophage n'a pas fonctionné ou n'a pas été déclenché.

J'ai sondé le sarcophage à l'aide des détecteurs. Tramon est en vie. J'ai procédé à une vérification générale de toute l'installation d'hibernation avec un robot spécialisé. Tout est normal.

Aucun segment du système de détection à longue portée n'était dilaté et la consommation d'énergie est tombée à 0,643 unité pour une.

Un instant, j'ai envisagé de réanimer le commandant, mais le fait que le relais de 2759 n'ait pas été respecté ne semble pas avoir affecté la vie du bord.

J'ai relu le rapport du commandant qui précise que même si nous devons tous mourir en état d'hibernation, le Glorieux continuerait sa route et se poserait à la date prévue sur Terbaran.

Tout est en ordre dans la soute aux habitacles. Les robots ont été alertés une fois pour une canalisation d'air qui s'était obstruée. Incident sans importance.

En ce qui concerne Tramon, je ne touche pas à son mécanisme de réanimation. Il se réveillera peut-être avec un décalage d'un ou deux tours de veille et il décidera alors lui-même de ce qu'il y a lieu de faire.

S'il n'a pas été réanimé lorsque le tour du commandant reviendra, il prendra une décision.

La consommation d'énergie reste inférieure à la normale, 0,702 unité pour une.

Naute Verdor.

15 8 2 859 de l'ère de Pankar.

Naute Xanta.

Depuis le rapport établi par Verdor, le processus de réanimation de Tramon ne s'est toujours pas déclenché. J'ai, moi aussi, sondé son sarcophage. Tramon est toujours en vie.

Il existe un second processus de réanimation, mais seul le commandant peut le mettre en route. Dans l'état actuel des choses, Tramon peut être ranimé automatiquement à n'importe quel moment... ou jamais.

Tous tes segments du système de détection à longue distance étaient dilatés, mais, comme Erchilla, je n'ai trouvé aucun élément en état de marche.

L'unité de consommation d'énergie s'établit désormais à 0,503 pour une.

Rien à signaler dans la soute des habitacles. Tous les germes sont en parfait état de conservation. J'ai fait procéder à un sondage au détecteur par Z 141.

Naute Xanta.

Après 4002 de l'ère de Pankar.

Naute Damon.

Il m'est impossible de donner plus de précision quant à la date. Le calendrier électronique du bord s'étant arrêté à cette date.

De toute façon, nous avons déjà largement dépassé la date à laquelle nous devons nous poser sur Terbaran et nous sommes toujours dans l'espace. Nous avons fait un saut dans le temps de plus de quatre cents ans.

Cela signifie sans doute que nous avons raté notre objectif. Personnellement, j'aurais dû être réanimé en 2909, c'est-à-dire il y a au moins 1 093 ans.

Je ne comprends pas. S'il s'était agi d'une défaillance technique, les robots du bord auraient dû y remédier. Dans la soute aux habitacles, ils l'ont fait quatorze fois.

Mon premier soin a été de mettre en route le processus de réanimation du commandant, mais ce sera long. Plus de six mois, et il n'est pas question que je me replace en état d'hibernation.

Je me sens étrangement las. Les pilules et les boissons vitalisantes ne me font aucun effet.

Trois mois après ma dernière inscription.

Je n'arrive pas à m'arracher à l'étrange langueur qui m'enlève toute vitalité. J'ai peur de mourir avant que le commandant ait été réanimé.

Hier, je me suis affolé et j'ai brusquement mis en route tous les processus de réanimation. Je l'ai fait après un contrôle des réserves d'énergie du bord. Elles ont terriblement baissé et, ce qui m'inquiète, c'est que l'unité de consommation est de 0,448 pour une.

Si les chiffres ne mentent pas, nous avons erré dans l'espace pendant des milliers d'années depuis la date fatidique de 4002.

Je ne m'étais pas rendu compte tout de suite de la diminution des réserves d'énergie parce qu'une aiguille s'était bloquée sur un cadran de contrôle.

Depuis trois mois, aidé par les robots, j'ai entrepris une révision complète du vaisseau dans l'espoir de comprendre ce qui s'est passé.

Pourquoi sommes-nous restés aussi longtemps en état d'hibernation et pourquoi le Glorieux ne s'est-il pas posé de lui-même sur Terbaran lorsqu'il est passé à proximité de cette planète.

Peut-être a-t-il été dérouté. Je vais vérifier les bandes du pilotage automatique. Malheureusement, je n'aurai que des données fragmentaires puisque je ne peux pas enlever la bobine de son alvéole.

Quatre jours après mon dernier rapport.

La réanimation de l'équipage paraît se dérouler normalement. J'ai vérifié les bandes du pilotage automatique. Le vaisseau a maintenu son cap.

Il a dû passer au large de Terbaran.

Où. sommes-nous ?... J'ai lancé les détecteurs à longue portée et ils ont repéré une planète. Le Glorieux fonce dans sa direction.

Nous pourrons l'atteindre, mais j'ignore encore si elle sera habitable. Il s'agit peut-être d'un monde sans atmosphère. Je me sens abominablement las.

Pourquoi cette fatigue que les vitalisants ne combattent pas et le

sommeil non plus. Car je dors beaucoup.

Naute Damon.

Quatre mois et six jours après la dernière inscription du naute Damon.

Commandant Terny.

Damon vient de signer son rapport. Il est au plus mal, et j'ai mis un mois de trop pour ma réanimation. Il m'est impossible de comprendre ce qui s'est passé.

Le Glorieux fonce en direction de la planète repérée par Damon, j'espère que nous aurons suffisamment d'énergie pour l'atteindre car la réanimation en utilise beaucoup.

Je vais peut-être devoir sacrifier une partie de mon équipage ou les germes qui se trouvent toujours dans la soute aux habitacles. Le choix est dramatique, mais si je suis amené à cette extrémité, c'est naturellement l'équipage que je sacrifierai, car nous sortons d'hibernation en très mauvais état.

Comme Damon, je me sens épuisé et les pilules vitalisantes sont sans effet.

D'ici à trois ou quatre jours, je saurai si la vie est possible sur la planète vers laquelle nous voguons.

Six jours après mon dernier rapport.

Les réserves d'énergie du bord ont atteint ce matin la cote d'alerte et j'ai dû sacrifier l'équipage en interrompant brutalement le processus de réanimation.

Ce qui me console, c'est qu'aucun de mes compagnons n'a souffert. Ils ne se sont rendu compte de rien. Je n'ai épargné que Feltra. Il est médecin et je compte sur lui pour me soigner en même temps que Damon.

Notre langueur est anormale. Damon ne quitte pratiquement plus la couchette de relaxation que j'ai fait installer dans le poste de pilotage.

Compte tenu de l'énergie utilisée dont la consommation est à l'unité de 0,324 pour une, j'ai calculé que nous avons erré dans

*l'espace pendant plus de six mille ans. C'est effarant. Après Damon, j'ai entrepris une vérification complète de tous les éléments du .bord.
Tout semble normal.*

Trois semaines après mon dernier rapport.

Feltra a repris conscience hier. Il est encore plus épuisé que moi. Selon lui, nous sommes frappés tous les trois par un mal mystérieux dû à notre trop longue hibernation.

Selon lui, nous n'aurions pas dû reprendre conscience et nous sommes des morts en sursis. J'ai donc bien fait de sacrifier le reste de l'équipage.

Selon Feltra, nous en avons au maximum pour quelques mois... Six au maximum. D'ici là, nous aurons peut-être atteint la planète qui apparaît maintenant de temps à autre sur notre écran de contrôle.

Cette planète constitue notre dernier espoir, mais je ne sais pas encore si elle sera habitable.

De toute façon, lorsque nous sentirons la fin venir, nous mettrons en route le mécanisme de germination des habitacles et les hommes et les femmes de Pankar qui naîtront vingt ans plus tard devront prendre leur destin en main tout seuls.

Je pense qu'ils seront en mesure d'affronter leur destinée dans les nouvelles conditions qui leur seront faites.

Sept mois après mon dernier rapport.

Contre toute logique, nous sommes toujours vivants et le Glorieux vient de se placer en orbite autour de la planète vers laquelle nous voguions.

Je l'ai baptisée Sarral, du nom de la capitale de Pankar.

Les détecteurs viennent de nous signaler qu'elle possède une atmosphère semblable à la nôtre et que sa gravité est sensiblement la même.

Sarral est une planète sur laquelle nous n'avons pas localisé de grandes concentrations humaines. Elle est cependant civilisée et nos détecteurs ont localisé plusieurs foyers atomiques dans trois villes situées toutes les trois sur le rivage d'un vaste océan qui couvre à lui seul plus d'un tiers de la planète.

Nous avons décidé de poser le Glorieux loin des villes et des concentrations humaines.

Six heures après le rapport sans date qui précède celui-ci.

Feltra et Damon sont allongés sur leur couchette. Nous venons de décider de lancer le Glorieux dans l'atmosphère de la planète inconnue autour de laquelle nous sommes en orbite.

Bon, il s'agit du dernier paragraphe du journal de bord... Celui que nous avons lu le premier... Je referme l'épais cahier.

— Nous savons maintenant ce qui s'est passé. Des éléments sans doute importants du vaisseau se sont déréglés et le *Glorieux* n'a pas pu atteindre Terbaran... Il a dû se dérouter. Quoi qu'il en soit, ça ne change rien à notre problème.

— Un problème de survie, fait Boron.

— Que nous sommes en mesure de résoudre.

Je tends le bras pour brancher les détecteurs à longue distance.

— Maintenant, nous devons essayer d'en savoir un peu plus long sur cette planète... Sarral... Le nom me plaît. Nous n'avons aucune raison d'en changer...

— Lorsque Terny a lancé le vaisseau dans l'atmosphère, il n'avait localisé que trois villes le long des côtes de l'océan dans lequel nous nous trouvons. Mais il y a combien de temps de cela ?... Des millénaires... Nous allons peut-être tomber au milieu d'une civilisation avancée dans laquelle il n'y aura pas de place pour nous... ni surtout pour nos compagnons.

— Les détecteurs nous le diront très vite.

CHAPITRE IV

— En tout cas, dit Mala d'une voix neutre, l'océan au fond duquel nous nous trouvons n'est sillonné par aucune flotte. Aussi loin que portent les investigations des détecteurs, ils ne signalent aucune source d'énergie active.

— Donc aucun bateau à moteurs... Il y a peut-être des voiliers.

Boron fait la moue.

— Dans le rapport du commandant Terny, il est question d'énergie atomique.

— Nous ignorons pendant combien de temps nous sommes restés au fond de cet océan puisque nous n'avons aucun moyen de vérification. Mala a dit des millénaires... Si c'est vrai, la civilisation que Terny avait localisée a très bien pu disparaître et Sarral retourner à la barbarie.

— Comment nous en assurer ?

— En faisant une reconnaissance à l'extérieur.

— Dans l'océan ?

— Et jusqu'à une côte.

— Avec le vaisseau ?

— Je n'oserais pas remettre ses moteurs en route. Non... J'envisage d'utiliser les capsules de survie dont le *Glorieux* était équipé.

— Si elles fonctionnent toujours.

— C'est probable.

Boron esquisse un sourire.

— Et cette première exploration, nous la ferons ensemble ou séparément ?

— Séparément... Dans la mesure du possible, nous devons éviter de nous exposer tous les trois en même temps à un danger.

— Oui... Mais ceux qui resteront à bord seront complètement coupés de celui qui sera sorti. Nos communicateurs ne fonctionneront pas à travers trois cent cinquante mètres d'eau.

C'est un problème, et il y a aussi celui de la localisation de l'épave au moment du retour. Je me penche sur les voyants correspondant aux réserves d'énergie.

— D'heure en heure, vous lancerez des signaux avec le grand émetteur du bord. Pendant cinq minutes, puis vous brancherez le récepteur cinq minutes également. Si vous ne parvenez pas à capter mes messages, moi, de toute façon, je pourrai m'orienter sur vos émissions.

— Car c'est toi qui partiras ?

— Je suis le seul de nous trois à avoir reçu une formation militaire.

Pas de discussion. J'ai même l'impression que Boron est soulagé. L'inconnu l'effraie et Mala est un peu dans le même cas que lui : un agriculteur et une biologiste. Ils auront sans doute leur utilité, mais après les premières phases de notre installation.

Si jamais nous parvenons à nous installer. Si la planète était habitée lorsque le commandant Terny l'a abordée, elle l'est certainement toujours, même si la civilisation qui florissait alors a disparu.

Il y a une anomalie... Les détecteurs n'ont localisé que trois villes et, pourtant, on utilisait l'énergie atomique. Dans mon esprit, l'énergie atomique est toujours associée à une grosse masse de population.

— Et quand vas-tu partir ? demande Mala.

— Tout de suite.

— Avant d'avoir écouté la bande d'enregistrement du pilotage automatique ?

— Ce qui reste sur la bande concerne une période sans intérêt pour nous. Mais je ne vous empêche pas de l'écouter durant mon absence. Vous apprendrez peut-être ainsi ce qui a dérouté le vaisseau.

Mon cœur bat terriblement lorsque je referme derrière moi la cloison étanche de la nacelle de survie. Je l'ai examinée soigneusement. Elle m'a paru en état de marche, mais sait-on jamais, après si longtemps.

J'imagine que Boron et Mala éprouvent la même angoisse que moi et je me demande tout à coup si c'est sage de ma part de les laisser.

Si j'échoue, si je me fais tuer bêtement parce que je suis seul, ils seront plus ou moins condamnés à mourir dans le vaisseau enseveli sous trois cent cinquante mètres d'eau.

Je le sais, mais je sais aussi que si je les emmène, ce sera comme un poids qu'il me faudra tirer car ils ne sont pas faits pour l'aventure. Les habitacles les ont conditionnés tous les deux pour d'autres tâches.

Le levier d'expulsion !... Mon cœur bat terriblement au moment où je l'abaisse d'un mouvement brusque et, d'abord, il ne se passe rien.

Je n'ai pas l'impression que la nacelle bouge. Cela dure une fraction de seconde. C'est la pression de l'eau qui a tout d'abord contenu, retenu l'espèce de fusée. Car la nacelle a la forme d'une fusée... Soudain libérée, elle file et doit effrayer les poissons qu'elle vient déranger dans leur retraite. Je branche l'écran de visibilité, puis les projecteurs du bord.

La lumière effraie un énorme requin qui fait demi-tour devant moi, puis je fais pivoter aussi la nacelle pour braquer mes projecteurs sur le *Glorieux*.

Le vaisseau forme une fantastique masse d'algues et de coraux... Un monument... Une montagne d'algues de toutes natures. Le *Glorieux* est soudé définitivement au fond de l'océan, rien ne pourra plus jamais l'en arracher.

Je branche mon communicateur.

— Kern appelle le *Glorieux*.

La voix de Boron me répond immédiatement.

— Nous sommes là. Comment les choses se passent-elles pour toi ?

— La nacelle a tenu le coup.

— Elle est étanche ?

— Oui... et je la dirige facilement. En ce moment, j'examine le vaisseau. Quoi qu'il arrive, n'essayez jamais de le dégager en relançant ses moteurs, car il est recouvert de coraux... Il doit y avoir des siècles qu'il est là.

— Nous te voyons sur l'écran du tableau de bord, m'annonce Mala. Je viens de régler l'image. Tes projecteurs sont éblouissants.

— Si jamais je ne revenais pas... Dans une semaine... Il faudra que vous tentiez votre chance aussi. Dans une nacelle comme moi...

— Tu reviendras, m'assure Boron d'une voix ferme.

— Espérons-le. En attendant, au revoir. Je vais gagner la surface.

Changeant de cap, je branche le compensateur de gravité de la nacelle qui s'élève progressivement en direction de la surface.

J'ai éteint mes projecteurs. Autour de moi, l'obscurité est totale. Je monte très lentement car je sais que, dans les nacelles de survie, la

décompression ne se fait pas comme à bord d'un sous-marin.

Elle n'est pas compensée.

L'eau est tout à coup moins sombre. Cela signifie sans doute que je vais émerger en plein jour. En un sens, c'est préférable, même si je risque, ainsi, de me faire repérer plus facilement.

Chaque fois que l'on découvre un avantage, il est compensé par un inconvénient, mais, de toute façon, la notion de danger est encore empirique pour moi.

Je sais ce que c'est comme la peur ou l'amour, mais je n'ai encore éprouvé ni l'un ni l'autre.

L'eau s'éclaircit de plus en plus et, sur l'écran de mon tableau de bord, je distingue de nouveaux poissons. Tout un banc... Des espèces de harengs, et je me demande tout à coup si c'est bien un requin que j'ai fait fuir en allumant mes projecteurs à trois cent cinquante mètres de fond.

En voilà de nouveau, en tout cas : une dizaine qui font fuir les harengs. A vrai dire, ce ne sont ni tout à fait des requins ni tout à fait des harengs... Enfin, pas selon les normes de Pankar.

Ces requins passent près de ma nacelle, mais sans l'attaquer, et voici d'autres poissons, puis une pieuvre de taille moyenne.

Maintenant, il fait tout à fait clair, une clarté un peu glauque qui s'éclaircit de plus en plus jusqu'au moment où j'émerge.

Immédiatement, je coupe le moteur de ma nacelle qui se met à flotter. L'océan est calme et infini... désert aussi loin que mon écran porte : mon écran que je fais pivoter dans toutes les directions.

Je peux donc prendre le risque d'ouvrir le sas supérieur, ce qui me permettra de transformer ma nacelle en canot. Mon cœur recommence à battre. Un effet de l'émotion, car c'est la première fois que je vais respirer l'air libre... Jusqu'à présent, je n'ai vécu que dans mon habitacle et à peine quelques heures dans le poste du *Glorieux*.

Dans un air conditionné.

Un dernier coup d'œil à mon écran... Je suis vraiment seul sur l'étendue houleuse. Je débloque les verrous du sas supérieur et je fais coulisser la porte blindée.

Immédiatement, un coup de vent me coupe le souffle car il m'a surpris. Puis je m'adapte : une sorte de joie délirante monte en moi, une euphorie prodigieuse, j'ai envie de me mettre à crier et à chanter.

Lorsque j'ai pris conscience en sortant de mon habitacle, je n'entrais pas encore dans la vraie vie, je n'étais pas encore un véritable être humain.

Maintenant, je le suis devenu, d'un seul coup. C'est une sensation grisante. J'aime le vent qui me fait suffoquer. J'aime le soleil qui me chauffe... J'aime...

J'ai dû m'évanouir. L'émotion, sans doute... En tout cas, je reviens à moi étendu au fond de ma nacelle dont la porte blindée est toujours ouverte au-dessus de ma tête.

Le soleil brille toujours. Plus calme qu'au moment où j'ai ouvert, je me redresse. J'ai les jambes molles et tout le corps couvert de sueur. Je ris. L'océan est toujours infini autour de moi et je me penche par-dessus bord pour toucher l'eau.

Elle est simplement fraîche alors que je pensais la trouver glaciale. Pourquoi glaciale ? J'ai tout un apprentissage à faire.

Je branche mon communicateur.

— Kern appelle le *Glorieux*.

Pas de réponse... Boron a vu juste quand il a dit que la masse d'eau qui me sépare du vaisseau ferait écran. Je branche aussi le grand récepteur du bord, mais, bien entendu, le vaisseau n'émet pas encore. Il le fera dans une heure seulement.

Est-ce qu'il faut que j'attende jusque-là pour savoir si j'enregistre bien ses émissions ? A tout hasard, je braque mes détecteurs vers le fond et les aiguilles se mettent à s'affoler sur mes cadrans.

Ils ont repéré la masse du vaisseau que je pourrai donc toujours repérer dans un rayon de cent kilomètres qui constitue leur portée maximale.

J'aurais dû dire à Boron d'émettre tout de suite, mais je n'y ai pas pensé. Je manque un peu de pratique, je suis un peu trop impulsif. Et, au milieu de cet océan, je n'ai pas le moindre point de repère.

Pas question, non plus, d'utiliser la boussole du bord. Après tout, pourquoi pas ? Les indications qu'elle me donnera ne correspondront sans doute pas aux points cardinaux de Pankar, mais l'important est que je connaisse une direction fixe.

L'aiguille magnétique est pointée sur ma gauche. Je tourne la boussole et l'aiguille repart à gauche. Parfait... Grâce à elle, je me débrouillerai toujours.

J'ai le choix entre quatre directions, mais je ne veux pas choisir la plus mauvaise avec des réserves d'énergie qui ne sont pas inépuisables et que j'aurai peut-être de la peine à renouveler.

Bon... Je lance mes détecteurs. Cent kilomètres, c'est peu de chose et je n'ai guère de chance. Bizarre, tout de même, cet océan absolument désert... Oh ! j'accroche.

Immédiatement, je mets toute la puissance de mes détecteurs sur le point de contact. Il s'agit d'une côte... Droit devant moi...

Une côte ou une île... De toute façon, un endroit où je pourrai débarquer et qui me servira de point de repère par la suite.

Soulagé, je lance mon moteur et, en même temps, je coupe une

partie de la gravité de la nacelle qui s'enlève au-dessus de l'eau, ce qui lui permet d'atteindre une vitesse beaucoup plus grande.

J'ai laissé mes détecteurs branchés en les réglant pour qu'ils me signalent d'éventuels navires ou des engins volants susceptibles de me repérer.

Plus je m'approcherai de la côte et plus le danger sera grand pour moi. Pourtant, je n'ai pas peur. C'est sans doute de l'inconscience.

A moins que j'aie été conditionné pour ne jamais céder à un sentiment de panique. Normal, pour un soldat... Ce qui me déplaît, en revanche, c'est la pensée de ce conditionnement, l'idée que je ne suis pas libre de moi-même.

Je dois l'être... Du moment que cette hypothèse me révolte, c'est qu'on ne m'a pas façonné pour accepter n'importe quoi.

La côte... Il ne s'agit pas d'une île. Ou alors, elle est immense. Aussi loin que mes jumelles peuvent porter, je n'aperçois que des plages ou des falaises et aussi une ville... Sur ma droite.

Une cité gigantesque... Qui me fait une drôle d'impression. Mes jumelles ne réussissent à accrocher aucune activité. Si... J'aperçois tout un vol d'oiseaux : des mouettes... plus grandes que celles dont on a imprégné ma mémoire.

Il y en a des centaines qui vont et qui viennent, mais rien d'autre. Il s'agit d'un port. J'aperçois des quais... Une rade, mais pas un seul bateau.

Je continue à approcher. On dirait une ville abandonnée... sans être, cependant, tout à fait en ruine. Pourtant, il y a des ruines. Je repère plusieurs bâtiments effondrés.

Et ces quais sans la moindre vie... Je stoppe ma nacelle à environ un kilomètre de la terre ferme et, de nouveau, je me sers des détecteurs du bord.

Ils me signalent une vie animale... et des sources d'énergie. Une concentration humaine peu importante et une assez grosse utilisation d'énergie.

Je reprends mes jumelles. Cette vie que mes détecteurs ont localisée, je ne la vois pas. Elle doit se tenir plus à l'intérieur de la cité. Il va falloir que j'y aille. C'est la seule façon de savoir. Seulement, dans un réflexe de prudence, je commence par vérifier mes armes.

Dans les étuis de mon ceinturon, un fulgurant et un désintégrateur... Au ceinturon lui-même, six grenades enveloppantes que j'ai réglées sur mes ondes biologiques de façon à ne pas en être victime moi-même lorsque je m'en servirai.

A portée de la main, un fulgurant de combat que je peux porter à

l'épaule comme un fusil ou placer en bandoulière... Dans le coffre de la nacelle, je prends un compensateur de gravité.

C'est une petite boîte carrée qui s'accroche à la boucle de mon ceinturon. Je devrais peut-être prendre aussi un casque. J'hésite à le faire et, finalement, j'y renonce. Je me sens trop bien avec la tête libre, mais je commets une imprudence.

Comme rien ne continue à bouger sur la côte, je me décide à relancer mon moteur, mais, cette fois, je laisse la nacelle posée sur l'eau et je prends la direction du port.

La nacelle avance lentement. Au-dessus de ma tête, le ciel est immense et bleu. L'air est doux, tiède. Je garde mes jumelles rivées à mes yeux pour surveiller le port où rien ne bouge.

Si... les mouettes. Il y en a au moins deux cents qui s'envolent d'une espèce de place. Oui... C'est bien cela... Une place... Une place où aboutissent quatre rues. Une place très grande au milieu de laquelle s'élève un formidable tas de détritüs.

Je vire un peu sur la gauche pour aborder le long d'un quai, à une certaine distance de la place où les mouettes géantes se sont envolées.

Il y en a encore d'autres, plus d'une centaine, en train de manger en poussant des cris perçants.

Je dissimule ma nacelle sous un apponte-ment, puis je règle l'ouverture du sas sur mes ondes biologiques. Désormais, en dehors de moi, personne ne pourra l'ouvrir et, en essayant de le forcer, il s'expose à recevoir des décharges mortelles de fulgurant.

Dès que c'est fait, je me hisse sur l'appontement, puis je gagne la terre ferme. Sentir le sol sous mes pieds me fait à peu près le même effet que lorsque j'ai respiré l'air libre pour la première fois.

L'émotion ne me prend tout de même pas de court, cette fois, et je ne m'évanouis pas. A moins de cent mètres de moi se dressent les premières maisons.

Elles sont toutes en ruine. Toutes ou à peu près... J'aperçois une rue sur ma droite, mais elle est complètement bouchée par des éboulements.

Un peu plus loin, près des mouettes, les rues qui débouchent sur la place paraissent entretenues, mais, à l'instinct, je les évite.

Je prends la première. Je m'élance en un seul bond prolongé par mon compensateur de gravité. Je craignais de ne pas pouvoir m'en servir avant un entraînement approprié, mais cette crainte était vaine.

Les savants et les techniciens qui ont mis au point les habitacles dans lesquels nous avons vu le jour étaient vraiment extraordinaires, mais que reste-t-il de leur civilisation après si longtemps ?

Evidemment, pour moi qui n'ai encore « vécu » que quelques heures, ce gouffre de temps qui me sépare du moment où on nous a

placés à l'état de germes dans les habitacles ne signifie absolument rien, mais je réalise tout de même que ça doit être énorme.

Me voilà dans la rue que j'ai choisie. Je me suis posé sur un tas de pierres qui la coupe en deux. Ces pierres proviennent toutes d'un grand bâtiment qui s'est effondré. Il y a assez longtemps, car l'herbe pousse entre les blocs.

Et, soudain, je vois fuir un serpent.

Il faudra que je fasse attention. Bien sûr, je ne risque pas grand-chose avec ma combinaison métallisée et mes bottes, mais tout de même !

Un nouveau bond me fait atteindre le toit d'une construction encore en bon état. Cette fois, j'ai une vue d'ensemble non sur le port lui-même, mais sur tout un de ses quartiers.

Un réseau, des rues larges et bien entretenues, isolé au milieu des ruines et formant une sorte d'îlot... Là, toutes les maisons sont en bon état et, dans les rues, brusquement, j'aperçois des hommes.

CHAPITRE V

Des hommes !... Trois ou quatre qui traversent une rue. Ils ont une démarche un peu saccadée comme si leurs articulations fonctionnaient mal, comme s'ils manquaient de souplesse.

Et ce sont uniquement des hommes... Je n'aperçois pas une seule femme parmi eux. J'en vois deux qui transportent une énorme caisse et qui entrent dans une maison, deux qui tournent au coin d'une rue.

Maintenant, il n'en reste plus qu'un, les bras ballants. Celui-là n'a pas l'air de se presser. On dirait qu'il surveille... Quelque chose ou quelqu'un.

Autour des différents blocs de maisons en bon état, il y a une dizaine de rues. Presque toutes sont désertes, traversées de temps en temps par un homme à la démarche saccadée.

Dans ces rues, pas une voiture, et puis, les hommes sont bizarrement vêtus. Ils portent des pantalons très larges de toutes les couleurs et des mantelets à capuchon.

Je m'allonge sur le toit de façon à ne pas me faire remarquer et je braque mes jumelles. Tous ces hommes sont d'une beauté surprenante. Ils ont les traits fins et réguliers. Tous... Cela me surprend.

Soudain, dans une des maisons qui se trouve en face de moi, on ouvre une fenêtre. Immédiatement, je braque mes jumelles de ce côté-là.

Cette fois, j'ai affaire à une femme. Une longue femme, maigre, un

peu difforme à cause de la grosseur de sa tête. Le nez est long, presque pointu, les cheveux d'un blond filasse. Un instant, elle regarde dans la rue, puis recule dans la pièce.

Je distingue des meubles... Un grand fauteuil dont le dossier se prolonge d'un appuie-tête. La femme porte une robe blanche qui descend jusqu'à ses pieds.

Une robe à volants.

Tout à coup, elle se met à parler. Je n'entends pas ce qu'elle dit, mais je vois ses lèvres bouger et, presque tout de suite, un homme entre dans la pièce.

Il marche péniblement en s'aidant de deux cannes. Il est assez âgé et, lui aussi, a une grosse tête. La femme s'est assise dans le fauteuil et l'homme en attire un second dans lequel il s'installe à son tour.

On dirait qu'ils sont terriblement fatigués. En dehors des fauteuils, dans la pièce, il y a toute une série d'appareils étranges, dont un visiophone, assez semblable à ceux que je connais, sauf en ce qui concerne le coffrage.

En tout cas, l'écran vient de s'allumer. Je vois des ombres bouger dessus sans parvenir à comprendre ce qu'elles représentent.

Je reporte mon attention sur les rues, je n'y vois plus qu'un seul homme : celui qui a l'air de surveiller. Il déambule lentement de sa démarche saccadée et, brusquement, il s'arrête et demeure absolument immobile comme une statue. Presque tout de suite, une porte s'ouvre et deux autres hommes en sortent pour s'approcher de celui qui ne bouge plus. On l'empoigne. On le porte dans la maison. On l'empoigne par la taille et il reste absolument rigide pendant qu'on l'emporte.

Les rues sont totalement désertes maintenant. Non... Voilà un nouvel homme qui apparaît et qui donne, lui aussi, l'impression de surveiller.

Il remplace le premier, on dirait : même démarche un peu saccadée. C'est étonnant, l'arrêt brusque, l'immobilité anormale, la raideur. Je me demande tout à coup s'il ne s'agit pas d'androïdes, de machines ayant l'apparence humaine.

Un coup d'œil en direction de la pièce où les deux êtres à grosse tête regardent toujours le visiophone. Ceux-là sont bien vivants, en tout cas. Eux, ce ne sont pas des robots.

Je me laisse glisser sur la pente du toit en me soutenant grâce à mon compensateur de gravité et, lorsque j'arrive à la gouttière, ou ce qui en reste, je saute dans la rue.

Elle est coupée par d'énormes éboulements. J'y suis donc tranquille. Tranquille ? A vrai dire, je n'ai pas l'impression d'un danger. Les androïdes ou les êtres à grosse tête ne me paraissent guère dangereux.

Je longe un pan de muraille à demi écroulé et, soudain, une ouverture me permet de pénétrer dans ce qui a été un jour l'intérieur d'une maison.

Il y a longtemps de cela, peut-être cinquante ou même cent ans, et j'aperçois quelques poutres calcinées et des traces de suie sur ce qui reste des murs.

Cette maison a brûlé jadis. Brusquement, j'entends un grondement féroce et je me retourne en dégainant mon fulgurant. Deux énormes chiens bondissent sur moi. Ils vont m'atteindre lorsque je les foudroie d'une seule décharge.

Au moment où ils roulent sur le sol, on crie sur ma droite. Je me retourne, l'arme haute, et je vois une toute jeune fille en haillons bondir entre les pierres en direction des deux bêtes.

Sans se soucier de moi, elle entoure la tête des deux molosses avec ses bras et elle se met à pleurer doucement. Je m'approche. Sans lâcher mon fulgurant, car on ne sait jamais...

Apparemment, la petite est seule.

— Tes chiens ne sont pas morts.

Evidemment, elle ne peut pas me comprendre, mais, en entendant le son de ma voix, elle sursaute et se redresse vivement. Elle aussi se met alors à parler... d'une voix véhémence.

Elle me jette quelques phrases, puis réalise que je ne la comprends pas non plus et s'arrête. Comment faire ?... Je me penche sur les chiens en secouant la tête avec l'espoir qu'elle comprenne que ça veut dire : « Ils ne sont pas morts. »

En tout cas, du doigt, je lui indique qu'ils respirent et elle fronce les sourcils. Elle est très belle, avec de longs cheveux blonds et des yeux extraordinairement bleus. A travers ses vêtements déchirés, on devine un corps harmonieux et parfait.

Comment nous en sortir ?... La petite ne pleure plus. A-t-elle compris, à propos des chiens ?... Peut-être, car on voit nettement qu'ils respirent, mon fulgurant était réglé sur une intensité assez faible.

Je replace mon arme dans son étui, puis je tends la main à la fille. Sa réaction est plutôt inattendue. Elle me tourne brusquement les talons et détale vers l'ouverture par laquelle des deux chiens ont débouché.

Naturellement, je la suis, mais je ne me déplace pas avec la même facilité qu'elle au milieu des décombres... Elle a l'habitude et, malgré mon compensateur de gravité que j'ai branché, je perds du terrain.

Finalement, lorsque je débouche derrière elle, hors du bâtiment, elle a pris une bonne avance le long d'une rue déserte conduisant à la mer.

Il s'agit d'une des rues où, il y a quelques instants, passaient des androïdes. La petite a cinquante mètres d'avance lorsque je me lance

à sa poursuite. Grâce à mon compensateur de gravité et sur une ligne droite, je le rejoindrai vite, mais elle est soudain entourée par quatre androïdes qui sortent d'une maison.

Affolée, elle pousse un cri terrible et tente de les éviter, mais ils lui coupent la retraite de tous les côtés. D'un coup de talon, j'accélère pour me porter à son secours.

Oui... Ce sont bien des androïdes. De près, on ne peut pas se tromper. A cause de l'impassibilité des visages, de leur silence et de leurs gestes saccadés.

L'un des quatre, qui porte un pantalon rouge, a empoigné la fille par un bras et, malgré sa résistance et ses cris, il l'entraîne sous une voûte au moment où je touche le sol à quelques mètres du groupe.

Les trois autres robots se placent à l'entrée de la voûte pour me couper le passage. Grâce à mon compensateur de gravité, je m'enlève d'un bond, puis je fonce les pieds en avant.

Je percute l'androïde central qui s'écroule et je passe. Au lieu de me poursuivre, les deux autres se contentent de rester à l'entrée de la voûte.

Ils ne paraissent pas armés et, avec mon désintégrateur, je m'en débarrasserai facilement. Une cour carrée et pavée... Le premier androïde vient de franchir la porte d'une maison intérieure... Maintenant, il pousse la petite devant lui.

Je m'élance de nouveau. Toujours les pieds en avant, et j'ouvre ainsi de force le battant avant qu'on ait eu le temps de le boucler.

Mon bond s'achève à l'entrée d'une grande pièce carrée au milieu de laquelle j'aperçois un homme à grosse tête vautré sur une sorte de divan.

Un homme qui se dresse à demi en criant quelque chose que je ne comprends pas. Il me fixe un instant d'un air ahuri... et je fais comme lui.

Nous restons d'abord silencieux, puis j'esquisse un sourire, mais ça ne rassure pas mon interlocuteur. Je lis même une sorte de terreur abjecte sur son visage, puis, avec un mauvais sourire, il appuie sur un bouton placé au milieu d'un petit guéridon fixé au sol qui se trouve devant lui.

Je pousse un cri terrible. Une violente décharge électrique me secoue tout entier et je me mets à sauter sur place. L'homme à grosse tête éclate de rire, puis il relève son doigt.

Immédiatement, en moi, c'est l'apaisement. Je vois l'androïde s'engouffrer avec la jeune fille dans une porte qui vient de s'ouvrir dans le fond de la pièce.

Je crie et je vais m'élancer à sa poursuite sans plus me soucier de d'homme à grosse tête, mais, de nouveau, j'ai le corps traversé par d'innombrables éclairs.

Aucun n'est assez puissant pour me tuer, mais ils sont tous terriblement douloureux. L'homme a de nouveau appuyé sur le bouton et il recommence à rire d'une façon sarcastique.

Je me roule sur le sol en poussant des cris sourds, mais je garde toute ma lucidité. Malgré la douleur, je réussis à empoigner une des grenades enveloppantes qui est pendue à mon ceinturon.

Dans un geste désespéré, je l'arrache et je la laisse glisser sur le sol. Un dernier soubresaut et les décharges qui me secouent cessent brusquement. L'homme a dû enlever son doigt du bouton sur lequel il appuyait.

Cette fois, il me faut quelques instants pour retrouver toute ma lucidité. Je tremble encore, mais l'homme, lui, pousse des hurlements en se débattant frénétiquement au milieu d'un nuage de fumée grasse qui l'enveloppe tout entier.

Je me redresse, le corps courbaturé. Je ne vois plus l'homme, mais seulement le nuage qui a l'air de quelque chose de vivant... Une bête monstrueuse et invincible... Je « savais » que ça se passait ainsi, mais je n'avais jamais vu et je suis comme fasciné.

Seulement, ce n'est pas l'homme à grosse tête qui m'intéresse, mais la jeune fille que l'androïde a entraînée dans une pièce voisine. Moi, je ne risque pas d'être pris par le nuage, alors, je le frôle en m'élançant vers la porte.

Fermée ! Je la tâte de d'épaule. On a tiré un verrou. Je le localise en appuyant contre le panneau et je sors mon désintégrateur.

Un jet et il n'y a plus de verrou.

D'un coup de pied, je repousse le battant et une femme se dresse devant moi : une femme à grosse tête qui me regarde avec des yeux ronds.

Dans son regard, je lis la même terreur abjecte que dans celui de l'homme qui a cessé de se débattre dans son nuage. Le nuage, il vient de se résorber en une boule de la grosseur d'une orange et il flotte au-dessus du visage de l'homme endormi.

Derrière la femme qui se trouve devant moi, j'aperçois la jeune fille. On l'a attachée à un anneau scellé dans le mur. À côté d'elle, il y a une autre jeune fille et un vieil homme, attachés également.

L'androïde est là aussi et il se met instantanément en marche dans ma direction. Je ne veux pas prendre de risque... Je dégaine mon désintégrateur et, après avoir écarté la femme d'un violent revers de la main, je vise la machine.

Le jet désintégrant la frappe à la hauteur de la poitrine et tous ses rouages s'éparpillent par terre. La femme à grosse tête se redresse péniblement, puis se sauve dans l'autre pièce en courant maladroitement.

Elle espère sans doute atteindre le guéridon et appuyer à son tour

sur le bouton qui m'immobilisera sous des décharges électriques, mais le nuage est à l'affût et se reforme immédiatement autour d'elle au moment où elle s'approche.

Un hurlement désespéré emplit la pièce... Je ne m'en soucie pas et j'avance vers les trois prisonniers qui me fixent avec des yeux ronds.

Ils sont attachés tous les trois avec des cordes à des anneaux scellés dans le mur. Je sors mon couteau et je tranche d'abord les liens qui maintiennent les poignets de la jeune fille aux chiens. Puis je m'occupe des deux autres.

La seconde jeune fille, une brune au visage anguleux, ne paraît pas rassurée et, dès qu'elle est libre, se sauve dans la pièce où la femme à grosse tête continue à se débattre dans le nuage.

Aussitôt, elle est happée comme le vieillard que j'ai délivré en même temps qu'elle. Seule la petite blonde est restée. Oh ! elle ne doit pas être très rassurée non plus, mais, chez elle, la curiosité l'emporte sur la peur.

Après tout, je ne lui ai jamais fait le moindre mal et elle doit avoir compris que c'est pour la sauver que je suis venu jusqu'ici.

Je lui souris et elle me rend mon sourire. Déjà bon signe. J'inspecte d'un coup d'œil la pièce dans laquelle nous nous trouvons.

C'est un réduit sans fenêtre et sans porte en dehors de celle qui donne dans la pièce où mon nuage s'est déchaîné.

Cette pièce, pas question de la traverser avec la jeune fille. Elle serait happée. Je reprends donc mon désintégrateur et, au petit bonheur, je vise un pan de mur.

Sous l'œil ahuri de la jeune fille, la muraille s'efface. Un énorme bloc de pierre paraît fondre et s'évanouir sans dégager de fumée.

J'ai eu de la chance... Derrière ce bloc, il y a un couloir. Je fais signe à la petite de me suivre et je m'y engage prudemment, prêt à dégainer mon fulgurant si j'ai affaire à des humains, et mon désintégrateur si je rencontre des androïdes.

Un tournant. Soudain, au bout du couloir, je reconnais la cour que j'ai déjà traversée, la cour avec sa voûte que trois robots bouchent toujours.

Dès qu'ils nous aperçoivent, ils se mettent à avancer en manœuvrant pour nous encercler. La petite pousse un cri de dépit et elle a un mouvement de recul, mais je l'empoigne par la taille en lançant mon compensateur de gravité.

Nous nous enlevons et, d'un seul élan, nous atteignons le toit de la construction donnant sur la rue. Terrorisée, la petite serre ses bras autour de mon cou. Un nouveau bond pour traverser la rue et, cette fois, je m'oriente. Je repère assez facilement l'endroit où j'ai abattu les chiens. Ils doivent commencer à sortir de leur ankylosé.

Oui... Je les aperçois... Un nouveau vol plané. Les deux chiens relèvent la tête lorsqu'ils m'entendent sauter sur le sol non loin d'eux.

Ils n'ont pas encore la force de se relever, mais ils se mettent tout de même à gronder. Puis ils reconnaissent leur maîtresse qui, dès que je l'ai lâchée, se précipite jusqu'à eux.

Le temps de les caresser et elle se retourne en levant sur moi un regard plein de reconnaissance.

Parce que je l'ai sauvée ou parce que je n'ai pas tué ses chiens ?

Les chiens ont fini par se relever et ils sont venus me flairer. Ils ont encore grondé, mais la petite les a calmés immédiatement et elle est venue se placer près de moi.

Devant les bêtes, elle a pris ma main et elle l'a posée sur sa tête. En signe d'alliance, sans doute. Elle me paraît assez primitive.

Du coup, je me tourne vers elle et, en désignant ma poitrine du doigt, je dis :

— Kern...

D'abord, elle fronce les sourcils en me fixant d'un air interrogateur et, répétant mon geste, je dis de nouveau :

— Kern.

Brusquement, le visage de la petite s'éclaire et, en touchant sa poitrine à son tour, elle dit :

— Dria.

Elle a compris tout de suite. Dans le fond, elle n'est peut-être pas aussi primitive que je le croyais, car, désignant un des chiens, le mâle, elle ajoute :

— Rag.

J'approuve d'un mouvement de tête et elle me désigne alors la chienne.

— Tarki.

En entendant prononcer leur nom, les deux bêtes se mettent à agiter leur queue et je les caresse en souriant. Ils sont apprivoisés et ne grondent plus. L'instinct des bêtes... Elles sentent que je ne veux aucun mal à leur maîtresse... Au contraire.

Nous avons fait un grand pas en avant, Dria et moi, mais nous sommes encore loin de pouvoir nous comprendre. Comment continuer ?... Je pourrais m'arranger à désigner chaque objet en prononçant son nom, mais il faudrait une éternité, avec ce moyen, pour que nous puissions nous comprendre.

J'aurais dû emporter une sonde psychique. Il y en a à bord du *Glorieux*, mais, de toute façon, pour m'en servir, j'aurais dû attendre que Dria s'endorme.

Maintenant, je suis obligé de m'en remettre à elle et de lui laisser prendre les initiatives.

Nous sommes restés assis au milieu des pierres pendant près d'une demi-heure... Puis Dria s'est levée et, de la main, elle m'a indiqué la direction de la mer.

J'ai fait « oui » de la tête. Elle doit appartenir à une communauté, à un groupe, et c'est ce groupe que je veux connaître. Il le faut, si je veux essayer de comprendre ce qui se passe réellement dans cette ville presque en ruine et découvrir quel conflit oppose les humains à grosse tête et les autres.

Dria connaît son chemin. Nous traversons une maison effondrée, puis une rue barrée par des éboulements pour déboucher à proximité de l'endroit où s'entassent les débris.

Les mouettes sont toujours là et Dria empoigne ses deux chiens par le collier pour les retenir. J'ai l'impression qu'elle ne veut pas qu'ils s'élancent pour chasser les oiseaux, craignant sans doute qu'ils se retournent contre eux.

Ces mouettes poussent d'ailleurs des cris sauvages et frénétiques. Dria marche lentement sans cesser de les guetter. Il y a certainement du danger à les côtoyer, alors, par prudence, je dégage mon fulgurant de combat que je portais en bandoulière.

Je le tiens comme un chasseur, sous le bras, avec le doigt sur la gâchette.

Les deux chiens s'énervent de plus en plus et Dria a beaucoup de peine à les retenir. Soudain, Tarki se met à gronder, ce qui déclenche Rag qui commence à aboyer.

Ça alerte les mouettes. Elles prennent leur vol toutes en même temps et se mettent à tourner autour de nos têtes. Dria pousse un cri et lâche ses bêtes pour courir aussi vite qu'elle le peut en direction d'un porche encore en bon état.

Le vol des mouettes se ramasse et fonce immédiatement dans leur direction.

CHAPITRE VI

J'ouvre le feu, fauchant les premiers rangs. Ça donne à Dria le temps d'atteindre la voûte sous laquelle elle s'engouffre derrière ses deux chiens qui s'y sont réfugiés les premiers. Une fois à l'abri, ils se mettent à aboyer.

Un genou en terre, je continue à arroser les mouettes au fulgurant de combat dont le fluide s'étend en larges nappes. Les grands oiseaux décimés s'éparpillent en prenant de l'altitude, puis ils se regroupent pour foncer une nouvelle fois dans ma direction mais je bondis immédiatement vers la voûte à mon tour et je prends position à l'abri d'un tas de pierre avant d'ouvrir le feu de nouveau.

De larges franges de mouettes s'abattent devant lui et le concert de leurs cris se fait moins assourdissant. Une dernière fois, les oiseaux se regroupent. Ils étaient plus de cent et il en reste à peine une vingtaine.

Cette fois, ils n'attaquent plus. Une fois regroupés, ils prennent de la hauteur et s'enfuient au-dessus de la mer... Je me mets à rire en me retournant pour chercher Dria des yeux.

Elle se tient juste derrière moi, le visage comme illuminé et soudain, elle prend ma main et la porte à ses lèvres dans un geste de remerciement.

Je la repousse et, toute joyeuse, elle s'élance hors de la voûte et se met à ramasser des mouettes. Elle en prend quatre qu'elle attache par les pattes, puis quatre autres.

Comme lien, elle utilise de longs filons de paille tressée qu'elle sort de ses haillons. Encore quatre mouettes, puis quatre de plus. Son filin de paille forme une sorte de bride.

Elle en passe une dans chacune de ses mains, puis me fait un signe de la tête pour pour m'indiquer de prendre les huit autres mouettes.

Si ça peut lui faire plaisir...

Après avoir longé la mer durant environ deux kilomètres, nous arrivons en vue d'une espèce de construction de pierre qui trône au sommet d'une butte à la pente très raide.

Un très long mur soigneusement maçonné et assez haut, dans les trois mètres. On dirait une forteresse. Avec un chemin de ronde en haut des murailles car je vois des silhouettes qui s'y déplacent.

Des guetteurs... Oui... Ils nous surveillent par des créneaux. Dria crie quelque chose, puis brandit joyeusement les mouettes qu'elle tient à la main.

Elle marche devant moi et nous gravissons la pente très raide qui conduit à la muraille, une pente à angle droit sur laquelle il est difficile de maintenir son équilibre.

Dria doit avoir l'habitude car elle avance sans peine. Les chiens, en revanche, retombent deux fois et ils doivent reculer assez loin pour prendre de l'élan.

Je tomberais aussi si je n'utilisais pas mon compensateur de gravité. Une lourde porte bardée de fer s'ouvre au ras de la muraille pour nous laisser entrer, mais Dria doit parlementer assez longtemps avant qu'on me permette de la suivre à l'intérieur de la forteresse.

Du moins, je pense que c'est à mon sujet qu'elle a des problèmes... Finalement, elle doit obtenir satisfaction car, en souriant, elle me fait signe de la suivre et le guetteur nous laisse passer.

Ce guetteur est un géant au torse nu. Dans sa ceinture, un couteau à lame large et, dans sa main, une fronde de cuir. Les chiens ont déjà pris de l'avance car eux, on ne les a pas retenus.

Les murailles sont un trompe-l'œil. Derrière, il n'y a aucune construction. Je me retrouve sur une vaste esplanade de terre battue ceinturée par quatre murailles le long desquelles, de loin en loin, on a dressé de maigres toits de chaume.

Ce sont de bien précaires abris pour les jours de pluie. Sur l'esplanade grouille une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants vêtus de façon hétéroclite.

Tous ont des têtes normales, mais des airs plutôt patibulaires. Ça ne me dit rien qui vaille et, lorsque la foule s'avance dans notre direction pour nous entourer, je lâche précipitamment mes mouettes pour poser mes mains sur la crosse de mon fulgurant et celle de mon désintérateur.

Dria parle avec véhémence en me désignant, puis elle tend ses mouettes et fait signe qu'on peut prendre aussi celles que j'ai apportées.

Immédiatement dans la foule, il y a des murmures de satisfaction et un colosse lance un ordre.

Tout le monde s'écarte de nous pendant que Dria recommence son discours avec la même chaleur véhémente... Discours au cours duquel à plusieurs reprises, elle me montre du doigt en précisant :

— Kern.

Le colosse doit être le chef de la communauté. Il a un visage rond et une épaisse barbe rousse, des sourcils broussailleux et de longs cheveux qui retombent en nattes épaisses dans son dos.

Il porte un pantalon semblable à ceux que j'ai vus aux robots, un pantalon retenu par une ceinture de cuir dans laquelle lui aussi a passé un couteau à large lame.

Torse nu comme le guetteur, il me domine d'une bonne tête et me fixe assez méchamment. De toute façon, si les choses devaient mal tourner, je pourrais m'échapper en utilisant mon compensateur de gravité et mes grenades enveloppantes.

Dria s'est placée de façon à me faire face et je suis certain que c'est pour m'avertir si un membre de la tribu se faisait menaçant derrière mon dos.

Elle tend un doigt en direction du colosse et dit :

— Gohren.

Le géant hoche la tête comme pour approuver, puis il tend la main vers ma ceinture pour s'emparer de mon fulgurant. Je recule vivement d'un pas et je bouscule ainsi un homme qui se trouvait derrière moi.

Dria crie immédiatement. On dirait qu'elle est furieuse et ses deux chiens sont revenus auprès d'elle. Ils grondent tous les deux.

A ma grande surprise, Gohren n'insiste pas. Il me tourne brusquement les talons et s'en va entraînant la plus grande partie de la horde avec lui.

Autour de nous, il ne reste que quelques enfants et quelques femmes très jeunes... Dria me prend la main et m'entraîne jusqu'au mur contre lequel je peux m'adosser en m'asseyant.

De cette façon, je ne risque plus d'être pris par surprise, mais je me sens tout de même mal à l'aise malgré les chiens qui se sont couchés à mes pieds.

Leur maîtresse leur en a donné l'ordre et ils sont prêts à me défendre, même contre les membres de la horde comme un objet dont ils ont la garde.

La horde ! Il est difficile de donner un autre nom à cette bande. Ce sont des êtres humains, mais avec des comportements de bêtes sauvages. Les humains à grosse tête doivent les chasser

impitoyablement avec leurs robots.

Brusquement, je comprends pourquoi la pente du glacis conduisant à la muraille est si raide. Elle doit avoir été calculée soigneusement pour que les machines ne puissent pas les gravir, ce qui dénote assez d'intelligence. Le comportement de Dria n'est d'ailleurs pas toujours celui d'une primitive et il me semble que leur langage possède un très grand vocabulaire et qu'il est plein de nuances.

Au centre de l'esplanade, des femmes sont occupées à plumer les mouettes que nous avons apportées et on installe des feux sur lesquels on les fera rôtir en même temps que deux gros animaux assez semblables à des sangliers.

Ce qui m'étonne le plus, c'est que les compagnons de Dria ne possèdent aucune arme en dehors des couteaux et des frondes. Compte tenu de la grandeur de la ville et de la nature des bâtiments qui la composent, une civilisation très avancée a dû s'épanouir ici.

Et une civilisation avancée dispose toujours d'armes puissantes, redoutables. Et, dans l'autre camp, c'est la même chose. Je me suis battu contre des robots qui n'ont utilisé contre moi ni armes de jet ni paralysateurs.

Il y a eu le réseau électrique dans lequel j'ai été pris durant quelques instants, mais il doit simplement protéger la pièce où se trouvait l'homme à grosse tête.

Dria m'apporte une cuisse de mouette. Elle a été bien rôtie et elle me paraît assez appétissante, mais je refuse d'un geste. Je ne sais pas encore comment mon organisme supportera ce genre de nourriture et je ne peux pas prendre le risque, pour le moment, de tomber malade.

Je sors un étui de la poche de ma combinaison et j'avale deux pilules nutritives à la grande stupéfaction de ma jeune amie.

C'est Rag qui hérite de ma cuisse de mouette.

Le soir commence à tomber... A côté de moi, Dria mange à belles dents. Elle est revenue de la distribution avec une mouette entière et un gros morceau de sanglier.

Cette distribution n'a d'ailleurs pas été égale pour tous. Dria a été largement servie alors que d'autres ont dû se contenter de parts misérables. J'imagine qu'on reçoit en fonction de ce qu'on a apporté et que seize mouettes constituent un apport considérable.

Gohren a procédé à la distribution et personne ne s'est permis de discuter ses décisions. Il n'a pas oublié les guetteurs auxquels des femmes ont porté leur repas au sommet des murailles.

Maintenant, un peu partout, on s'installe pour dormir.

Dria s'allonge à côté de moi et les deux chiens se rapprochent encore de nous. Adossé à la muraille, je laisse vagabonder mon imagination.

Je devrais sans doute partir, rejoindre ma nacelle de survie et retourner à bord du *Glorieux*... J'en sais suffisamment sur ce qui se passe à terre, mais je voudrais emmener Dria.

A bord, nous avons des sondes psychiques qui pourront lui apprendre notre langage pendant son sommeil... Après une seule nuit, Dria sera capable de s'exprimer et de me comprendre.

Ce qui me retient, c'est la crainte que Gohren ne veuille pas nous laisser sortir... Oh ! je pourrais emmener Dria facilement grâce à mon compensateur de gravité, mais nous devrions abandonner ses chiens et je pense que ça ne lui plairait pas.

Nous partirons donc demain... Il doit y avoir des heures où on peut quitter la forteresse. Sans doute pour aller au ravitaillement.

Il ne reste plus que deux ou trois feux allumés, loin de nous. La nuit est maintenant complètement tombée. Dria dort déjà, sa petite tête blonde nichée au creux de mon épaule.

Près d'elle, je me sens bien... C'est étrange, si j' imagine Mala à sa place, ce n'est pas du tout la même chose. Ainsi, j'ai déjà choisi... Ça n'a rien de surprenant.

Boron, Mala et moi, nous sommes les derniers survivants de toute une race et nous éprouvons sans doute une sorte d'instinct impérieux qui nous pousse à nous reproduire.

Seulement, il n'est pas question que je partage la vie des compagnons de Dria, que je m'intègre à la horde. Je ne veux pas des hommes à grosses têtes non plus.

Les deux groupes me sont aussi étrangers l'un que l'autre. Avec Boron et Mala, puis plus tard avec ceux qui sortiront des habitacles, dans vingt ans, nous recréerons une civilisation.

Ici, il est arrivé quelque chose. Peut-être un cataclysme ou une épidémie qui a décimé la population et qui a fait régresser la civilisation.

Nous devons nous imposer.

Dria !... Je me demande ce qu'elle a raconté à Gohren lorsque nous sommes arrivés ?.. Que je lui avais sauvé la vie et que je ne parlais pas leur langage... Ils doivent s'imaginer que je viens d'une contrée lointaine car il n'existe probablement plus de moyens de communication sur la planète.

Sarral !... Les hommes à grosse tête possèdent une arme électrique dont je comprends la nature et je suis persuadé qu'on pourrait la neutraliser simplement en portant des bottes de caoutchouc... Ou une protection spéciale.

Le dernier feu vient de s'éteindre à l'autre bout de l'esplanade et,

soudain, Rag se met à gronder. Immédiatement, je suis sur mes gardes. J'ai l'impression qu'on remue dans l'ombre.

Quelqu'un a voulu s'approcher. Rag se recouche. Après tout, c'est peut-être normal. Dria n'a pas remué. Pourtant, elle doit avoir le sommeil léger comme tous ceux qui vivent dangereusement.

Si elle n'a pas réagi, c'est que Rag n'a pas grondé comme il le fallait.

L'aube !... Il fait presque clair et, au-dessus de nos têtes, le ciel s'est empourpré. Le soleil ne va pas tarder à jaillir à l'horizon.

Mon premier lever de soleil. Le premier sur cette terre nouvelle et en même temps le premier de toute mon existence. Je me redresse, un peu courbatu.

Dria n'est pas là. Je l'aperçois à l'autre bout de l'esplanade avec ses chiens. Elle discute avec une vieille femme sans doute pour obtenir de la nourriture.

Je fais quelques mouvements d'assouplissement et, soudain, une vingtaine d'hommes m'entourent. Ils accompagnent Gohren qui se met à me parler d'une voix impérieuse.

Instantanément, je m'adosse contre le mur et je dégaine mon fulgurant. Comme hier, Gohren tend la main vers mes armes et je fais « non » de la tête.

Ce signe, il le comprend et, brusquement furieux, il lance un ordre et ses hommes foncent. J'appuie sur la gâchette et je balaye le premier rang de mes assaillants.

Cinq hommes tombent et les suivants trébuchent sur leur corps. Je tire une seconde fois et ça refroidit les autres qui s'arrêtent. Gohren recule aussi et je pense que c'est fini d'autant plus que Dria qui a été alertée accourt avec ses chiens.

Je lui fais un grand signe de la main pour la rassurer et, au même instant, je suis brutalement frappé à la tête. Une pierre... Lancée avec une force inouïe à l'aide d'une fronde. J'appuie de nouveau sur la gâchette de mon fulgurant en balayant la horde hurlante qui se trouve devant moi, mais un voile se forme devant mes yeux.

J'essaye de résister, de me raidir, en vain.. Tout se met à tourner autour de moi et je sens que je tombe dans un grand trou noir.

Ma tête est douloureuse. Dans une demi-inconscience, je porte la main à mon front et je touche quelque chose de poisseux... Du sang !

Ça me rend toute ma lucidité et j'ouvre les yeux. Je suis étendu sur

le sol. Toujours près de mon mur et, autour de moi, je vois d'autres corps allongés...

Ah ! oui... Je me souviens... Gohren et ses hommes m'ont attaqué. On m'a enlevé mon fulgurant de combat et mon ceinturon.

Mon ceinturon, Gohren se l'est accroché autour de la taille et, pour le moment, il examine mon désintégrateur. Tant qu'il ne pointe pas l'arme de mon côté ce n'est pas trop grave et s'il avait un geste malheureux, j'en serais ravi. Il pourrait me débarrasser d'un seul coup d'une bonne partie de la racaille qui l'entoure.

J'aperçois aussi Dria... Elle a le visage plein de larmes et me fixe désespérément. On lui a sans doute interdit de s'approcher de moi pour me porter secours.

Rag et Tarki sont attachés à un piquet fiché dans le sol. Moi, on n'a pas estimé qu'il était nécessaire de m'entraver. Dria a dû dire que les hommes que j'ai touchés ne sont que paralysés et qu'ils se relèveront bientôt.

Ça a dû me sauver la vie et maintenant que je suis désarmé, Gohren doit penser que je ne présente plus le moindre danger. Il se considère comme trop fort physiquement par rapport à moi... et ce qu'il voulait, c'étaient mes armes.

De toute façon, c'est un primitif qui ne croit qu'à la force ; même s'il croyait que les hommes allongés autour de moi sont morts, il ne m'en voudrait pas de m'être défendu.

Je me retrouve en pleine jungle avec des gens qui ont la mentalité des fauves. Gohren tend son bras armé du désintégrateur en direction d'un bloc de pierre qui se trouve devant lui et il appuie sur la gâchette.

Avec beaucoup de peine. Tout le sommet du bloc est comme effacé et le chef de la horde stupéfait lâche le désintégrateur qui roule sur le sol. Un nouvel éclair en jaillit et, cette fois, c'est un homme qui est touché.

Il s'écroule, les deux jambes coupées à la hauteur du mollet : une coupure nette mais qui n'en constitue pas moins une horrible blessure par laquelle le sang se met à couler à flots pendant que l'homme hurle à la mort.

Pour stopper le sang, il faudrait arroser ses blessures au fulgurant... mais Gohren n'y pense pas et je ne peux pas lui expliquer ce qu'il doit faire.

Il ramasse le désintégrateur et, froidement, il vise la tête du malheureux. Et la tête disparaît... Un silence effrayant succède à ce geste.

Gohren tremble de tous ses membres et il se tourne dans ma direction pour me dévisager avec une sorte de crainte superstitieuse.

Peut-être va-t-il renoncer. Je devine qu'il lutte contre lui-même. Si je pouvais lui parler, je suis certain qu'il m'écouterait. Je crie :

— Ce sont des armes trop dangereuses pour toi.

Mes paroles le galvanisent. Il secoue la tête deux ou trois fois, puis se penche, ramasse le désintégrateur et le brandit dans un geste de triomphe. Il lance même un cri de victoire.

Sans doute se croit-il invincible désormais. Ses hommes l'entourent et se mettent à discuter âprement. Le mort ne les intéresse plus. Ils l'ont déjà oublié. En revanche, ils veulent tous des armes.

Gohren finit par se résigner à donner mon fulgurant de combat à celui qui doit être son second. Un colosse également... puis mon fulgurant à main, à un homme plus petit, mais au visage rusé et intelligent.

Chaque fois, il le fait à regret. Il voudrait tout garder pour lui, mais il devine que ce n'est pas possible. Ça ne fait que deux hommes de servis et, maintenant, il a affaire à la vieille femme avec laquelle Dria discutait lorsque je me suis réveillé. Ça doit être sa mère. En tout cas, une femme qui a une énorme importance dans la horde.

En tout cas, avec un geste de mauvaise humeur, il finit par décrocher mon ceinturon et le lui donne. La vieille se l'attache en travers de la poitrine comme un baudrier et elle joue un instant avec les grenades qui y sont attachées.

Elle doit les prendre pour les éléments d'une parure. Autour du chef, on continue à discuter de plus en plus âprement et, brusquement, Gohren fait taire tout le monde avant de s'approcher de Dria.

L'empoignant par le bras, il lui parle durement et la petite secoue énergiquement la tête. Alors, Gohren me désigne et Dria le supplie.

Qu'est-ce qu'il peut bien lui vouloir ? Elle parle et tout le monde l'écoute surtout les hommes qui ont mes fulgurants. Elle doit leur expliquer comment on s'en sert. Enfin, elle raconte ce qu'elle a vu.

A deux ou trois reprises, Gohren approuve de la tête, puis il lâche Dria et lance un ordre avant de se mettre en marche en direction de la porte basse par laquelle on nous a fait entrer.

Les deux hommes qui ont reçu les fulgurants lui emboîtent le pas et le reste de la horde suit. Ils paraissent tous décidés.

Puisqu'ils possèdent des armes qui leur paraissent fabuleuses, ils estiment sans doute qu'il peuvent aller s'attaquer aux hommes à grosse tête et à leurs robots.

Avec mon désintégrateur, Gohren en détruira des robots, mais ses lieutenants épuiseront en vain les charges de leurs fulgurants contre les machines, sans leur faire le moindre mal.

Voilà... Ils sont partis. Sur l'esplanade, il ne reste plus que les femmes, les enfants et les hommes allongés autour de moi. Les femmes entourent la vieille qui se pavane avec mon ceinturon en travers de la poitrine.

Pas toutes les femmes. Dria ne suit pas le mouvement. Dès qu'elle a vu que le chef était sorti, elle s'est précipitée pour venir s'agenouiller à côté de moi et elle parle avec véhémence tout en essuyant ma blessure avec un chiffon qu'elle a arraché à ses haillons.

Personne ne fait attention à nous. Les guetteurs parce qu'ils surveillent les abords de la forteresse et les femmes parce qu'elles s'intéressent toutes à mon ceinturon.

Avec des gestes d'une douceur infinie, Dria nettoie ma blessure. Elle a beaucoup saigné sans être grave. J'ai simplement le cuir chevelu fendu sur deux centimètres.

L'eau glacée me fait du bien et je suis déjà en train de me demander comment je vais faire pour récupérer mon ceinturon lorsque j'entends crier au milieu de l'esplanade.

Un nuage noir vient de se former autour du groupe des femmes. L'une d'elles a sans doute arraché une des grenades et maintenant, c'est la panique.

CHAPITRE VII

Une dizaine de femmes ont pu se reculer suffisamment loin et suffisamment vite, mais toutes les autres avec une bonne partie des enfants se débattent, désespérément agglutinés à la vieille.

Affolée, Dria se lève, mais je la retiens par le bras et je lui souris. Immédiatement, elle se souvient de ce qui s'est passé dans la maison de l'homme à grosse tête où elle était retenue prisonnière.

Là-bas, le groupe mouvant tout en se débattant se déplace et une nouvelle femme est happée. Elle lance un grand cri pendant que les autres se mettent à fuir le plus loin possible.

Que vont faire les guetteurs ? Pour le moment, ils ne bougent pas. Ils sont alertés, mais respectent d'abord les consignes générales de sécurité. Pour eux, c'est toujours de l'extérieur qu'est venu le danger.

Peu à peu, le nuage s'apaise. Les uns après les autres, les femmes et les enfants, qu'il enveloppe, s'endorment. Voilà... C'est fini. Plus de nuage ! Il se forme en boule qui diminue rapidement de volume jusqu'à ne plus avoir que la grosseur d'une orange.

Pour les guetteurs, l'incident est clos. Ils reportent tous leur attention vers l'extérieur. Le moment est venu pour moi d'aller récupérer mon bien... Je me précipite. En deux bonds, j'atteins le groupe.

D'un geste impérieux, j'interdis à Dria de me suivre et je m'agenouille pour détacher mon ceinturon de la poitrine de la vieille femme.

Dria s'est arrêtée, mais, soudain, elle pousse un cri strident. Un guetteur est descendu et se précipite sur moi. Lui aussi est un géant, mais peu importe. Avant de m'avoir atteint, il sera à son tour agressé par le nuage qui se reformera autour de lui. Ce que je dois éviter pour le moment, ce sont les pierres.

Voilà... Le colosse qui allait m'atteindre se met à hurler au milieu du nuage... Un nuage tout de même moins épais que la première fois car il est en train de se résorber.

J'ai repris mon ceinturon et, vivement, je l'attache autour de mes reins lorsque Dria pousse un nouveau cri. Les autres guetteurs sont loin de moi, mais il y en a tout de même un qui arme sa fronde.

A la dernière seconde, il faudra que je le trompe en utilisant mon compensateur de gravité. Inutile... Dria a détaché ses chiens et Rag s'est précipité.

Menacé par la bête, le guetteur rate complètement son tir et je bondis jusqu'à la jeune fille que j'empoigne par la taille. Elle a déjà l'habitude du compensateur de gravité et elle s'accroche à mon cou.

D'une détente des jarrets, je bondis en direction de la porte bardée de fer devant laquelle je retombe. Il y a un guetteur au-dessus de moi, mais il est trop médusé pour intervenir immédiatement et lorsqu'il veut le faire, Tarki l'attaque.

Déjà, Dria s'occupe d'ouvrir la porte en enlevant les lourds madriers qui la calent. Je rappelle Rag, puis je bondis pour éliminer un autre guetteur. Je plonge sur lui, les pieds en avant et, percuté à la poitrine, il bascule par-dessus le chemin de ronde.

La porte est ouverte.

— Rag... Tarki.

Les deux chiens comprennent et s'élancent en bas du glacis pendant que je reprends Dria par la taille pour m'enlever avec elle d'un nouveau bond en direction de la mer.

Une pierre siffle pas loin de nous, puis une autre m'atteint à la hanche, mais elle n'a plus de force... Nous sommes déjà trop loin.

Je repose Dria par terre et les chiens nous rejoignent.-On ne nous poursuit pas. La jeune fille me parle avec véhémence, mais je ne comprends pas ce qu'elle cherche à m'expliquer et je me contente de lui sourire en hochant la tête.

Du coup, elle se tait avec un grand geste d'impuissance des deux mains. Elle doit se demander ce que nous allons devenir maintenant que nous sommes coupés de la horde... Elle a peur de l'avenir.

Sur cette terre hostile, livrés à nous-mêmes, hors des limites d'un camp fortifié et sans arme, nous serons à la merci des hommes à grosse tête, de leurs robots ou des bêtes sauvages qui hantent sans doute les ruines de la cité et ses alentours.

Ici, même les mouettes sont dangereuses et il y a sans doute

d'autres hordes semblables à celle que nous venons de quitter et qui, le cas échéant, nous pourchasseront également. »

Je devine tout ce que Dria peut penser et j'essaye de la rassurer en souriant. Ce n'est pas tout à fait suffisant et lorsque je me mets en route pour faire en sens inverse le chemin que nous avons suivi hier, elle essaye de m'entraîner dans une autre direction.

Comme j'insiste, elle s'arrête et rappelle ses chiens en secouant énergiquement la tête pour bien me montrer qu'elle ne veut pas m'accompagner dans cette direction-là.

Peu importe, je continue et je me suis déjà éloigné de près de cinq cents mètres lorsqu'elle se décide à courir après moi pour me rejoindre. Je l'attends et elle a des larmes aux yeux lorsqu'elle se jette finalement dans mes bras.

Je caresse sa tête blonde et je l'embrasse sur le front, puis nous nous remettons en route. Les hommes de la horde n'ont pas une très grande avance sur nous. Nous devrions les rattraper facilement.

C'est ce que je cherche et c'est en même temps ce qui effraye tant Dria. Seulement, je tiens, à récupérer mes armes. Un soldat ne peut pas les laisser à l'ennemi.

Je suis curieux aussi de voir ce qu'ils vont faire... S'attaquer aux robots !... Je n'en doute pas. Ils n'ont pas la moindre chance, mais j'aimerais voir comment les choses se passeront pour déterminer ce que valent les robots au combat.

Les hommes de la horde vont sans doute se faire massacrer, mais je n'éprouve aucune compassion pour eux. Ils ont délibérément choisi leur sort.

Brusquement, Dria m'empoigne le bras et se serre contre moi. Les voilà, les hommes de la horde... Ils longent en file indienne ce qui reste de maisons un peu avant l'endroit où j'ai livré bataille aux mouettes.

Ils vont atteindre la place où s'élève le tas de détrit. Quelques oiseaux sont en train de manger. Cinq ou six et, comme ils ne se sentent pas en nombre, ils s'envolent presque tout de suite en direction du large.

Les hommes s'engagent dans une rue. Une des rues dégagées qui conduit directement au quartier habité par les hommes à grosse tête.

Je fais signe aux chiens de se coucher, puis j'empoigne Dria par la taille et, dès qu'elle a entouré mon cou de ses bras, je branche mon compensateur de gravité.

Un bond nous projette sur le toit d'un grand bâtiment : un toit à demi effondré sur lequel je cherche une poutre un peu plus solide que les autres pour nous poser.

En voilà une... A côté de ce qui a été une cheminée, mais, par prudence, je laisse mon compensateur de gravité en marche et je

continue à soutenir Dria dans mes bras.

En dessous de nous, c'est le feu qui a ravagé le bâtiment. Des morceaux d'étages sont encore intacts avec des débris de meubles et des entassements hétéroclites avec des traces de suie un peu partout.

Toute la ville a l'air d'avoir été ravagée par le feu mais ce n'est pas ce qui m'intéresse pour le moment. De notre observatoire, nous apercevons les hommes de la horde.

Ils se sont groupés derrière Gohren et ses deux lieutenants armés. Jusqu'ici, devant eux, la rue était vide, mais voilà qu'elle s'anime. Des robots débouchent brusquement de toutes les rues transversales.

Immédiatement, Gohren et ses lieutenants ouvrent le feu. Le désintégrateur fauche deux robots, mais le chef le manie plutôt maladroitement et les fulgurants eux sont sans effet sur les machines qui continuent à avancer.

Une hésitation chez les assaillants. Ils sont brusquement prêts à se débander, mais Gohren réussit à éliminer trois autres robots et ça leur redonne confiance à tous.

Poussant un grand cri, ils s'élancent. Pour se battre à mains nues ou avec des pierres... Les robots, eux, ne cherchent pas à tuer. Dès qu'ils peuvent empoigner un homme, ils l'entraînent vers le fond de la rue pendant que d'autres machines les remplacent.

Un des lieutenants de Gohren est empoigné : celui qui tenait en main le fulgurant de combat. Il est saisi juste au moment où il venait d'asperger le robot d'une décharge en pleine poitrine.

Ahuri de constater que c'est resté sans effet, il lâche l'arme et pousse un grand cri. Gohren se précipite dans sa direction en brandissant son désintégrateur, mais lui-même est empoigné. ,

Il pivote et tire... Coupé en deux, le robot s'effondre, mais Gohren se décide à donner l'ordre de battre en retraite. Il lance un grand cri et se met à courir en direction de la mer. Ses hommes le suivent... Pas beaucoup. Trois ou quatre. Tous les autres sont aux mains des robots qui les entraînent inexorablement.

Sur le champ de bataille, il ne reste plus que mes fulgurants que les robots n'ont pas ramassés. Ils ne sont sans doute pas conditionnés pour cela.

J'assure ma prise autour de la taille de Dria et je saute dans le vide. Je me pose juste à côté de mes armes et je ramasse mes fulgurants. Je mets celui de combat en bandoulière lorsque Dria pousse un cri.

Des robots reviennent à la charge. Ils n'avancent pas très vite. Je fais signe à la jeune fille de courir et nous détalons, tous les deux.

Au coin de la première rue, nous sommes rejoints par Rag et Tarki... Parfait... J'indique la mer à Dria et elle comprend que je voudrais quelle aille m'attendre sur les quais.

Je la regarde s'éloigner avec ses chiens, puis je branche de nouveau mon compensateur de gravité pour me lancer à la poursuite de Gohren. Il n'a pas beaucoup d'avance et je progresse par bonds formidables.

En même temps, je vérifie mon fulgurant à main... Celui qui s'en est servi n'a pas lésiné sur les charges, il ne m'en reste que quelques-unes. Ce sera suffisant.

Je garde l'arme à la main et je la tiens pointée en direction du colosse qui n'a plus qu'une dizaine de mètres d'avance sur moi. Ces primitifs ont un instinct extraordinaire.

Au moment où j'appuie sur la gâchette, il se retourne en se dérobant et brandit mon désintégrateur. Je l'ai raté et ça peut devenir dangereux pour moi.

Je reprends de la hauteur, puis je me mets à tourner autour de lui hors d'atteinte de son arme. Il le comprend vite et cesse de tirer, alors, je fonce immédiatement en le balayant avec mon fulgurant.

Mes réflexes ont été plus rapides que les siens, il s'immobilise en lâchant le désintégrateur et je me laisse tomber à ses pieds pendant que ses quatre compagnons continuent à fuir.

Pauvre Gohren ! Il vient de sacrifier presque toute sa horde à un rêve insensé. Il se croyait sans doute invincible parce qu'une arme fabuleuse lui était tombée par hasard entre les mains.

Cette arme, je la ramasse et je la glisse dans son étui. Qu'est-ce que je vais faire ?... Ça m'embête de laisser Gohren ainsi, à la merci des fauves ou des robots. Il en a pour un bon quart d'heure avant de sortir de son ankylosé.

Une mouette tournoie dans le ciel. Si j'abandonne le colosse, elle va fondre sur lui pour le déchiqueter.. D'un autre côté, il y a Dria que je ne peux pas laisser seule trop longtemps.

Dria, la voilà... Elle n'a sans doute pas très bien compris ce que je voulais tout à l'heure. Elle arrive en courant, précédée de ses chiens qui se mettent à flairer le corps de l'ancien chef de la horde.

L'ancien... Car son autorité ne survivra sans doute pas à un tel désastre.

Le premier regard de Dria est pour mon ceinturon. Quand elle voit que j'ai récupéré aussi le désintégrateur, je lis dans ses yeux de la surprise admirative et, tout de suite, elle s'agenouille devant moi en prenant ma main pour la poser sur sa tête.

Elle veut que ce soit un geste d'allégeance et je l'accepte comme tel. Pour ne pas la décevoir et pour pouvoir compter sur elle en toute occasion.

J'appuie sur sa tête pour l'obliger à la baisser et c'est seulement après que je l'aide à se relever.

Son visage est illuminé et elle reprend ma main pour l'embrasser

cette fois. Une étrange émotion m'envahit immédiatement et je lui ouvre les bras.

Sans hésiter, elle vient s'y réfugier en m'offrant ses lèvres. C'est un peu ce que j'attendais et, en même temps, je suis dérouté. Elle le remarque et je lis une sorte de désespoir dans ses yeux.

Comment lui faire comprendre ? Je ne vois pas d'autre moyen que de l'embrasser de nouveau, le plus tendrement possible.

Elle ne se doute certainement pas que c'est la première fois et que j'ignore tout de la tendresse. Le moindre contact humain, même avec Boron et Mala.

Gohren est en train de sortir de son ankylose. Il s'est brusquement assis par terre, puis il a gémi au moment où la circulation du sang s'est rétablie.

Ça ne dure pas. Il domine vite sa douleur et il s'abandonne à sa fureur. D'un bond, il se retrouve sur ses jambes et sans les chiens qui se mettent à gronder, je suis à peu près certain qu'il foncerait sur moi.

Seulement, il y a les chiens et les armes que j'ai reprises. Sa fureur tombe et Dria nous alerte brusquement. Des robots arrivent. Ils sont une vingtaine et manœuvrent pour nous encercler.

Oui... Il en vient de tous côtés ! De la main, j'indique à Gohren la direction du camp fortifié. Il paraît surpris et Dria lui crie quelques mots qui le décident. Il se met à courir.

Moi, je ne bouge pas. Je me contente de surveiller la ligne des robots. J'ai pris Dria par la taille et j'attends le moment propice pour m'élancer.

Les robots se sont divisés en deux groupes : une dizaine sont partis à la poursuite de Gohren et les dix autres nous encerclent complètement. Le moment est venu. Je branche le compensateur de gravité et je donne un violent coup de pied sur le sol.

Nous bondissons, hors d'atteinte des machines et nous prenons immédiatement une bonne avance le long du front de mer. Les chiens nous ont suivis naturellement.

Je repose Dria et nous courons en direction des quais. Au moment où nous dépassons la place sur laquelle s'entassaient les détritres destinés aux mouettes, d'autres robots surgissent et entreprennent de nous rabattre vers la mer.

La jeune fille s' imagine que je vais de nouveau l'emporter par la voie des airs et, déjà, elle s'accroche à mon cou, mais je secoue la tête et je l'entraîne en direction de l'appontement sous lequel j'ai caché ma nacelle de survie.

Ça nous rapproche dangereusement des androïdes qui arrivent sur

notre droite, mais c'est sans importance car ils ne sont pas suffisamment rapides pour nous rejoindre.

Voilà l'appontement. Nous courons jusqu'à son extrémité, puis je me glisse dessous pour ramener la nacelle. En même temps, j'ouvre son sas et je me laisse glisser à l'intérieur. A Dria, maintenant.

Je lui fais signe. Elle hésite un instant puis saute, suivie de Rag et de Tarki. Dria tremble de tous ses membres, mais elle me fait confiance.

En riant, je lance mon moteur et nous nous éloignons vers le large. De plus en plus affolée, Dria vient se blottir contre moi. Pour la rassurer, je lui montre les androïdes qui viennent d'arriver sur l'appontement et qui ne peuvent nous suivre.

Normalement, je dois me trouver dans la zone où se trouve le *Glorieux*, mais je suis obligé d'attendre que Boron émette des signaux pour pouvoir me repérer.

Dria a pris son parti de l'aventure. Dès qu'elle a réalisé qu'il ne lui arriverait rien de mal, toute appréhension l'a abandonnée.

J'ai branché le grand récepteur du bord et j'attends. Cette attente peut durer au maximum une heure, mais la houle est de plus en plus forte. De mauvais nuages bouchent l'horizon et le vent se lève.

Par prudence, je referme le sas et je me tiens prêt à plonger si la tempête devait se déchaîner. La tempête... Encore un élément auquel je réagirai empiriquement. Sans savoir ce que c'est, je sais comment le neutraliser.

Au même instant, le signal du *Glorieux*... Je le donne comme point de repère à mon pilotage automatique, puis je lance de nouveau mon moteur.

Nouvel affolement de Dria lorsqu'elle aperçoit sur l'écran du tableau de bord que nous sommes sous l'eau. Elle se précipite dans mes bras et je la calme avec une caresse sur la nuque.

Elle a l'habitude et me fait désormais confiance. Elle se calme presque tout de suite. Bientôt, même la curiosité l'emporte et elle ne quitte plus l'écran des yeux.

J'ai branché les projecteurs et je ralentis notre marche car nous ne devons pas être très loin du vaisseau... Le communicateur :

— Kern appelle le *Glorieux*.

La voix de Mala me répond immédiatement :

— Enfin... Ici, Mala... Nous étions terriblement inquiets, nous pensions que tu avais été fait prisonnier... ou pire.

— J'ai été prisonnier, mais pas longtemps. Tout va bien. Eclaire l'alvéole dans laquelle je vais incorporer ma nacelle de survie.

— Tout de suite.

Cette voix dans le haut-parleur a effrayé Dria qui est venue se blottir contre moi pendant que ses deux chiens se sont mis à gronder.

J'éteins les projecteurs pour pouvoir me repérer plus facilement et, très vite, j'aperçois la lumière clignotante de l'alvéole un peu sur ma droite. J'avance prudemment en modifiant ma direction.

Comme pour tout ce que j'ai entrepris depuis que j'ai pris conscience, c'est la première fois que je vais tenter un arrimage et j'éprouve soudain une terrible appréhension.

Elle est vaine. Tout se passe bien. Malgré les allées, les automatismes de l'alvéole et de la nacelle de survie sont toujours en parfait état de marche.

Je m'incorpore sans la moindre difficulté dans l'alvéole et dès que les clapets de sécurité se sont rabattus, les portes blindées du sas d'ouverture, donnant sur l'intérieur du vaisseau, coulissent toutes seules.

Rag et Tarki se mettent immédiatement à gronder et je les retiens par leur collier. Ils grondent parce que Boron se dresse sur le palier d'accueil.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il en esquissant un mouvement de recul instinctif.

— Deux chiens, ne t'inquiète pas. Je suis également accompagné.

— Par une femme...

Il vient de repérer Dria derrière moi et il ouvre des yeux ronds.

— Oui... Par une femme. Je lui ai sauvé la vie et nous sommes devenus amis. Sans nous comprendre, tout ce que je sais d'elle, c'est son nom : Dria.

Boron hoche la tête pendant que je quitte la nacelle en retenant toujours les chiens qui se sont du reste calmés. Dria descend dans la soute à son tour en examinant tout ce qui l'entoure avec stupeur.

Elle se met soudain à parler. Très vite...

La soute a l'air de lui inspirer quelque chose, mais nous ne comprenons rien à ce qu'elle raconte, bien entendu.

Puis, Mala nous rejoint. Mala qui ne pose aucune question et sourit tout de suite à la jeune fille.

— Dria, tu dis ?... Comment as-tu fait pour connaître son nom ?

Je le lui explique et, en riant, elle se touche la poitrine en annonçant :

— Mala...

Dria comprend tout de suite et elle répète :

— Mala...

Celle-ci termine les présentations.

— Boron...

De nouveau, Dria répète, puis elle désigne ses chiens.

— Rag... Tarki...

— Pour une sauvage, elle paraît remarquablement intelligente, fait Boron.

— Je crois que ce n'est pas exactement une sauvage.

Mala a pris Dria par le bras et elle la conduit vers l'ascenseur. Avant de la suivre, la jeune fille s'assure que je ne l'abandonne pas.

Encore un objet de stupéfaction pour elle, cet ascenseur, et lorsque la cabine s'enlève, elle pâlit.

— Que comptes-tu en faire ? demande Boron.

— Les sondes psychologiques devraient pouvoir lui apprendre notre langue.

— Ou la rendre folle. Nos sondes psychologiques ont été établies pour des cerveaux ayant atteint une très grande maturité.

— Nous réduirons leur programmation au maximum, juste aux éléments essentiels de notre langue. C'est indispensable. Par un autre moyen, il nous faudrait sans doute des années avant de pouvoir lui poser les questions qui sont essentielles pour nous.

— Si elle perd la raison, nous ne serons pas plus avancés.

— Je ne crois pas que ce soit à craindre. Malgré les apparences, ce n'est pas une primitive. Sa race a été civilisée. Il n'y a pas très longtemps... Je parle de ses parents ou de ses grands-parents, au grand maximum.

— On dirait pourtant une sauvage.

— C'en est une...

La cabine vient de stopper et Mala fait entrer Dria dans le poste de pilotage. Pendant mon absence, on a enlevé les squelettes et le poste a été équipé pour que la vie y soit plus facile.

— Nous avons remis deux cabines en état, m'annonce Mala... Sans nous douter que tu ne rentrerais pas seul. Tu crois que Dria s'adaptera à notre nourriture ?

— Il faudra bien. En tout cas, pour quelques jours. Et de votre côté, quoi de neuf ?... Vous avez étudié la bande d'enregistrement du pilotage automatique ?

— En partie seulement. C'est très long, mais nous savons déjà ce qui a rongé la coque du vaisseau dans la soute des habitacles.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Toute une colonie de madrépores. Maintenant, il n'y a plus de danger car ils ont reformé une nouvelle carapace extérieure.

— Une carapace qui laisse pourtant filtrer de l'humidité.

— Une humidité insignifiante qui se transforme en vapeur immédiatement, une vapeur absorbée par les aérateurs.

— Cela signifie tout de même que le *Glorieux* ne quittera plus jamais le fond de l'océan.

— Qu'importe puisqu'il sera toujours en état lorsque nos

compagnons prendront conscience dans leurs habitacles.

— De ce côté-là, rien de nouveau ?

— Non... Le hasard n'a joué que pour nous trois.

Je me tourne vers Dria. Cette fois, dans ses yeux, je ne lis plus la surprise ou la peur, mais une sorte d'admiration. Pour elle, nous sommes tous les trois un peu comme des dieux.

Rag et Tarki ont avalé leur pilule sans se douter qu'elles constitueraient tout leur repas, mais, comme depuis ce moment-là, ils n'ont plus éprouvé de sensation de faim, ils se sont couchés au pied du lit de leur maîtresse.

Dria aussi a pris une pilule..., et par la même occasion, je lui ai fait absorber un léger somnifère. Elle dort et je viens de brancher au-dessus de sa tête la sonde psychologique que j'ai préparée avec Boron.

Il ne s'agit pas d'enseigner quoi que ce soit à la jeune fille. Je ne veux pas l'abrutir de connaissances, mais uniquement lui donner les éléments de la langue que nous parlons.

Un instant, je la regarde dormir. Elle a un sourire bienheureux. Normalement tout devrait bien se passer. Je quitte la cabine pour rejoindre Boron et Mala qui attendent avec impatience que je leur raconte toutes mes aventures.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Dria ouvre les yeux. Elle a dormi quatorze heures. La sonde psychologique y est pour beaucoup. Les chiens sont réveillés depuis longtemps, eux, et ils se sont mis à fureter partout dans le vaisseau.

Je suis penché au-dessus de la jeune fille et je lui souris. Elle me rend mon sourire avec une sorte d'hésitation. Quelque chose ne va pas pour elle... ou en elle... Mais son regard reste lucide, ce qui me rassure.

— Tu te sens bien ?

— Quoi ?

Brusquement, elle pâlit affreusement et se dresse sur son lit.

— Ne t'inquiète pas. Tu me comprends et, désormais, tu es en

mesure de parler mon langage. Un appareil t'a enseigné notre façon de parler durant ton sommeil.

Ses mains remontent jusqu'à son visage, puis elle se tient la tête avec une sorte de stupeur craintive.

— Tu me comprends, n'est-ce pas ?

Elle fait « oui » de la tête en m'opposant un visage buté... Visiblement, elle a peur de ce qu'elle découvre en elle.

— Tu n'es pas contente de me comprendre et de pouvoir me parler ?

— Si.

Le mot la fait tressaillir et elle ajoute :

— C'est bien vrai... Toi aussi, tu me comprends ?

— Très bien.

— Et avec les autres... Les miens...

— Ceux de la horde ?... Avec eux, il n'y aura rien de changé. Il se trouve seulement que tu parles deux langues.

— Tu es sorcier ?

— Mais non.

Je lui tends la main pour l'aider à se relever et cette main, elle la prend d'un geste farouche en me jetant d'une voix sourde :

— Aucun homme ne m'a jamais touchée.

Il y a du défi dans son expression et elle ajoute encore :

— Toi, tu es mon maître et le maître de Rag et de Tarki.

— Je le sais.

Une expression de triomphe passe sur son visage. Je sens qu'elle attachait une très grande importance à la pensée que j'admette d'être son « maître ». Dans ce mot, il y a le rite de l'union et de la sécurité.

Amour et sécurité doivent avoir le même sens dans la horde.

— Je vais te conduire dans le bloc de régénérescence. Pendant ton sommeil, tu as été soumise à une forte tension mentale... et tu as besoin de récupérer. Après, je te donnerai une combinaison semblable à celle que porte Mala.

— Je serai comme elle, alors ?

— Tout à fait comme elle.

Pour Dria, j'ai trouvé une combinaison bleue qui rehausse la pâleur de son teint et l'or de sa chevelure. Dans le bloc, elle a reçu tous des traitements de beauté inventés jadis pour les femmes de Pankar.

Ses cheveux retombent en boucles souples sur ses épaules et elle n'a plus rien de la petite sauvageonne que j'ai ramenée.

Lorsqu'elle sort du bloc, je l'admire un instant, puis je dis :

— Nous allons rejoindre Mala et Boron. Ils vont être surpris de te

voir. Tu es vraiment très jolie et je suis fier de toi.

Elle aussi est fière, surtout lorsque je lui offre mon bras.

— Tu dois avoir faim ?

Au lieu de me répondre directement, elle dit :

— Il y a longtemps que je n'ai pas mangé.

Dans la horde, on n'a pas faim. On n'a jamais faim. On reste simplement plus ou moins longtemps sans manger selon que la chasse a été bonne ou pas.

— Je vais te donner une pilule.

Elle prend un air déçu.

— C'est tout ?

— Ce sera suffisant pour que tu ne sentes pas la faim et ça donnera à ton organisme tous les éléments dont il a besoin. Ici, je n'ai rien d'autre à te donner. Tu mangeras de nouveau normalement lorsque nous serons retournés à terre.

— Car tu veux retourner près de la cité des Daggars ?

— Tu veux dire la ville où nous nous sommes rencontrés ?

— Oui.

— C'est là en effet que je veux retourner et je ferai alliance avec la horde de Gohren.

— Désormais, tu n'as pas de plus mortel ennemi que Gohren.

— Alors, je ferai alliance avec les hommes à grosse tête.

— Les Daggars ?

— Si c'est ainsi qu'ils s'appellent.

— Ceux-là te réduiront en esclavage. Ils t'obligeront à travailler dans leurs mines. Ils sont puissants et invincibles.

— Pas invincibles. Tu étais tombée en leur pouvoir, souviens-toi... et je suis allé te chercher. Nous avons pu nous échapper facilement.

— Parce que tu es sorcier.

— Dans ce cas, mes amis aussi le sont. Nous avons seulement des armes, des armes terribles. Plus terribles sans doute que toutes celles des Daggars.

Elle n'est pas convaincue et hoche la tête ; alors, j'entoure ses épaules de mon bras et je l'entraîne.

— Allons rejoindre Mala et Boron. Dès que nous serons avec eux, tu nous parleras des Daggars et aussi de la horde. Des hordes car j'imagine qu'il y en a d'autres ?

— J'en connais quatre. Nous sommes en guerre avec elles.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils viennent dans nos territoires de chasse et que, si nous les laissons faire, nous n'aurions plus qu'à nous laisser mourir de faim.

Dria s'est assise dans un fauteuil. Boron et Mala ont été surpris en la voyant. Ils ne s'attendaient pas à une telle transformation. Moi non plus, du reste, et maintenant que je suis en mesure de comparer, je la trouve infiniment plus jolie et plus désirable que Mala.

Seulement, ce n'est pas mon problème dans l'immédiat. Je m'assieds sur l'accoudoir de son fauteuil et je dis :

— Tu m'as dit que les hommes à grosse tête étaient des Daggars... Et vous... qu'est-ce que vous êtes ?

— Nous ?...

— Vous avez bien un nom aussi.

— Je ne sais pas. Il n'en a jamais été question devant moi. On parlait des Daggars... Nous ne parlons jamais de nous-mêmes.

— Bon... Explique-moi alors pourquoi les Daggars vous font chasser par leurs robots et la différence qu'il y a entre vos deux races ?

— Ils nous font chasser pour nous obliger à travailler dans leurs mines. Quant à la différence qui existe entre nos deux races, je ne la connais pas : la forme de leur tête et le fait qu'ils peuvent difficilement se mouvoir... Les Daggars, on ne les voit jamais dehors.

— Ce sont pourtant eux qui dirigent les robots ?

Elle a un mouvement d'épaules indifférent. Ce sont là des problèmes qui ne l'ont jamais préoccupée et c'est sans doute le cas pour tous les membres de la horde.

— Parle-nous de ce que les vieilles femmes racontent, les vieilles femmes ou les vieillards. Il n'y a pas si longtemps que la ville des Daggars était habitée par une nombreuse population.

Dria se rengorge :

— En ce temps-là, les robots étaient à notre service.

— Explique-toi.

— Je me souviens encore d'un vieillard qui avait connu ce temps-là. Il disait que les robots fournissaient tout ce qui était nécessaire à la vie. Personne ne devait chasser ou se battre. On vivait dans les maisons et on se déplaçait dans des véhicules comme le tien. Ils ne touchaient pas la terre ou l'eau. On pouvait aller partout avec eux. Ils avaient aussi des strans.

— Des strans ?

Elle vient de mélanger les deux langues et ça la réjouit. Elle précise :

— On se servait des strans pour voler.

— Et ça ne remonte qu'à deux générations, trois au maximum. Que s'est-il passé pour que ça change ?

— Les robots n'ont plus voulu servir et donner ce dont on avait besoin.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore.

— Et qu'est-il arrivé ?

— Les gens se sont révoltés. On s'est battu partout. On a pillé les centres, mais il paraît qu'ils étaient tous vides. On n'y a rien trouvé et c'est alors que sont apparus les hommes et les femmes à grosse tête.

— Avant, il n'y en avait pas ?

— Non... C'est ce que le vieux disait en tout cas. Ils sont brusquement arrivés et les robots se sont mis à leur service. Tout de suite, ils ont commencé à pourchasser les survivants.

Je me retourne vers Boron et Mala.

— J'ai vu ces robots attaquer les hommes de la horde. Ils ne leur font aucun mal. Ils se contentent de les emmener.

— Dans leurs mines, précise Dria.

— Comment sont ces mines ?

— Je n'y suis jamais allée.

Elle m'adresse un sourire reconnaissant.

— Tu m'as sauvée juste à la dernière minute, mais il y avait avec nous, dans la maison du Daggar, un homme qui venait de s'enfuir d'une des mines et qui avait été repris. Il disait que dans les mines, il y a des machines qu'il faut faire marcher sous la surveillance de robots commandés par des Daggars.

— Quel genre de machine ?

Dria n'en sait rien, alors elle fait la moue en secouant la tête.

— Dans les hordes, est-ce que vous savez lire et écrire ?

Elle ouvre de grands yeux et répète :

— Lire ?... Ecrire ?

— On ne vous enseignait donc rien.

— A nous méfier des robots, des Daggars et à trouver de la nourriture, à nous battre aussi. Je sais me battre, tu sais. Gohren disait toujours qu'avec mes deux chiens je valais au moins deux hommes forts comme lui.

Tourné sur Boron, je demande :

— Qu'en penses-tu ?

— Comment pourrions-nous avoir une idée ?... Nous n'avons aucune expérience de la vie en société.

C'est juste. J'en reviens donc à Dria.

— Une chose m'a surpris lorsque je me trouvais dans votre campement. En dehors des couteaux et des frondes, vous n'avez pas d'armes.

— Les Daggars en ont. Tu les as vues.

— Cette espèce de courant électrique ?

— On ne peut pas y résister. Chaque fois qu'on a voulu entrer dans les maisons qu'ils habitent, on est comme foudroyé.

— Je sais de quoi il s'agit mais ce n'est pas une arme offensive. C'est juste bon pour se défendre. Il est vrai que contre les hordes, ils n'ont besoin de rien d'autre. C'est sans doute l'explication.

Je quitte l'accoudoir du fauteuil et je fais quelques pas dans le poste.

— Une barrière électrique pour empêcher qu'on entre chez eux. Des robots qui ne veulent pas tuer, mais faire prisonnier, s'emparer d'hommes qui n'ont pas d'armes susceptibles de les détruire. Ce ne sera sans doute plus la même chose lorsque nous interviendrons.

— Car tu veux intervenir dans ce conflit ? s'étonne Mala.

— Nous y sommes obligés. Partout où nous irons sur cette planète, j' imagine que nous trouverons des Daggars et des hordes. Partout donc, nous devons lutter pour conquérir un pan de terre qui sera à nous... et à ceux des habitacles.

Ce sont surtout aux germes de vie des habitacles que nous devons penser. Le *Glorieux* ne possède pas suffisamment d'énergie en réserve pour faire fonctionner les installations pendant vingt ans.

Il faudra donc que nous nous procurions de la matière fissile et pour cela, il faudra que nous soyons solidement installés sur la terre ferme.

Je précise à haute voix :

— Avec les gens des hordes, nous pourrons nous arranger. Avec les Daggars, c'est autre chose car ils sont très différents de nous. A mon avis, ils appartiennent à la même race que les hommes des hordes, mais ils ont évolué autrement. Il devait y avoir une séparation. Au temps où les robots étaient au service de tous, les Daggars devaient diriger le système et vivre en vase clos. Les robots ne se sont pas mis à leur service comme le pense Dria. Ils les ont conditionnés. C'étaient, disons, des techniciens isolés des non-techniciens, une oligarchie complètement coupée du reste du peuple.

— Une oligarchie qui lui donnait tout... gratuitement ?

— Pourquoi pas ?

— Et pourquoi a-t-elle cessé de donner dans ce cas ?

— Un jour, quelque chose s'est déréglé, une machine de base est tombée en panne, un cerveau électronique, par exemple... Et on n'a pas pu le réparer.

Cette idée me séduit. Une civilisation arrivée à son apogée, mais qui dépend d'un ordinateur fabuleux. Ceux qui l'ont créé sont morts et il a continué à fonctionner pendant si longtemps qu'on a cru qu'il était éternel si bien que plus personne n'en avait étudié les principes lorsqu'il est tombé en panne.

Du jour au lendemain, d'une minute à l'autre, c'est la chute brutale. On possédait tout et on n'a plus rien. Tout ce qui reste, ce sont des robots et ceux qui savent les programmer, les anciens maîtres donc

gardent le pouvoir, mais cette fois, il faut que le peuple à qui on donnait tout, se remette à travailler et ça ne va pas sans mal.

Ce qui s'est passé, un jour, nous finirons bien par le savoir. Je me rapproche de Dria et je lui caresse doucement la nuque.

— Quel âge as-tu ?

D'abord, elle fronce les sourcils. La notion d'âge lui était inconnue.

— Il y a deux hivers, je restais encore avec les enfants quand les autres allaient à la chasse.

— Ça doit te faire entre quinze et dix-huit ans. Les hommes de la horde ne s'intéressaient pas à toi ?

— Si... Mais Gohren avait interdit qu'on me touche.

— Pourquoi ?

— Gohren est né de la même mère que moi. C'est lui qui m'a donné Rag et Tarky.

— Il t'a toujours protégée et pourtant tu t'es dressée contre lui sans hésiter.

— Pour toi...

Elle a mis une telle ardeur dans ces deux mots que j'en suis gêné devant Mala et Boron et je change tout de suite de conversation en demandant :

— Est-ce que Z 143 et Z 117 se sont réparés ? Je leur en avais donné l'ordre en leur indiquant comment se procurer leurs pièces défectueuses.

— En tout cas, ils fonctionnent tous les deux, répond Mala.

— Dans ce cas, nous en laisserons un ici en permanence lorsque nous gagnerons la terre ferme.

— Quand ? demande Boron.

— Le plus rapidement possible. Dès que Dria sera capable d'utiliser un compensateur de gravité et de se servir correctement d'un fulgurant.

J'apprends à Dria comment on utilise un compensateur de gravité. Nous sommes descendus dans une des soutes du *Glorieux* et elle commence à se débrouiller.

D'un coup de talon sec, elle se propulse jusque tout en haut de la soute où elle paraît flotter un instant puis elle redescend très vite pour se rattraper à quelques mètres du sol.

— Bravo.

— Je serai bientôt prête ?

— Oui... Ton entraînement est terminé. J'ai d'ailleurs ordonné à Boron de tout préparer pour notre expédition sur la terre ferme.

— L'idée de me retrouver là-bas, m'impressionne terriblement.

— Tu reverras ton frère et tu lui expliqueras que je ne suis pas son ennemi. Il t'écouterà lorsque tu lui auras dit que je suis prêt à l'aider contre les Daggars.

— Je l'espère.

Au même instant, le haut-parleur de la soute se met à vibrer et Boron m'appelle :

— Il faudrait que tu remontes, Kern.

— Que se passe-t-il ?

— Ce sont les chiens. Ils sont terriblement agités.

— Les chiens ?

— A mon avis, ils flairent un danger.

— Que font-ils ?

— Ils essaient d'entraîner Mala dans le quatrième niveau.

— C'est celui des moteurs... Bon, j'arrive.

J'entraîne Dria vers l'ascenseur et dès que j'ai refermé les portes de la cabine, j'appuie sur le bouton du quatrième niveau.

Comme j'ai les sourcils froncés, Dria pose ta main sur mon bras.

— C'est grave ?

— Comment savoir ? Il y a peut-être plusieurs milliers d'années que les moteurs n'ont plus fonctionné.

La cabine s'arrête et les portes coulissent. Nous sortons dans la coursive et nous apercevons Mala. Elle est agenouillée devant la porte blindée de la chambre des machines.

Les chiens sont avec elle et ils sautent contre la porte. J'interroge Mala.

— Tu as ouvert le viseur ?

— Je n'y suis pas parvenue. Il est bloqué.

J'empoigne le levier de sécurité. Il résiste et je dois mettre toute ma force pour parvenir à l'abaisser. Dès que c'est fait, je relève la plaque d'acier qui recouvre le hublot transparent.

Dans la chambre des machines, il fait trop sombre et je ne vois pas grand-chose.

— Il vaut mieux ouvrir carrément.

Pour cela, je débloque le verrouillage de sécurité, puis j'attire le battant. Au moment où il s'ouvre, un flot d'eau envahit la coursive.

Je referme brutalement la porte et je crie :

— Boron... Isole la chambre des machines avec des panneaux étanches.

Là-haut dans le poste de pilotage, il doit abaisser trois leviers sur le tableau de bord. J'espère qu'ils fonctionnent encore...

Oui... J'entends le claquement du premier panneau qui se met en place, puis le second. Maintenant, le troisième.

— C'est grave ? demande Mala.

— Une voie d'eau... Ce qui me surprend c'est que ça ait été aussi

brutal... et que les systèmes d'alerte n'aient pas fonctionné.

De nouveau, je débloque la porte et, au moment où je l'ouvre, un flot d'eau se répand encore une fois dans la coursive mais beaucoup moins que la première fois.

Avant de pénétrer dans la salle des machines, je crie à Boron dont l'écouteur est branché :

— Donne-moi de la lumière, on n'y voit rien.

CHAPITRE II

Je pénètre dans la chambre des machines qui vient de s'éclairer. Trois gros réflecteurs qui illuminent le moindre recoin... Tout est humide. Il y a de l'eau partout.

Elle dégouline encore des socles dans lesquels sont enfermés les gros moteurs atomiques, mais cette eau n'a charrié avec elle ni boue ni algues.

Maintenant, c'est fini. Les cloisons étanches se sont mises en place. A vingt-cinq centimètres de la coque... Ce sont des cloisons transparentes et l'espace qu'elles ont ménagé est déjà en train de se remplir d'eau.

J'ai vite fait de découvrir la brèche, ou plus exactement les brèches. Il y en a une vingtaine, toutes petites, minuscules même, réunies dans un petit cercle. On dirait un tamis.

Comme la coque du *Glorieux* est divisée en panneaux qui portent un numéro d'ordre, je crie à l'intention de Boron qui se trouve toujours dans le poste de pilotage :

— Les détecteurs sur le GHB 654.

L'eau coule doucement par les trous minuscules et pas continuellement. Par moments, certains semblent se boucher et, en même temps, de nouvelles ouvertures apparaissent à la périphérie de la zone attaquée.

Je devine de quoi il s'agit et je ne suis pas surpris lorsque Boron m'annonce par le truchement de son communicateur :

— Une colonie de madrépores attaque la coque, des madrépores identiques à ceux qui recouvrent déjà la coque à la hauteur de la soute aux habitacles.

— Si bien que l'eau coulera jusqu'à ce que ces madrépores aient constitué une carapace solide au-dessus de l'endroit attaqué.

L'eau monte assez rapidement derrière les cloisons étanches et dès que l'espace qu'elles délimitent sera rempli, la pression deviendra formidable.

— Mets les pompes en action.

J'espère qu'elles fonctionneront encore. Mala et Dria sont entrées dans la salle des machines avec moi, mais elles restent silencieuses. Je me tourne vers elles et je dis, à l'intention de Mala qui seule peut me comprendre :

— Dans la soute aux habitacles, les Z ont livré un combat titanesque. Ils ont donné l'alarme, mais tout le monde était mort. Personne n'a pu prendre la décision de placer les panneaux étanches et de faire fonctionner les pompes. Les robots se sont épuisés à colmater les brèches une à une. Leur combat a peut-être duré des siècles ; des siècles de combat de tous les instants.

— Et maintenant..., ça peut se reproduire.

— Ça se reproduira certainement, assez vite même, mais nous laisserons à bord Z 143 conditionné pour placer les cloisons étanches et mettre les pompes en action.

— Tu veux vraiment que nous partions tous pour la terre ferme ?

— Il le faut.

Elle a peur et Boron aussi. Ils ont pris l'habitude du vaisseau et ils s'y sentent en sécurité car, pour le moment, c'est tout leur univers. Moi, je n'ai pas eu le temps d'y prendre des habitudes. J'ai gagné la surface quelques heures à peine après avoir pris conscience.

Derrière les cloisons étanches transparentes, l'eau se met brusquement à bouillonner. Ce sont les pompes que Boron vient de mettre en action. Elles fonctionnent.

Soulagé, je fais signe aux deux jeunes filles et nous regagnons le couloir, puis l'ascenseur où Rag et Tarki nous suivent.

Depuis que les cloisons étanches ont été posées, les deux chiens se sont calmés.

— Quand partirons-nous ? demande Mala d'une voix blanche.

— Dès que nous aurons chargé les nacelles et conditionné Z 143.

— Ça veut dire...

— D'ici à ce soir. Ce soir, heure du *Glorieux*, car nos journées ne correspondent pas exactement avec celles de la terre ferme.

Sur le vaisseau, nous vivons à l'heure de Pankar.

En compagnie de Boron et des deux Z, j'ai inspecté tout l'immense vaisseau. Grâce aux détecteurs, ça n'a pas pris trop de temps et,

lorsque tout a été fini, j'ai enregistré la nouvelle bande de conditionnement de Z 143.

En notre absence, il me remplacera partout à bord et il sera en mesure de prendre les initiatives indispensables en ce qui concerne les cloisons étanches et les pompes.

De plus, il restera continuellement en rapport avec nous, grâce à un émetteur-récepteur géant dont nous emportons les éléments avec nous et que nous monterons une fois à terre.

J'ai décidé que nous quitterions le bord dans trois nacelles de survie. Dria prendra place dans la mienne avec les chiens... Z 117 dans cette pilotée par Mala de façon à pouvoir l'aider le cas échéant.

Elle est déjà dans sa nacelle, Mala, Boron également et nous avons embarqué tout ce qui pouvait nous être nécessaire : des armes, des compensateurs de gravité dotés de plusieurs boîtes d'énergie de rechange, des sondes psychologiques, l'émetteur-récepteur et le diffuseur susceptible d'établir un champ de force autour de notre camp en cas de besoin.

Des provisions aussi, des outils... Enfin tout ce qui m'a paru indispensable pour une expédition dans le genre de celle que nous allons entreprendre.

Je branche les détecteurs du bord pour tâter l'extérieur de la coque à la hauteur des alvéoles d'expulsion des nacelles et j'annonce :

— Mala... Au moment du départ, tu seras légèrement freinée. Ce n'est pas grave. Ça m'est arrivé lorsque je suis parti la première fois. Ce sont les coraux collés à la coque, mais leur couche est très mince. N'augmente pas ton accélération. Laisse faire la poussée normale.

— Entendu.

— Tu es prête ?

— Oui.

— Abaisse la manette de départ.

J'ai allumé les projecteurs du *Glorieux* et, sur l'écran de contrôle, je vois la capsule s'arracher péniblement à son alvéole. A cause de la résistance qu'elle a dû vaincre, elle est projetée en avant et tangue terriblement.

Heureusement, ça ne dure qu'une fraction de seconde, mais arrache tout de même un cri à Dria.

— Que se passe-t-il ?

— Rien de grave.

Comme pour nous le prouver, nous entendons dans le haut-parleur :

— Mala appelle Kern.

— Je suis à l'écoute... Tout s'est bien passé, Mala. Je vois ta nacelle sur l'écran de contrôle. Tu peux gagner la surface, le plus lentement possible... A cause de la décompression. Elle n'est pas

automatique dans les nacelles. Tu es tout de même protégée, mais tu as tout ton temps.

A son tour, Mala allume ses projecteurs et nous voyons sa nacelle amorcer un mouvement ascensionnel, très lentement comme je l'ai recommandé.

— Voilà, Kern... Je suis en route.

Immédiatement, je me branche sur Boron.

— A toi... Tu as entendu les consignes que j'ai données à Mala ?

— Oui.

— Ce sont les mêmes pour toi, mais la résistance sera moins forte pour ta nacelle.

Lui n'aura à vaincre qu'un rideau d'algues qui ne résisteront pas beaucoup. Je vois sa nacelle émerger presque tout de suite. Lui aussi allume ses projecteurs, puis m'annonce :

— Je gagne la surface.

Sa nacelle s'enlève aussi lentement que celle de Mala. Ce sont des prudents tous les deux. Je me tourne vers Dria qui est restée à côté de moi.

— A nous, maintenant.

Elle est un peu pâle. Ce qu'elle vient de voir l'impressionne. Au fond de l'océan, les nacelles lui paraissent bien frêles, terriblement fragiles.

— Toi, tu sais pourtant ce que c'est.

— J'ai peur tout de même.

— Que dirais-tu à leur place ?... Pour eux, c'est la première fois et ils ont la responsabilité de la manœuvre.

— Comment la première fois ?... Ils n'ont jamais quitté le vaisseau ?

— Non. Ils y sont nés, comme moi. Ce serait trop long à t'expliquer. Lorsque nous nous sommes rencontrés, je me trouvais pour la première fois de ma vie sur la terre ferme.

Une fois de plus, elle doit penser que je suis un « sorcier » car même si elle connaît désormais notre langage, elle a gardé sa mentalité primitive de fille de la horde.

Je donne ses dernières consignes à Z 143, puis je prends Dria par le bras et je l'entraîne vers l'ascenseur. Les chiens nous suivent.

Un niveau à descendre et nous retrouvons le petit palier sur lequel nous avons débouché lorsque nous sommes arrivés. Dria pénètre la première dans la nacelle, puis Rag et Tarki. Moi, je vérifie d'abord les accumulateurs d'énergie.

Ils ont été rechargés. Tout est donc en ordre. Je rejoins Dria et je m'installe devant le tableau de bord. Les portes blindées du sas se ferment derrière moi et j'appuie sur le levier d'expulsion.

Cette fois, pas de résistance, sauf celle de l'eau mais la nuit est

opaque autour de nous car Z 143 a éteint les projecteurs du vaisseau. Je branche les miens, puis j'amorce la remontée.

Nous remontons mètre par mètre encore plus lentement que Mala et Boron à cause des chiens que je surveille du coin de l'œil et qui se sont mis à haleter.

Deux fois, je dois même stopper complètement la remontée pour leur permettre de s'adapter. Dria aussi souffre... Sans doute parce qu'elle a peur.

— Kern appelle Mala et Boron.

— Mala à l'écoute.

— Boron à l'écoute.

— Je remonte lentement car Dria et les chiens supportent mal la décompression. Pour vous, tout se passe bien ?

— Ma nacelle vient d'émerger, m'annonce Mala. L'océan est déchaîné ! C'est la tempête.

— Dans ce cas, remets-toi en plongée. Nous naviguerons par cent mètres de fond. Je vais émettre un bref signal toutes les trente secondes ce qui vous permettra de prendre le cap. Vous me suivrez.

Grâce à ma boussole, je connais la direction à prendre.

La côte !... Nous venons d'émerger et la tempête s'est un peu calmée. J'ai bien manœuvré et nous allons aborder à peu près à l'endroit où j'ai débarqué la première fois.

Les mouettes sont revenues en force sur le tas de détritux autour duquel, grâce à mes jumelles, j'aperçois des robots. Une douzaine... Ils poussent des chariots qu'ils déversent sur le tas d'ordures avant de se retirer.

Eux, les mouettes ne les attaquent pas. Elles doivent savoir que leur bec et leurs ongles ne peuvent déchirer l'acier des machines et elles tolèrent leur présence.

A moins, tout simplement, que leur instinct ne leur ait fait comprendre que les robots n'étaient pas comestibles. La houle nous secoue terriblement et, par moments, nous embarquons des paquets d'eau.

Je branche mon communicateur.

— Nous installerons notre camp à proximité du tas de détritux. Il faudra nous méfier des mouettes. Elles risquent de nous attaquer et elles sont féroces.

— Et les robots ? demande Boron.

— Je ne sais pas quand ils attaqueront, mais de toute façon, ils ne sont pas armés... Pour le moment, en tout cas.

Avec mes jumelles, je continue à inspecter la côte et soudain, je

m'écrie :

— Sur la gauche, des mouettes... à environ trois cents mètres. Il y a un grand bâtiment carré avec une terrasse. Le tout paraît en assez bon état. En principe, c'est là que nous installerons notre camp... Je vais aller reconnaître les lieux. Restez à bonne distance dans vos nacelles refermées et tenez-vous prêts à intervenir si j'avais besoin de vous.

Avec un soupir, je branche le compensateur de gravité de ma nacelle qui s'enlève. Le ciel est bas. Formé de nuages effilochés que le vent pousse vers l'intérieur des terres.

Il pleut et il fait assez froid, mais nous sommes protégés par nos combinaisons. C'est surtout agréable pour Dria qui n'a jamais connu un tel confort.

Le bâtiment carré que j'ai repéré devait jadis servir d'entrepôt. C'est une construction basse, sans étage dont le toit plat, en béton, paraît encore en bon état.

Il devait servir de terrasse car, par endroits, il reste des morceaux de balustrade et je repère un trou béant à l'endroit où se trouvait l'escalier permettant d'y accéder.

Je me tourne vers Dria.

— Tu connais cet endroit ?

— J'y suis déjà venue m'y réfugier. Sur le toit, j'étais à l'abri des mouettes.

— Et tes chiens ?

— Ils restaient en bas... Eux, les robots ne les traquaient pas.

Doucement, j'amène la nacelle sur la terrasse et elle se pose. J'ouvre le sas et je saute à terre... et je manque de m'étaler car Rag et Tarki bondissent en même temps que moi tout joyeux de se retrouver à terre.

Je marche jusqu'au trou de l'escalier dont il ne reste que quelques poutrelles. En me penchant, j'aperçois quelques containers rouillés puis, au milieu des pierres éboulées, une colonie de rats.

Ils ne paraissent pas effrayés. Sans doute parce qu'ils sont en nombre, mais c'est un voisinage qui ne me dit rien qui vaille alors je dégage mon fulgurant de combat et je le règle sur sa plus faible intensité.

Ainsi, il ne tuera pas, mais causera à tous ceux qui seront effleurés par son fluide un intolérable malaise. Je vise les rats en balayant les pierres en dessous de moi. Immédiatement, des plaintes et des cris s'élèvent et c'est la fuite éperdue des rongeurs qui ne comprennent pas ce qui leur arrive.

Je souris à Dria.

— Deux ou trois séances de ce genre et ils ne reviendront plus. Cet entrepôt deviendra un asile de paix.

En même temps, je branche mon communicateur.

— Kern appelle Boron et Mala. Rejoignez-moi tous les deux.

Tourné du côté de la mer, je vois les nacelles s'enlever les unes après les autres, puis se rapprocher de la côte à grande vitesse.

Elles viennent toutes les deux se ranger à côté de la mienne. Mala et Boron en descendent. Malgré le mauvais temps, ils sont à la fois surpris et charmés par tout ce qui les entoure, surtout charmés.

Ils sont heureux de respirer un nouvel air. Je crois que c'est ce qu'il y a de plus enivrant pour nous... L'air libre... Un air chargé de senteurs diverses : froid comme maintenant ou chaud comme je l'ai connu.

Ça nous change agréablement de l'air idéalement conditionné que nous respirions à bord du *Glorieux*.

Mala et Boron attendent les ordres.

— Nous n'avons pas besoin d'établir un véritable camp fortifié. La nuit, nous dormirons dans les nacelles. Le jour, il suffira de monter la garde. Ou même simplement d'être sur nos gardes car les chiens nous avertiront toujours en cas de danger.

Je me tourne vers Dria.

— A ton avis, il fera encore jour pendant combien de temps ?

Elle consulte le ciel, puis l'océan.

— C'est difficile à dire par ce temps... mais il me semble que nous sommes au milieu du jour.

— Donc, nous avons le temps de tenter une reconnaissance. Je voudrais visiter la maison d'un Daggar.

Dria ne peut s'empêcher de frissonner.

— On ne peut pas pénétrer dans leurs maisons. Dès qu'on y met les pieds, on est pris dans un tourbillon.

— Si on est en contact avec le sol ou une des parois de la maison... C'est du courant électrique. Je suis persuadé que, avec nos compensateurs de gravité, nous ne risquons absolument rien.

La jeune fille fait la moue et, pour la rassurer tout à fait, j'ajoute en riant :

— Nous serons très prudents... J'entrerai seul dans la maison et, s'il m'arrivait quoi que ce soit, vous pourriez intervenir en lançant des grenades enveloppantes.

Toutes celles qui pendent à nos ceinturons ont été conditionnées sur nos ondes biologiques. D'où qu'ils viennent, les nuages ne nous envelopperont pas.

Ils épargneront même Rag et Tarki.

Du côté des nacelles, rien à craindre. Personne ne pourra les

ouvrir en dehors de nous. Je jette un dernier regard du côté de la mer.

Le ciel y est de plus en plus bas et des nuées rageuses avancent dans notre direction. Bientôt la pluie va redoubler, mais nos combinaisons sont pourvues de capuchons.

J'empoigne Rag par le milieu du corps et je saute de la terrasse, imité par Boron qui porte Tarki, puis par les deux jeunes filles et Z 117 qui peut nous être d'un grand secours.

Direction, la place au milieu de laquelle les mouettes se repaissent. Instinctivement, les chiens longent les murs et nous marchons derrière eux, à la queue leu leu, l'arme prête.

Je tiens mon fulgurant de combat sous le bras comme Mala et Dria. Boron ferme la marche avec Z 117. Boron porte un désintégrateur de combat, lui... C'est un énorme fusil d'un poids considérable qu'il ne pourrait pas manier sans le compensateur de gravité dont il est muni.

Z 117 ne porte pas d'armes indépendantes, mais son conditionnement comprend un émetteur de champ magnétique dans lequel il peut emprisonner un adversaire éventuel.

Les mouettes ne paraissent pas s'occuper de nous ; en revanche, les robots commencent tout de suite à s'agiter et, dès que nous arrivons à leur portée, ils prennent leur disposition pour nous encercler.

Il y en a une trentaine. Tous abandonnent en même temps les wagonnets qu'ils traînaient. Je les regarde prendre position. Ils manœuvrent comme à la parade. Un certain nombre d'entre eux font un assez grand détour pour pouvoir nous prendre à revers.

— On dirait qu'ils ont une tactique, fait Boron.

— En tout cas, ils en appliquent une... Quelqu'un doit les téléguider...

— Quelqu'un que nous ne voyons pas.

— Mais qui nous surveille probablement sur un écran.

— Un Daggar ?

— Sans doute. Prends la tête, Boron. Tu nous ouvriras le chemin avec ton désintégrateur.

CHAPITRE III

Boron passe immédiatement devant, et nous pressons le pas. Cette façon de faire déconcerte les androïdes ou celui qui les surveille. En tout cas, il y a comme un flottement et les machines entreprennent de resserrer leurs rangs.

Avec lenteur, nous arrivons à hauteur des premiers, avant que les autres nous aient rejoints. Boron ouvre le feu. Il balaye au désintégrateur la rue devant nous et cinq androïdes coupés en deux éparpillent ce qui reste de leurs pièces sur le sol.

Ça nous permet de passer et, comme nous avançons plus rapidement que les androïdes, nous n'avons rien à craindre d'eux puisqu'ils ne sont pas armés.

— Où allons-nous ? demande Mala.

Il faut que je m'oriente et je ne m'y reconnais pas ; heureusement, Dria me prend soudain le bras et, en même temps, du doigt, elle me désigne un porche.

— C'est là qu'on m'avait entraînée.

Elle doit le savoir mieux que moi. Je n'ai vu cet endroit qu'une seule fois, sans prendre la peine de me mettre sa topographie dans la tête car j'avais d'autres préoccupations.

Je m'arrête.

— Boron... Surveille les androïdes.

Malgré leur lenteur, ils seront vite sur nous et il faut donc que je prenne une décision immédiate.

— J'entrerais seul dans la maison. Quant à vous, grâce à vos compensateurs de gravité, vous vous poserez sur le toit du bâtiment au-dessus de la voûte. Nous resterons en contact par communicateurs. Contre les Daggars, n'utilisez que les grenades enveloppantes et les fulgurants.

Tourné vers Dria, j'ajoute :

— Mon but est d'enlever un des hommes à grosse tête afin de lui enseigner notre langage grâce à la sonde psychique.

Le visage de la jeune fille se rembrunit.

— Tu veux faire alliance avec eux ?

— Non... Je ferai alliance avec ton peuple, mais je veux pouvoir m'entendre avec les Daggars.

De nouveaux androïdes viennent d'apparaître et ceux qui nous cernent se rapprochent dangereusement. J'ordonne :

— En avant.

Tous ensemble, nous nous enlevons et Z 117 nous imite. Un élan nous projette sur le toit au-dessus de la voûte et là, mes amis s'arrêtent pendant que je plonge dans la cour.

Pas d'autres androïdes... J'en vois trois sous la voûte, mais ils ne se retournent même pas. Ça me paraît trop facile et, brusquement, je me méfie. Voilà la porte par laquelle je suis entré dans la maison lors de ma première expédition. Elle est ouverte.

Un coup de talon me projette en avant et je prends bien soin de ne plus toucher le sol à partir du moment où je me retrouve dans la grande pièce au milieu de laquelle l'homme à grosse tête dont je me suis débarrassé à l'aide de ma grenade enveloppante est toujours installé sur son espèce de divan.

Il se redresse à demi, mais cette fois, je ne lis aucune stupeur sur son visage. Il me fixe avec gravité et se met à parler posément.

Malheureusement, je ne le comprends pas et j'ai un grand geste d'impuissance. Alors, le Daggar sort une boîte dont le couvercle est parsemé de boutons.

Ce n'est pas sur un de ces boutons-là qu'il a appuyé l'autre fois pour m'emprisonner dans ses décharges électriques et il a un geste rassurant de la main, mais je me méfie tout de même et ma main gauche descend jusqu'à ma ceinture et empoigne une grenade.

Le Daggar s'en aperçoit et reste un instant immobile. En ce moment, nous nous comprenons tous les deux. Il hoche la tête et très lentement appuie tout de même sur un des boutons.

Derrière lui, se matérialise un immense écran et le Daggar continue à jouer avec ses boutons. Il en fait tourner un maintenant et, sur l'écran, apparaît une énorme boule légèrement aplatie et qui tourne sur elle-même.

Une mappemonde !... Oui... C'est sans doute une projection de la

planète sur laquelle nous nous trouvons et que le commandant du *Glorieux* a baptisée Sarral. Je vois se dessiner trois continents qui occupent un peu moins de la moitié de la surface totale de la planète.

Un continent s'étale sur tout l'hémisphère nord, un second de forme vaguement carrée se trouve à l'équateur et le troisième s'effile en pointe à travers l'hémisphère sud.

Le Daggar prend alors une longue règle de bois et m'indique un point sur le continent nord. Dans le bas du continent au bord de l'océan. Puis, j'ai une vue de la ville, au temps de sa splendeur, mais je la reconnais facilement.

Les images alternent : la mappemonde et la ville. Le Daggar vient de me situer l'endroit où nous nous trouvons et je lui fais signe que j'ai compris en approuvant de la tête. J'espère que ce mouvement a le même sens pour lui que pour moi.

Oui... La mappemonde réapparaît, puis il me désigne avant de m'indiquer avec sa règle, d'abord le continent nord... puis le continent équatorial... enfin le continent sud.

Chaque fois, je secoue la tête en signe de dénégation. Le Daggar fronçe alors les sourcils, puis il fait le geste de me tendre sa règle. Je la prends. C'est ce qu'il voulait. Un instant, j'hésite. Je sens qu'il voudrait savoir d'où je viens, mais si je lui indique l'océan ça ne voudra rien dire, ni pour lui ni pour moi.

Alors, je tends la règle largement au-dessus de la mappemonde et je la fais redescendre. Je répète ce geste trois fois puis, pour lui rendre sa règle, je la tends dans sa direction.

Impossible... Elle se heurte à une sorte de mur. Le Daggar s'est entouré d'un champ de force. Il le coupe un instant pour reprendre sa règle, puis se remet à jouer avec les boutons de sa boîte.

Sur l'écran apparaît une nouvelle image : une immense plaine plate au-dessus de laquelle se présente soudain un astronef. Il est très grand et il a la forme d'une monumentale galette rehaussée en son centre.

Sur tout le rehaussement, il y a des hublots et, dans le bas, je reconnais un sas d'accès... Les portes blindées d'un sas d'accès.

Cette fois, je fais « oui » de la tête et le Daggar pousse un soupir. J'ai même l'impression qu'il sourit. Tout cela s'est déroulé relativement vite, mais Boron s'inquiète et, brusquement, sa voix me parvient par l'intermédiaire du communicateur :

— Kern... Que se passe-t-il ?...

Le Daggar sursaute en entendant Boron, mais je le rassure d'un sourire et je réponds :

— Tout va bien. Nous essayons de nous comprendre. Que Dria vienne me rejoindre, elle me servira d'interprète... Le Daggar doit certainement connaître le langage des hordes.

— Et s'ils nous font prisonniers ? s'exclame la jeune fille.

— Tant que nous ne toucherons pas les murs ou le sol de la pièce, je crois que nous ne risquons rien.

Visiblement intrigué, le Daggar a fini par appuyer sur un nouveau bouton et sur l'écran, j'ai soudain une vue plongeante du quartier, une vue qui se localise progressivement sur mes compagnons juchés sur le toit au-dessus de la voûte.

Dria vient de plonger dans le vide pour sauter dans la cour. Elle se sert déjà admirablement de son compensateur de gravité.

Elle disparaît sur l'écran et se profile à côté de moi dans la pièce. Sur l'écran, l'image s'efface et le Daggar attend... Je dis :

— Parle dans le langage de la horde. Explique-lui d'où tu viens, que je t'ai recueillie et que tu te trouves sous la protection d'étrangers venus de l'espace.

D'une voix un peu tremblante, Dria se met à parler et le Daggar paraît tout de suite s'animer. Il répond d'une voix un peu sifflante, puis Dria me traduit :

— Il demande où se trouve ton vaisseau spatial ?

— Au fond de l'océan.

Dria transmet et le Daggar demande encore :

— Peux-tu ramener ton vaisseau à terre.

— Réponds-lui que non, qu'il est au fond de l'eau à la suite d'un accident.

De nouveau, la jeune fille traduit et le Daggar paraît réfléchir un instant... Puis il parle de nouveau et Dria me dit :

— Il n'est pas ton ennemi... Souviens-toi toujours de cela.

Bizarre précision, mais je n'ai pas le temps de m'en étonner. Brusquement, je me sens paralysé... Totalement... Je parviens toutefois à hurler :

— Attention. Ils ont des armes magnétiques. Dria et moi sommes enfermés dans un champ de force. Si vous apercevez des Daggars, tenez-vous à distance. Entreprenez de détruire leurs androïdes systématiquement... Ça devrait les gêner considérablement et sans doute les amener à composer.

En face de nous, le Daggar secoue la tête. Il est plus gêné que menaçant. Je n'en continue pas moins :

— Détruisez aussi leurs maisons au désintégrateur... tant que vous savez où nous sommes, car après, cela pourrait être dangereux pour nous.

— Entendu, fait Boron. Je vais essayer de lancer une grenade dans la maison.

— Ne t'approche pas. Mettez-vous tous à l'abri. Au-dessus de la voûte, je considère que vous êtes en danger.

Le Daggar rallume son écran. Nous apercevons Boron, Mala et Z

117 qui plonge dans la rue. L'image les suit à la trace. Boron fonce sur un groupe d'androïdes et ils se dispersent immédiatement comme s'ils avaient peur.

Le désintégréateur entre malgré cela en action et trois androïdes sont brutalement coupés en deux. Alors, Z 117 se met de la partie. Lui, il s'attaque à une maison dont le soubassement disparaît soudainement ce qui amène son effondrement.

Devant nous, le Daggar s'agite et, brusquement, une douleur violente me traverse la poitrine. J'ai l'impression que tout s'écrase à l'intérieur de mon corps et je suffoque.

L'homme à grosse tête se venge.

Qu'est-ce qui m'écrase ?... Je fais un brusque mouvement de côté et ça va mieux. Je suis allongé sur une couchette. Brusquement, les souvenirs me reviennent et j'ouvre les yeux.

Il fait grand jour... Je me redresse et, immédiatement, un androïde se dresse devant moi. Il tend le bras et me repousse sans brutalité.

Un gardien, en somme... Comme je ne lui résiste pas, il se met au repos et je reste assis le dos appuyé contre le mur. Lentement, je promène mon regard autour de moi.

On m'a enfermé dans une pièce carrée, pas très grande, meublée d'un lit étroit sur lequel je me trouve et de deux grands bahuts.

Enfin, ce qui, pour moi, ressemble à des bahuts... Dans un coin, j'aperçois une table de bois épais et trois tabourets. Par terre, il y a un tapis aux dessins géométriques et bizarres, un tapis de haute laine.

J'aperçois également un miroir, un miroir rectangulaire d'un mètre environ de large qui monte jusqu'au plafond aux poutres apparentes.

Naturellement, je n'ai plus mon ceinturon. En revanche, on m'a laissé l'étui dans lequel se trouvent mes pilules nutritives.

On a dû deviner ce que c'était car, si on me les a laissées, c'est qu'elles ont été jugées inoffensives par les Daggars qui se seraient méfiés d'une chose inconnue.

Reste l'androïde !... Mon regard se reporte sur lui. Je sais déjà que ses mouvements sont extrêmement lents et que, à n'importe quel moment, je pourrai le prendre de vitesse.

Seulement, ça ne m'avancerait pas à grand-chose dans cette chambre fermée car il pourrait toujours me rattraper avant que je puisse ouvrir la porte.

Il faudrait pouvoir le désamorcer. Le moyen existe fatalement. Seulement, il faut savoir comment s'y prendre. Généralement, ces machines ont un bouton dans le dos... Un bouton ou un levier, du moins, les robots que je connais... Comment obliger l'androïde à se

retourner ?... C'est pratiquement impossible, mais, en revanche, je devrais pouvoir passer derrière lui.

Question de vitesse... Je calcule bien mon coup et, brusquement, je plonge sur le sol en roulant sur moi-même. L'androïde a été pris de court, mais il entreprend tout de suite de pivoter.

Déjà, je suis debout et j'accompagne le mouvement tournant. J'ai un temps d'avance que je ne perdrai plus si je reste sur mes gardes.

A la hauteur de la nuque, j'aperçois une sorte de clapet. Je bondis et je tends la main pour l'ouvrir...

Au même instant, l'androïde a un grand mouvement de bras qui me repousse violemment à l'autre bout de la pièce. Je m'affale contre le mur à demi assommé, mais la machine est stoppée. Je la vois s'immobiliser dans une pose étrange : les deux jambes pliées et un bras levé.

Un temps de récupération... Les Daggars ont commis une très grosse faute en me laissant simplement sous la garde de cet androïde. C'est sans doute suffisant avec les hommes et les femmes des hordes qui n'ont aucune notion de mécanique.

Debout, je reprends mon souffle. J'ai été assez durement touché à la poitrine par le dernier réflexe de la machine, mais ce ne sera rien. Je traverse la pièce pour m'approcher de la fenêtre.

Elle est fermée par d'épais barreaux formant un quadrillage et elle donne sur une rue : une rue que je ne connais pas, bien entendu... Probablement plus avant dans la ville car je n'entends pas piailler les mouettes.

Tout ce que je peux voir, ce sont des ruines, des bâtiments écroulés déjà envahis par la végétation. Avec un soupir, je vais examiner la porte. Elle n'est pas bouclée. Je m'en assure, mais je ne l'ouvre pas immédiatement.

Je vais d'abord inspecter les bahuts. Ils sont vides tous les deux. Surprenants, ces bahuts vides ! Cela signifie que la pièce dans laquelle je me trouve n'est plus habitée depuis longtemps alors que tout y semble en bon état. Normalement, dans cette cité qui tombe en ruine, les endroits demeurés habitables doivent être rares.

Ouais !... Si je pouvais me procurer une arme quelconque... Pas une arme contre les Daggars... N'importe quoi dont je puisse me servir contre les androïdes.

Les Daggars, eux, ne se laisseront pas approcher et ils ont de quoi me tenir à distance, surtout maintenant que je n'ai plus de grenades et plus de compensateur de gravité.

J'avise un des tabourets. J'en saisis un. Ses pieds se déchaussent et j'ai vite fait d'en arracher trois. Ça me laisse en main un court gourdin terminé par le dessus du tabouret... De quoi porter des coups redoutables.

Cette fois, je me décide à ouvrir la porte. Elle donne sur un couloir dallé assez large.

Personne !

Je me glisse hors de la chambre. Au bout du couloir, sur ma droite, un escalier monte vers les étages supérieurs de l'autre, une lourde porte blindée doit s'ouvrir sur la rue.

Mon morceau de tabouret à la main, j'avance, tous les sens aux aguets. Je passe devant plusieurs portes, toutes fermées. Derrière, je n'entends aucun bruit et je ne prends pas le risque de les ouvrir.

De toute façon, on ne m'a pas conduit dans ce que Dria appelle les souterrains. Et elle ?... Ce n'est pas nécessairement bon signe qu'on m'ait gardé.

La porte ! Naturellement, elle est bouclée et elle tient solidement. Il n'est pas question que j'essaie de la démolir avec mon morceau de tabouret. Il se fracasserait contre le blindage et, de toute façon, ça ferait trop de bruit.

Mon seul espoir est de monter, au premier étage ou au second, les fenêtres ne sont peut-être pas défendues par des barreaux... Et au rez-de-chaussée ?

Après tout, je n'ai pas essayé. Je m'approche de la première porte qui se trouve sur ma droite. La poignée tourne, mais dès que j'ai ouvert, je vois que la fenêtre est condamnée. La lumière passe chichement à travers des planches.

Je vais continuer mon inspection lorsque j'entends un bruit de pas, des pas traînants qui ne résonnent pas comme ceux des androïdes.

Vivement, je recule dans la pièce sombre et je referme la porte en la laissant toutefois entrebâillée. On avance toujours... Lentement... Très lentement... Avec peine... Sans doute un Daggar...

Les pas sont tout proches maintenant. Oui... Une silhouette se découpe. Dans la lumière du couloir, je peux la voir alors que, personnellement, je reste dans l'ombre.

C'est bien un Daggar... Pas celui qui m'a paralysé en même temps que Dria... Celui-ci est beaucoup plus grand, plus large d'épaules.

Sa tête est soutenue par une armature de métal qui s'appuie sur ses épaules et il porte un justaucorps de velours noir serré à la taille par une ceinture beige à laquelle sont attachées deux boîtes rectangulaires dont une des faces est semée de boutons.

Des armes... Ce Daggar dépasse la porte derrière laquelle je me tiens à l'affût. Il me paraît fragile et dérisoire. Du coup, j'ouvre et je me précipite derrière lui.

Je le rejoins avant qu'il ait atteint la porte blindée. D'un bas, je le ceinture, puis de ma main libre, j'arrache les boîtes de sa ceinture.

Il hurle, mais peu importe. Je sens qu'il ne s'agit pas du premier venu et que, avec lui, je dispose désormais d'un otage de marque. Je

le saisis par un bras que je tords jusqu'à ce qu'il mette un genou en terre.

Tout de suite, son regard se fait suppliant.

— Tais-toi.

Comme s'il me comprenait, il cesse de crier. Je tâte alors rapidement son justaucorps. Pas d'autres armes sur lui... Du coup, je le lâche et je vais ramasser les deux boîtes rectangulaires qui pendaient à sa ceinture.

Si je sais qu'elles fonctionnent quand on appuie sur les boutons, j'ignore absolument dans quel sens, il faut les tenir. Je braque la première sur mon prisonnier qui reste impassible. Alors, je prends la boîte par l'autre extrémité et, si le Daggar ne bronche pas, je lis tout de même une sorte de frémissement dans son regard.

Logique !... Il a du courage, mais il ne doit pas avoir l'habitude de cacher ses sentiments. Est-ce que j'essaye ces boîtes... Si je rate mon coup et si je me trompe de sens, je retomberai automatiquement au pouvoir de mes ennemis.

En revanche, si je réussis, je serai en mesure de me défendre. Je vise le mur devant moi et j'appuie sur le premier bouton. Deux minces branches de métal doré sortent de la boîte. Ce n'est pas du cuivre... ni un alliage de cuivre... Pas de l'or non plus.

Naturellement, je n'ose pas toucher car devant moi le mur s'est mis à vibrer. Je relève mon doigt et je me tourne sur le Daggar qui sue à grosses gouttes.

Apparemment, nous devons être seuls dans ce bâtiment car ses hurlements n'ont attiré personne. Il est en train de se relever et ça lui est terriblement pénible.

On dirait un corps sans force. Je dépose les deux boîtes sur le sol, puis je vais l'aider. Son regard me remercie. Je l'appuie contre la paroi, puis je déboucle sa ceinture.

Il ne résiste pas. Il n'en aurait pas la force. Sa large poitrine se soulève convulsivement. Le bref combat qu'il m'a livré l'a épuisé et soudain, j'aperçois sur son justaucorps, à la hauteur de sa poitrine un écusson.

Un écusson que je connais bien... Deux flèches d'or reliées par un éclair d'argent dans un cercle jaune.

L'insigne de Pankar... La coïncidence est extraordinaire. Je touche l'écusson avec l'index et je dis :

— Pankar... C'est l'insigne de Pankar. L'œil du Daggar s'allume immédiatement et il s'écrie après moi en pâlisant :

— Pankar... Pankar.

Le mot semble avoir une signification pour lui aussi.

CHAPITRE IV

L'œil brillant, le souffle court, le Daggar semble avoir oublié son épuisement. Il a reçu comme un coup de fouet. Il répète :

— Pankar...

Puis il ajoute :

— Terbaran.

A moi de tressaillir, cette fois... J'approuve d'un mouvement de tête et je vois des larmes perler dans les yeux de l'homme à grosse tête.

Du doigt, il me désigne une porte de l'autre côté du couloir. Comme j'hésite, son regard m'implore et je prends le risque. Je vais à cette porte et je l'ouvre d'un coup de pied.

C'est une chambre semblable à celle où je suis revenu à moi et, sur une sorte de lit de camp, j'aperçois Dria. Elle est toujours immobile et sans vie mais elle n'est pas morte puisqu'elle est gardée par un androïde, un androïde qui se retourne immédiatement sur moi et qui avance dans ma direction. Comme il est sans arme, je ne m'en inquiète pas. J'esquive sa première attaque facilement et, comme je vais passer derrière lui pour le désamorcer, j'aperçois le Daggar dans l'encadrement de la porte.

J'ai juste le temps de penser qu'il m'a tendu un piège et il lance un ordre impératif. Immédiatement, l'androïde cesse de s'occuper de moi et va se ranger contre le mur.

Ouf !... J'aime mieux ça... Je remercie d'un mouvement de tête et le Daggar esquisse un sourire. Du doigt, il me désigne Dria, puis fait

un geste pour m'indiquer qu'elle dort ou qu'elle est toujours paralysée.

Avant de me rejoindre, dans le couloir, l'homme à grosse tête a ramassé une de ses boîtes. Il la braque sur Dria, puis appuie sur un bouton. Tout de suite, la jeune fille a un tressaillement puis elle ouvre les yeux. En m'apercevant, elle a un mouvement de joie et se dresse, puis elle voit le Daggar qui tient toujours sa boîte à la main et elle frissonne longuement.

— N'aie pas peur.

D'ailleurs, le Daggar me tend la boîte pour bien nous montrer qu'il ne nous veut plus de mal. En même temps, il parle à Dria qui s'écrie au bout d'un instant :

— Il prétend qu'il est originaire de la même planète que toi.

— Pankar, oui... Je l'avais compris. Demande-lui aussi où nous sommes.

La réponse qu'elle donne me stupéfie.

— Terbaran.

Un instant, je reste sans voix, puis je demande encore :

— En quelle année ?

Dria traduit et le Daggar répond :

— 7 104 de l'ère de Pankar.

Et nous sommes sur Terbaran... Nous y sommes avec un retard qui n'est après tout que de 3 500 à 3 600 ans... Et j'ignore pendant combien de temps le *Glorieux* est resté au fond de l'océan avant que le processus de réanimation ou de germination s'est mis en route par hasard pour Mala, Boron et moi.

— Dis-lui que nous aurions dû arriver aux environs de 3 610.

L'homme à grosse tête hoche la tête à plusieurs reprises, puis Dria m'annonce :

— Il dit que les Daggars attendaient du secours de Pankar depuis cette époque. Il dit aussi qu'ils ont toujours espéré et qu'ils n'ont jamais perdu confiance. Son nom est Arvor. Il demande quel est le tien.

— Kern...

Dria traduit, puis Arvor donne un ordre à l'androïde qui se trouve contre le mur. De sa démarche saccadée, il quitte la chambre et Dria me lance un regard inquiet.

— N'aie pas peur... Ce n'est plus notre ennemi. _

— Ce n'est plus le tien... mais c'est certainement encore le mien.

— Non... Tout va s'arranger désormais.

Le Daggar se remet à parler et je lis la stupéfaction sur le visage de Dria. Elle se tourne vers moi et déclare :

— Ils ne sont plus que quatre... Quatre en tout incapables de se mouvoir et qui vont mourir si tu continues à faire détruire leurs androïdes.

— Dès qu'il m'aura rendu mes armes, j'ordonnerai à Boron et à Mala d'arrêter.

Mes armes, l'androïde qui surveillait Dria me les rapporte : mon ceinturon avec mon fulgurant et mon désintégrateur, mes grenades enveloppantes et mon compensateur de gravité, mon communicateur également.

Il revient aussi avec le ceinturon de Dria. Je branche mon communicateur.

— Kern appelle Boron... Kern appelle Boron.

— Boron à l'écoute... Kern, où es-tu ?

— Je n'en sais rien mais je suis libre et je vous rejoindrai bientôt. Cessez toutes vos attaques contre les androïdes et retournez aux nacelles de survie où je vous rejoindrai...

— Tant que je ne t'aurai pas vu libre, je continuerai à détruire les androïdes. On t'oblige peut-être à me parler comme tu le fais sous la torture.

— Ne sois pas stupide. Nous sommes sur Terbaran et les Daggars sont les descendants des colons que le *Glorieux* devait rejoindre.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— La vérité... Nous sommes en 7 104 de l'ère de Pankar.

— C'est impossible.

— Il faut se rendre à l'évidence. Retourne avec Mala et Z 117 aux nacelles de survie et attends-moi. Si je ne vous ai pas rejoint dans une heure, tu reprendras ta liberté.

— Entendu, accepte Boron, d'assez mauvaise grâce.

Je me tourne vers Dria.

— Dis à Arvor que nous ne parviendrons jamais à rien si nous ne pouvons pas parler librement lui et moi. Explique-lui que, à bord du *Glorieux*, je puis lui enseigner l'ancienne langue de Pankar que mes amis et moi parlons. Il faut qu'il accepte de m'accompagner d'abord jusqu'au camp que nous avons établi et, ensuite, jusqu'au fond de l'océan.

La jeune fille se tourne vers le Daggar et lui explique ce que je désire. Le visage de l'homme à grosse tête paraît embarrassé, alors je propose :

— S'il craint de me suivre au fond de l'océan, j'ai une sonde psychique au camp mais je perdrai beaucoup de temps si je dois m'en servir avec des batteries de fortune.

Dria secoue la tête.

— Arvor est tout à fait décidé à te suivre. Il sera heureux de voir le vaisseau. Il pensait seulement à ses compagnons. Il voudrait les prévenir.

— C'est entendu.

— Il dit aussi que, désormais, c'est à toi de prendre le

commandement sur Terbaran, maintenant, ses trois compagnons et lui-même t'obéiront... Donne tes ordres.

— Très bien. Dès à présent, je veux qu'on cesse de traquer les hordes. Je réglerai le problème des esclaves qui travaillent dans les souterrains, plus tard. Si on les remettait brusquement tous en liberté, ça poserait sans doute des problèmes de ravitaillement et ça déclencherait sans doute de nouvelles guerres entre les tiens.

Arvor est en train de faire ses adieux aux siens. Je lui ai laissé Dria et un compensateur de gravité. La jeune fille n'est pas tellement rassurée, mais je veux qu'elle s'habitue aux Daggars.

Moi, j'ai rejoint le camp où Boron et Mala m'attendaient avec impatience. Rapidement, je les mets au courant de ce qui s'est passé depuis le moment où je suis revenu à moi, puis je leur annonce que j'ai décidé d'emmener Arvor jusqu'au *Glorieux*.

— Vous deux, vous resterez ici. J'ai interdit aux Daggars de traquer les hordes, mais je ne voudrais pas que celles-ci interprètent cette situation comme une marque de faiblesse et se mettent à attaquer en force. Les Daggars ne seront plus que trois dans la ville et vous leur avez tué beaucoup d'androïdes.

— Près de cinquante, avoue Mala.

— Malgré leurs armes, ils seraient impuissants en face d'une attaque concertée. Ce sera donc à vous d'intervenir pour que rien de regrettable ne se produise.

— Entendu, fait Boron.

— Pour les neutraliser, servez-vous uniquement des fulgurants et des grenades enveloppantes. En principe, la nuit, les hordes ne sortent pas, mais soyez tout de même prudents.

Au même instant, nous voyons apparaître au coin de la rue en face du tas de détritiques où se trouvent les mouettes, Arvor et Dria. C'est une imprudence et je jure entre mes dents car les oiseaux sont féroces lorsqu'ils ont affaire.

Le vol se forme brusquement et je vais m'élancer lorsqu'Arvor brandit sa boîte noire. Toute la volée de mouettes s'abat brusquement. Elles ont toutes été enveloppées en même temps.

Boron ne peut retenir un sifflement admiratif.

— Drôlement efficace leur petit système.

— J'en sais quelque chose.

Arvor se déplace grâce au compensateur de gravité que je lui ai remis, mais il ne s'en sortirait pas sans l'aide de Dria.

Boron et Mala qui n'ont jamais vu de Daggar sont impressionnés tous les deux par l'énormité de sa tête qui est sensiblement le double

de la nôtre pour un corps identique.

D'une voix sourde, Mala maugrée :

— Ce n'est pas encourageant de penser que nos descendants auront cette allure-là dans quelques milliers d'années.

Oui... Dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, il est préférable de ne pas connaître l'avenir d'avance. Voilà Arvor... Il se pose sur la terrasse du bâtiment où nous avons établi notre camp et il regarde mes compagnons avec curiosité.

Une trop grande curiosité qui est du reste réciproque et à laquelle je coupe court car, tant qu'ils ne pourront pas se parler librement, il est inutile de les laisser en présence.

— Embarquons tout de suite.

Ma nacelle est prête et j'ai vérifié ses réserves d'énergie. Arvor y monte le premier, sans la moindre hésitation et Dria s'installe à l'arrière pendant que je prends place devant le tableau de bord.

Départ... Arvor reste silencieux. Je fournis les coordonnées de marche au pilotage automatique et je me retourne. Le Daggar est pâle, mais il reste impassible.

Par le truchement de Dria, il me demande :

— Le voyage sera long ?

— Dans les vingt minutes.

Il inspecte tout avec curiosité, puis me fait dire :

— Pour nous, tous vos appareils de bord sont d'une technique très ancienne, une technique que nous avons dépassée avant de la reperdre.

L'océan est relativement calme, mais nous sommes tout de même soulevés assez souvent par des vagues monstrueuses et cela ralentit notre marche si bien que je décide de mettre la nacelle en plongée.

Arvor s'en aperçoit en regardant l'écran du tableau de bord que j'ai allumé, mais il ne dit rien. C'est un homme qui a confiance dans les machines.

Arvor est plongé dans le sommeil. Il dort, bercé par le ronronnement de la sonde psychique. Pour lui, j'ai choisi une bande d'enseignement beaucoup plus complète que celle que j'ai utilisée avec Dria.

Lorsqu'il se réveillera, il saura exactement ce qui s'est produit à bord du *Glorieux* et toute notre histoire depuis le moment où j'ai pris conscience.

Il pourra peut-être expliquer ce qui s'est produit à bord durant le voyage et comment il se fait que nous nous trouvions tout de même sur Terbaran alors que le voyage du vaisseau ne s'est pas déroulé

normalement.

Soudain, le ronronnement de la sonde psychique s'arrête. Cela signifie que l'esprit d'Arvor a emmagasiné tout ce qu'il devait apprendre.

Le Daggar va se réveiller. Je tiens prêt un grand verre de liqueur vitalisante car j'imagine qu'il en aura grand besoin.

Durant son sommeil, j'ai examiné son corps. Il est terriblement atrophié. Je suis ahuri qu'il puisse vivre, ou survivre, le mot est plus juste, dans cet état.

Il ouvre les yeux et me fixe d'abord avec étonnement, puis il se souvient et sourit. Lui savait, avant de s'allonger sous la sonde.

De plus, ce n'est pas un esprit aussi primitif que celui de Dria. J'approche le verre de ses lèvres.

— Buvez. Cela vous fera du bien et surtout vous donnera des forces.

Il sourit pour me remercier et commence à boire. Ses pommettes rosissent immédiatement et, de blême, son teint se colore légèrement. Il boit à petites gorgées comme un malade et paraît comme galvanisé.

Z 143 que j'ai mobilisé l'aide à s'asseoir sur sa couchette et j'attache sur ses épaules l'appuie-tête que j'avais défait avant de commencer l'expérience.

— Que notre apparence ne vous effraye pas, Kern. Même vos lointains descendants ne nous ressembleront pas physiquement.

Nous avons subi une mutation. Elle est due à une trop longue hibernation dans l'espace.

Tourné vers Dria, il ajoute :

— Tu appartiens à une race humaine : les Sarns... Mes ancêtres les ont trouvés sur Terbaran à l'état sauvage lorsqu'ils ont créé la colonie.

Il pousse un soupir et une moue désabusée monte à ses lèvres.

— Vous étiez et vous êtes encore une très belle race, Dria... A l'origine de la colonie, des Sarns et les Pankars ont fusionné. Puis les effets de la mutation ont commencé à apparaître. Certains hommes et certaines femmes ont vu leur tête grossir. Aucune société ne peut tolérer à la longue des mutants dans son sein. Nous le savions et, avant d'être traqués par les Sarns, nous nous sommes isolés. Ça nous a été facile car nous étions les seuls à posséder les éléments d'une civilisation technique.

Après un silence, il reprend en s'adressant cette fois plus spécialement à moi :

— Cela se passait pendant que nous attendions l'arrivée du *Glorieux*. Je veux dire pendant que mes lointains ancêtres attendaient. On ne savait plus exactement sous quelle forme nous arriveraient les secours de Pankar... c'était devenu une sorte de légende. On parlait

d'une étoile ou d'un monde disparu qui devait renaître. Maintenant, je sais tout. J'ai tout appris sous cette sonde psychique. C'était simple : un vaisseau qui prend du retard dans l'espace et un calendrier électronique qui se dérègle.

— Vous pensez que c'est cela ?

— Je ne vois pas d'autre explication. Le *Glorieux* utilisait moins d'énergie que prévu, infiniment moins et rien ne semblait changer dans son tableau de marche. Si on avait réveillé le commandant Terny tout de suite, il aurait sans doute compris. Quand on l'a fait... Après l'an 4002 de notre ère, il était trop tard mais le vaisseau atteignait son but. A une époque où on ne l'attendait même plus.

Sans doute... Arvor doit avoir raison et, de toute façon, pour nous, cela ne change plus rien. Notre passé s'est perdu dans trop de temps. Nous commençons de zéro au jour de notre prise de conscience.

Arvor reprend :

— Pour nous, la séparation des communautés s'est faite vers 2800. Naturellement, nous sommes restés les maîtres, des maîtres invisibles qui gouvernaient depuis des cités interdites en attendant de faire régresser la mutation.

Son œil durcit.

— Nous n'y sommes jamais arrivés et, parmi nous aussi, il s'est formé deux clans : celui des savants et des techniciens et celui de tous les autres, ceux qui s'abandonnaient, qui renonçaient. Nous avons créé une civilisation où la machine régnait. Tout était automatique. Tout ce qui nous entourait était immortel ou le paraissait. Nous-mêmes l'étions presque devenus et cela demandait de moins en moins de savants et de techniciens.

Un sourire désabusé joue sur ses lèvres.

— De moins en moins de savants et de techniciens car on se lasse de la science et de la technique et, un jour, ce fut le drame : une épidémie ! Des coupes sombres dans nos rangs et un bilan tragique. Nous n'avions plus ni savants ni techniciens. Il nous restait des livres, des enregistrements, des sondes dans le genre de celle que vous venez d'utiliser avec moi.

Rêveur, il fixe le mur de la cabine devant lui.

— On ne joue pas impunément avec les sondes psychiques non plus. Un esprit non préparé ne peut pas assimiler tout le savoir en quelques heures et c'était pour nous une question de vie et de mort. Ceux qui ont essayé sont devenus fous et les machines se sont arrêtées. Vous comprenez ?

— Très bien. J'ai tenu compte des capacités du cerveau de Dria avant de la placer sous la sonde. J'ai tenu compte de vos capacités également.

— Les machines stoppées, l'équilibre de notre civilisation a été

rompu. Il y a de cela soixante-cinq ans... Jusque-là, nous fournissions aux Sarns tout ce dont ils avaient besoin car nous comptions sur eux pour nous régénérer. Nos savants continuaient à faire des expériences. Leur but était de nous donner une taille supérieure, proportionnelle à la grosseur de nos têtes. Il fallait que nous devenions des géants. C'était la théorie. Le but des recherches et tout espoir a été perdu de ce côté, le jour où nos savants sont morts. Ils nous avaient tout de même donné une moyenne de vie infiniment supérieure à la vôtre. Je suis né, il y a deux cent dix ans, mais je suis le dernier à être venu au monde.

Notre race est devenue stérile. Depuis ma naissance, nous ne pouvons plus procréer entre nous ou par croisement avec les Sarns comme au début de la colonie. Depuis deux cents ans, nous survivons à condition d'adjoindre à notre nourriture normale une préparation fabriquée à partir d'un métal extrêmement rare qu'il faut extraire de certaines mines.

— Ces mines au fond desquelles vous faites travailler les hommes et les femmes des hordes.

— Nous n'avions pas le choix puisque les androïdes ne peuvent pas faire ce travail. Ils sont incapables de faire un choix ; mais, dans les mines, les Sarns sont bien traités.

Un soupir.

— Je vais essayer de raisonner avec votre mentalité, Kern... A la base de tout cela, il y a un malentendu terrible. Pendant des générations, nous avons donné aux Sarns tout ce qu'ils voulaient, sans rien leur demander en échange. Ils ne savaient même pas que nous existions. Ils ne connaissaient que nos androïdes. Puis les machines se sont arrêtées et nous n'avons plus rien donné. Les Sarns se sont révoltés. Ils ont pillé nos entrepôts, attaqué nos villes, massacré un grand nombre des nôtres. Pour en venir à bout, nous avons dû utiliser des armes effrayantes. En quelques mois, la planète toute entière s'est trouvée dépeuplée.

— Vous avez vraiment été obligés d'aller jusque-là ?

— Oui... Comme physiquement nous n'étions pas en état de combattre, nous avons donné des armes aux androïdes, mais les machines ne raisonnent pas, les machines ne savent pas quand elles doivent s'arrêter et nous n'avons jamais pu en contrôler qu'un nombre très limité.

— Je vois.

— Au nord de ce continent-ci et sur les deux autres, il existe peut-être des hordes de Sarns, mais, en tout cas, aucun survivant de notre race. Si une seule communauté avait survécu, elle nous aurait donné de ses nouvelles par ondes.

Il a un geste d'indifférence.

— Maintenant que vous êtes arrivés, cela n'a plus aucune importance puisque vous êtes dix mille. La relève de Pankar est assurée désormais. Nous ne sommes plus obligés de lutter et de survivre.

De nouveau, son regard se perd dans le vague et il murmure :

— Les premiers colons envoyés par Pankar sur Terbaran avaient été conditionnés. Ces colons et tous leurs descendants avaient, enfouie au fond de leur conscience, la volonté de continuer à tout prix l'épopée de Pankar. Je crois que même si nous l'avions voulu nous n'aurions pas pu agir autrement. Je le réalise en comprenant subitement que, à partir de maintenant, je ne tiens plus à vivre.

Il regarde Dria et sourit.

— En un sens, tout va recommencer pour les tiens. De nouveaux colons de Pankar vont arriver. Ils fusionneront avec ceux de ta race et, cette fois, il n'y aura plus de mutations. Vous resterez semblables. Partout sur Terbaran, la civilisation renaîtra. Pas notre civilisation, une autre qui ne sera pas conditionnée par une anomalie comme la nôtre. L'ère de Pankar continuera. Pankar dominera un jour l'univers car les descendants de Kern établiront de nouvelles colonies.

Je secoue la tête.

— Non... Je ne renouvellerai pas l'expérience.

Arvor sourit.

— J'ai dit tes descendants. A chacun sa tâche. Dans ceux qu'on destinait à commander, tu as pris conscience le premier... et, devant les décombres de notre monde, tu n'as pas le temps de penser à l'avenir. Tes successeurs obéiront à un instinct plus fort que tout, instinct qui a permis aux Daggars de survivre dans les pires conditions jusqu'à ton arrivée

— Si ce que tu dis était vrai, puisque vous nous attendiez, vous auriez toujours parlé la même langue que nous.

— Nous parlons toujours la même langue, Kern... Seulement elle a évolué. En près de 4000 ans, elle s'est enrichie de mots nouveaux et sa syntaxe s'est modifiée. Tu t'en rendras rapidement compte.

Peut-être... C'est même probable. Je suis pourtant mécontent, sans doute parce qu'Arvor vient de m'annoncer que je ne suis pas entièrement libre de ma destinée, comme Dria l'est de la sienne, par exemple.

J'ai été conditionné et c'est là une chose insupportable pour un homme. Quoi qu'il arrive, je lutterai et j'apprendrai aux autres à lutter contre cette contrainte.

D'un ton maussade, je lance :

— Il n'est pas certain que nous puissions mettre en route le processus de réanimation des autres germes.

— Pourquoi ? demande Arvor.

— Les réserves d'énergie du vaisseau ne sont pas suffisantes et je ne sais pas si je trouverai sur le continent suffisamment de matières fissiles pour les reconstituer.

— Nous en possédons d'énormes stocks : des stocks qui se sont accumulés depuis que nos machines se sont arrêtées.

Ce problème-là est réglé. En un sens, je récupère un héritage mais il reste le cas des hordes, des esclaves qu'il va falloir libérer dans les pires conditions.

— Il y a combien de Sarns dans les mines ?

— Dans les vingt-cinq mille ; hommes, femmes et enfants.

Je m'attendais à cent ou mille fois plus parce que, dans ma mémoire, je garde le souvenir atavique des masses de population de Pankar qui est partie à la conquête de l'univers pour que son excédent de population ne condamne pas sa civilisation à mourir.

EPILOGUE

Une fois de plus, je m'installe devant le tableau de bord du *Glorieux* et j'ouvre son livre de bord. Je le fais tous les mois, depuis un an et demi.

18 11 7105 de l'ère de Pankar

Commandant Kern

Chef de la colonie provisoire de Terbaran

Hier, Dria m'a donné un fils. C'est le troisième enfant qui vient au monde depuis la création de la nouvelle colonie, Boron et Mala ayant déjà un garçon et une fille.

Un des quatre Daggars est mort la semaine dernière. Celui qui m'avait fait prisonnier lors de ma seconde expédition sur le continent.

Il est mort de solitude car les Daggars sont les uns des autres. Ils vivent depuis trop longtemps ensemble. Ce n'est pas l'élixir de longue vie qui lui a manqué puisque les Z sont capables d'aller chercher, mieux que les vingt-cinq mille esclaves le minerai qui lui sert de base.

Dria a renoué avec Gohren. La horde accepte de la recevoir, mais il n'est pas encore question qu'elle fasse alliance avec nous. De ce côté-là, je ne pense pas que les choses puissent s'arranger tant que des Daggars survivront.

Je viens de rentrer d'une expédition sur le continent sud... Je n'y ai pas trouvé trace de vie humaine, pas plus que je n'en avais trouvé le mois dernier sur le continent équatorial.

Sur le continent nord, en dehors des quatre hordes dont Dria m'avait parlé, je n'en ai dénombré que deux de plus, de l'autre côté de la cité en ruine.

En tout, ça représente à peine cent mille hommes, femmes et enfants y compris les vingt-cinq mille esclaves des mines que j'ai

délivrés.

Nous n'entreprenons rien contre eux. Pour le moment, nous les laissons libres. Nous n'intervenons que lorsque les hordes se font la guerre. Sur Terbaran, la vie humaine est trop précieuse pour qu'on permette à des sauvages de s'exterminer entre eux.

J'envisage d'éloigner les hordes, les unes des autres en les transportant de force dans d'autres régions et même sur les continents du sud et de l'équateur.

Près de la cité des Daggars, je ne garderai que la horde de Gohren. Boron et Mala sont d'accord. Seul, Arvor émet des objections parce qu'il a connu un temps où les Sarns ne formaient qu'un seul peuple dirigé par le sien.

Dans la soute aux habitacles, tout se passe bien. La germination a commencé. Les réserves d'énergie sont énormes et, désormais, il n'y a plus de voie d'eau à craindre à l'intérieur du vaisseau car nous combattons à l'extérieur toutes les nouvelles implantation de madrépore.

Sarral n'aura donc existé que dans l'imagination du commandant Terny puisqu'il se trouvait sur Terbaran lorsqu'il a donné ce nom à la planète autour de laquelle le Glorieux s'était placé en orbite.

Ce sera donc le nom de la ville que nous allons créer à proximité de l'ancienne cité des Daggars. Les androïdes en préparent déjà les fondations.

Les androïdes dont Boron s'occupe et qu'il a remis en état. Il s'intéresse tout particulièrement à la civilisation des Daggars. Elle était en avance sur la nôtre et il a déjà retrouvé le secret de plusieurs de leurs techniques.

Lorsque nos successeurs prendront la relève, ils trouveront une planète en plein essor.

FIN

Imprimerie Artistique de Monaco – Dépôt légal : 3^e trim. 1973

VOLUME RÉALISÉ PAR

P.I.E.

Palais de la Scala

MONTE-CARLO

Principauté de MONACO